
LYCÉE
DE
CAEN


DEI FIDENS JUSTITIÆ
EMILIO
PITTALUGA
EX-LIBRIS
IUDICIUM




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HISTOIRE

DE

LA RENAISSANCE

DES LETTRES EN EUROPE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

I.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE LA

RENAISSANCE DES LETTRES

EN EUROPE,

AU QUINZIÈME SIÈCLE,

PAR J.-P. CHARPENTIER,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE SAINT-LOUIS,
PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES.

TOME PREMIER.



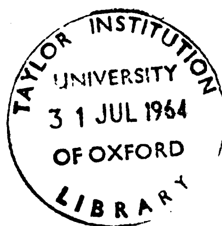
PARIS.

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE

DE Mme Ve MAIRE-NYON, QUAI CONTI, N° 13.

—

1843



HISTOIRE

DE

LA RENAISSANCE

DES LETTRES EN EUROPE,

AU XVe SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition.

L'histoire littéraire ne présente peut-être pas de plus intéressant spectacle que cette révolution soudaine qui séparant violemment le quinzième siècle du quatorzième, en fit comme deux mondes distincts dont l'un est le terme du moyen âge, et l'autre l'aurore des temps modernes. Jamais changement plus profond, et à l'extérieur moins sensible, ne s'est fait dans le langage, dans les idées, dans les croyances d'un peuple. Le quatorzième siècle marche en apparence du même

pas que le siècle qui l'a précédé. La féodalité y est toute-puissante encore; l'église, élevée au plus haut point de cette suprématie qu'avait préparée Grégoire VII et qu'acheva Innocent III, l'Église paraît maîtresse souveraine des intelligences; et pourtant, sous cet ordre extérieur, dans ce calme apparent, s'agitent, se remuent de vives et nouvelles questions.

Si l'on voulait chercher dans l'histoire une image fidèle de ce divorce violent entre le quatorzième siècle et le quinzième, où la faudrait-il prendre? dans des temps que nos pères ont vus, et dont nous sommes les fils. Quand Louis XIV, vainqueur de l'Europe, eut, tâche plus difficile encore, achevé d'établir au sein de son royaume cette unité monarchique et religieuse qui semblait à jamais terminer, au profit de la royauté, la lutte de plusieurs siècles, qui eût pu penser que cet apogée de la grandeur monarchique et du catholicisme en dût être le déclin? que le dix-huitième siècle, le siècle de l'examen et du doute, remplacerait aussi brusqement un siècle de foi et de soumission? La révolution cependant fut complète, on le sait; révolution non point amenée, elle non plus, par des secousses étrangères, mais cachée, insensible; révolution dans les âmes, dans les idées, et qui respectait le langage. Voilà l'image de ce qui se passa entre le quatorzième

et le quinzième siècle. La société ne sort point de ses voies ordinaires ; les révolutions extérieures qui doivent agiter l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Europe entière, ces révolutions ne sont point nées ; et pourtant le monde ancien est profondément inquiet et agité ; il tremble sur ses antiques fondements, l'Église et la féodalité. Que s'est-il donc passé ? et d'où viennent, dans un ordre religieux et politique si fortement établi, ces soudaines et violentes secousses ?

Les écrivains que l'Église avait produits en foule au treizième siècle, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, ne semblaient-ils pas avoir à jamais mis le sceau à la domination intellectuelle et morale de l'Église ? Ces hommes échelonnés dans la défense de la foi n'avaient-ils pas répondu à toutes les objections que la scolastique avait élevées par la voix d'Abeilard, et prévenu ainsi, ce semble, les inquiétudes à venir de la pensée chrétienne ? C'est en eux cependant, et jusqu'à un certain point par eux, que commencent et percent les tendances nouvelles de la pensée. Que font, en effet, Thomas d'Aquin et Albert le Grand ? infidèles à l'autorité, ils cherchent à placer la science à côté de la foi ; malgré les défenses de l'Église, Thomas étudie et commente Aristote ; il cite Sénèque sur l'égalité et la fraternité humaines ; en un mot, il exhume

cette antiquité païenne que, pendant dix siècles, l'Église avait oubliée. Vous avez là tout le secret de cette révolution qui sépare le quatorzième siècle du quinzième.

Réfléchissez-y en effet : quel est le caractère propre du moyen âge ? l'ignorance ou l'horreur de l'antiquité profane. Le christianisme, depuis ses premiers apologistes jusqu'à ses derniers et ses plus illustres docteurs, le christianisme avait surtout consacré par ses invectives éloquentes et recommandé ce dédain. Eh bien ! ces frayeurs ont disparu ; l'arbre de la science, on ose y toucher de nouveau ; en un mot, l'antiquité effacée depuis dix siècles reparaît, et avec elle un monde nouveau.

Sans doute d'autres causes ont contribué à amener, à précipiter la chute du moyen âge : les querelles du sacerdoce et de l'empire ; les subtilités de la scolastique, l'avénement d'idiomes vulgaires, les dégradations de la féodalité, les rivalités de la tiare, les anathèmes réciproques des papes, toutes ces causes réunies ont hâté la fin de cette époque de foi et d'unité. Mais ces événements, à les bien juger, ne sont que secondaires ; la cause principale et souveraine, c'est la réhabilitation de l'antiquité, et le culte, qu'à partir du quatorzième siècle, elle obtient.

C'est cette grande révolution de l'esprit humain que je me propose de retracer.

Pendant plus de dix siècles, depuis Théodose jusqu'à Innocent III, la longue et grande victoire de la pensée chrétienne sur la pensée païenne semblait terminée sans retour. L'antiquité profane ne se montrait plus, ou ne se montrait que méconnue et dégradée. La voici pourtant qui sort de ses ruines, qui vient recommencer contre le monde franc et chrétien le duel que l'on devait croire à jamais impossible. Ainsi renaissance et culte de l'antiquité, et dans ce culte, réveil de la pensée, tel est le nouveau et brillant spectacle que présente le quinzième siècle, et principalement l'Italie. Pétrarque inaugure cette ère nouvelle de la science et des lettres; Boccace marche sur ses traces, suivi bientôt de Pogge, de Philelphe : esprits ingénieux et brillants, autour desquels se groupent une foule de disciples, ou de rivaux illustres encore. La papauté, rendons-lui tout d'abord cette justice, la papauté qui aurait pu s'effrayer de ces tendances nouvelles, les encourage. Tolérante et éclairée, elle se met, pour le diriger, à la tête du mouvement. Martin V, Nicolas, ce dernier surtout, animent par leurs magnificences cette ardeur et ces recherches de l'antiquité; précurseurs des Médicis et de Léon X, sous lesquels l'antiquité entière va reparaître. Cosme commencera par la protection qu'il accorde aux lettres cette grandeur de sa

maison qui doit aboutir au trône de France. Placé entre l'Europe et l'Asie, comme aux avant-postes de la civilisation, il recueille les débris précieux que lui envoie, à travers les flots, la chute de Constantinople.

Laurent de Médicis continua au sein de Florence cette dictature pacifique de l'intelligence et des arts que Cosme avait moins fondée qu'indiquée à ses successeurs : empire brillant, mais fragile, élevé au sein d'une république, et sinon sur le débris, à côté du moins de la liberté. Par ses soins l'Académie platonicienne, dont Gemistus Plethon avait inspiré à Cosme la pensée, l'Académie platonicienne s'affermira, s'étendra, et répandra sur l'Italie une lumière qui éclairera plus tard l'Europe. Là brillent Marsile Ficin, traducteur habile et commentateur ingénieux de Platon et de Plotin; Pic de La Mirandole, dont la science prodigieuse étonne, même en un siècle où la science était presque du génie; Landino, le maître élégant et doux de Laurent de Médicis, et qui nous a conservé, dans un ouvrage précieux, le souvenir intéressant de ces entretiens philosophiques de l'Académie platonicienne de Florence; Politien enfin, poëte que se disputent les muses grecques et latines, et en qui la muse italienne voit le continuateur de Pétrarque. Joignez à cet éclat des lettres les merveilles de la

sculpture, placées dans les jardins de l'Académie de Florence à côté de ces manuscrits grecs apportés de Constantinople par Jean de Lascaris; les débris de l'art antique retrouvés aussi, et aidant à expliquer ces livres anciens qui les expliquent à leur tour; en un mot, toutes les images et les ruines de la civilisation antique réunies, rapprochées pour l'instruction de l'Italie et la civilisation naissante de l'Europe, et vous aurez une faible idée de ce que Florence, et dans Florence, la maison des Médicis, offraient de spectacles capables de charmer, d'instruire et les yeux et les imaginations.

La cour de Naples enviera aux Médicis ce protectorat des lettres; Alphonse sera le digne émule de Cosme et de Laurent.

Ces richesses intellectuelles devaient être dispersées cependant, et l'éclat de cette famille des Médicis un moment voilé. Ces libérateurs, qu'avait appelés la voix prophétique de Savonarole, allaient, conquérants farouches encore, hommes du Nord jetés au milieu des arts du Midi, effrayer et faire taire les lettres et les arts naissants. Rome triomphait de Florence, et, infidèle aux souvenirs de Nicolas V, elle semblait oublier que la protection des lettres, la supériorité de l'intelligence devaient être désormais la condition de son pouvoir, comme elles l'avaient été au

moyen âge. Mais de la famille même des Médicis, dispersée et proscrite par la vengeance d'un pape, allait sortir un homme qui réunirait en lui la double gloire que la papauté et les Médicis s'étaient acquise par la protection des lettres, et mériterait de donner son nom à un des plus grands siècles de l'esprit humain.

En 1755, le futur auteur d'Anacharsis, l'abbé Barthélemy, l'esprit déjà plein de cette science ingénieuse, solide et étendue qu'il devait si heureusement appliquer à la peinture d'un autre grand siècle de l'esprit humain, errait au milieu des monuments de Rome, telle que l'a faite Léon X. L'imagination vivement frappée de la grandeur et du génie qu'il retrouvait partout, il eut un moment la pensée de reproduire les beautés intellectuelles de cet immortel pontificat. Il nous a laissé de ce dessein une brillante esquisse: « Un Français, dit-il [1], passe les Alpes : il voit à Pavie Jérôme Cardan, qui a écrit sur presque tous les sujets, et dont les ouvrages contiennent dix volumes in-folio ; à Parme, il voit le Corrége, peignant à fresque le dôme de la cathédrale ; à Mantoue, le comte Balthazar Castillon, auteur de l'excellent ouvrage, intitulé : le Courtisan (il Cortigiano) ; à Vérone, Fracastor, médecin,

[1] Mémoires sur la Vie de J. J. Barthélemy ; III° Mémoire.

philosophe, astronome, mathématicien, littérateur, cosmographe, célèbre sous tous les rapports, mais surtout comme poëte. A Padoue, il assiste aux leçons de Philippe Dèce, professeur en droit, renommé par la supériorité de ses talents et de ses lumières. Notre voyageur voit à Venise, Daniel Barbaro, héritier d'un nom très-heureux pour les lettres, et dont il a soutenu l'éclat par des commentaires sur la Rhétorique d'Aristote, par une traduction de Vitruve, par un traité sur la perspective; Paul Manuce, qui exercera l'imprimerie et qui cultive les lettres avec le même succès que son père Alde Manuce. Il trouve chez les Paul toutes les éditions des anciens auteurs grecs et latins, nouvellement sorties des plus fameuses presses d'Italie; il voit à Ferrare, l'Arioste; à Bologne, six cents écoliers assidus aux leçons de jurisprudence que donnait le professeur Ricini, et de ce nombre Alciat, qui bientôt après en rassembla huit cents, et qui effaça la gloire de Bartole et d'Accurse. A Florence, Machiavel, les historiens Guichardin et Paul Jove, une université florissante, et cette maison de Médicis auparavant bornée aux opérations du commerce, alors souveraine et alliée à plusieurs maisons royales, qui montra de grandes vertus dans son premier état, de grands vices dans le second, et qui fut toujours célèbre, parce qu'elle s'intéressa

toujours aux lettres et aux arts. A Sienne, Mathiole travaillant à son commentaire sur Dioscoride; à Rome, Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre; Raphael, peignant les galeries du Vatican; Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors auprès de Léon X, la place de secrétaires; le Trissin donnant la première représentation de sa Sophonisbe, première tragédie composée par un moderne; Beroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les Annales de Tacite qu'on venait de découvrir en Westphalie, et que Léon X avait acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or; le même pape proposant des places aux savants de toutes les nations qui viendraient résider dans ses états, et des récompenses distinguées à ceux qui lui apporteraient des manuscrits inconnus.

» A Naples, il trouve Talésio travaillant à reproduire le système de Parménide, et qui, suivant Bacon, fut le premier restaurateur de la Philosophie. Il trouve aussi ce Jordan Bruno, que la nature semblait avoir choisi pour son interprète, mais à qui, en lui donnant un très-beau génie, elle refusa le talent de le gouverner.

» Jusqu'ici notre voyageur s'est borné à traverser rapidement l'Italie d'une extrémité à l'autre, marchant toujours entre des prodiges, je veux dire entre de grands monuments et des grands

hommes; de semblables objets frapperont partout ses regards, lorsqu'il multipliera ses courses. De là, quelle moisson de découvertes, et quelle source de réflexions sur l'origine des lumières qui ont éclairé l'Europe!.. Dans les cinquième et sixième siècles de l'ère chrétienne, l'Italie fut subjuguée par les Hérules, les Goths, les Ostrogoths et d'autres peuples jusqu'alors inconnus; dans le quinzième, elle le fut, sous des auspices plus favorables, par le génie et par les talents. Ils y furent appelés, ou du moins accueillis par les maisons de Médicis, d'Este, d'Urbin, de Gonzague, par les plus petits souverains, par les diverses républiques. Partout des grands hommes, les uns nés dans le pays même, les autres attirés des pays étrangers, moins par un vil intérêt que par des distinctions flatteuses; d'autres appelés chez les nations voisines pour y propager les lumières, pour y veiller sur l'éducation de la jeunesse ou sur la santé des souverains. Partout s'organisaient des universités, des colléges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publiait, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avait conservé son empire. Les académies se multiplièrent tellement qu'à Ferrare on en comptait dix à douze, à Bologne environ quatorze, à Sienne, seize. Dans

deux de ces académies, dont l'une était spécialement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étaient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veillait sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des éditions nouvelles.

» J'ai placé l'Arioste sous le pontificat de Léon X; j'aurais pu mettre parmi les contemporains de ce poëte, Pétrarque, quoiqu'il ait vécu environ cent cinquante ans avant lui, et le Tasse qui naquit onze ans après; le premier, parce que ce ne fut que sous Léon X que les poésies italiennes, oubliées presque dès leur naissance, furent goûtées, et obtinrent quantité d'éditions et de commentaires; le Tasse, parce qu'il s'était formé, en grande partie, sur l'Arioste. Outre l'Arioste, on peut citer, pour la partie italienne, Bernard Tasse, père du célèbre Torquat, Hercule Bentivoglio, Annibal Caro, Berni; pour la poésie latine, Sannazar, Politien, Vida, Beroald; et parmi ceux qui, sans être décidément poëtes, faisaient des vers, on peut compter Léon X, Machiavel, Michel-Ange, Benvenuto Cellini

qui excella dans la sculpture, l'orfévrerie et la gravure.

» Tous les jours il paraissait de nouveaux écrits sur les systèmes de Platon, d'Aristote et des anciens philosophes. Des critiques obstinés tels que Geraldus, Panvinius, Sigonius, travaillaient sur les antiquités romaines, et presque toutes les villes rassemblaient leurs annales.

» Les progrès des arts favorisaient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monuments des Grecs inspirait des idées de science, d'ensemble et de perfection, qu'on n'avait point eues jusqu'alors. Julien de Médicis, frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen romain, cette proclamation fut accompagnée de jeux publics, et, sur un vaste théâtre construit exprès dans la place du Capitole, on représenta pendant deux jours une comédie de Plaute, dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent l'admiration générale.

» Un observateur qui verrait tout à coup la nature laisser échapper tant de secrets, la philosophie tant de vérités, l'industrie tant de nouvelles pratiques, dans le temps même qu'on ajoutait à l'ancien monde un monde nouveau, croirait assister à la naissance d'un nouveau genre humain; mais la surprise que lui causeraient toutes ces merveilles diminuerait, aussitôt qu'il verrait le

mérite et les talents luttant avec avantage contre les titres les plus respectés, les savants et les gens de lettres admis à la pourpre romaine, au conseil des rois, aux places les plus importantes du gouvernement, à tous les honneurs, à toutes les dignités.

» Pour jeter un nouvel intérêt sur le voyage que je me proposais de décrire, il suffirait d'ajouter à cette émulation de gloire qui éclatait de toutes parts, les idées nouvelles que faisait éclore cette étonnante révolution, et tous les mouvements qui agitaient alors les nations de l'Europe, et tous ces rapports avec l'ancienne Rome, qui reviennent sans cesse à l'esprit, et tout ce que le présent annonçait pour l'avenir. » Cette esquisse du siècle de Léon X, digne du pinceau de l'auteur d'Anacharsis, n'est que l'image fidèle du tableau que présente l'Italie au quinzième siècle.

Tandis que Léon X, dans un pontificat rempli de merveilles, et peu long pourtant, charmait l'Italie et étonnait l'Europe, un homme vint à Rome. C'était un moine, un moine allemand. Il venait raffermir sa foi déjà chancelante; ce qu'il vit ne l'édifia point, et il sortit de Rome aussi indigné de la magnificence qu'il y avait vue, qu'affligé de l'absence de la foi qu'il croyait n'y avoir point trouvée. Cet homme hardi, mais dont tant de causes avaient préparé et devaient faire

triompher la révolte, entreprend alors une lutte corps à corps avec la papauté. Secondé par l'intérêt des princes, par l'imprévoyance de l'Église, il fait perdre en un jour à Rome plus que ne lui avaient donné la hardiesse de Grégoire VII et le génie d'Innocent III : vous avez reconnu Luther.

Si redoutable que fût cet homme, il y a cependant à côté de lui, ou plutôt en face de lui et comme son rival, un homme dont la pensée, moins violente, doit porter plus haut et plus loin. Tolérant par scepticisme, catholique par insouciance et aussi par logique, ennemi de Luther sans être ami des papes ; railleur impitoyable de ces imitateurs de la pureté cicéronienne qui aiment mieux un blasphème qu'une impropriété d'expression ; esprit souple et adroit, bien venu de Henri VIII comme de Léon X, défendant la liberté de l'homme contre le despotisme théologique des réformateurs, et s'élevant contre les abus des ordres monastiques ; philosophe, enfin, en un siècle de savants et de théologiens ; précurseur de Rousseau et de Voltaire, tel est, au quinzième siècle, Erasme ; tel est l'homme qui doit troubler les triomphes de Luther, et miner doucement les traditions qu'il semble toutefois ménager.

Telle est la vive lumière répandue sur l'Italie; doux et heureux jour qui brillera bientôt sur

la France, mais qui ne l'éclaire pas encore. Combien, en effet, est sombre, au quatorzième siècle, la face de la France, si on la compare à l'Italie! Là, rien n'annonce encore l'antiquité. La scolastique, ses formes et son jargon règnent souverainement, malgré les efforts de Clémengis pour arriver à l'élégance. Le grec y est inconnu : on ne daigne même plus le lire. Mais la victoire donnera à la France les richesses littéraires qu'elle ignore. Initiée par la science de Jean Lascaris à cette littérature grecque qu'elle avait pendant si longtemps oubliée, elle verra Budé et Henri Estienne préparer cette génération de savants qui ont honorablement placé leurs noms en tête des plus illustres restaurateurs de l'antiquité grecque et latine. Les expéditions aventureuses de Charles VIII vont établir entre l'Italie et la France, et par la France avec l'Angleterre, ces communions intellectuelles qui doivent faire l'unité philosophique des temps nouveaux.

Mais dira-t-on ce travail de la pensée, c'est en latin principalement qu'il s'accomplit; labeur utile alors sans doute, mais aujourd'hui sans intérêt. Essayons de montrer ce que cette étude des restaurateurs de l'antiquité offre d'avantages et pour la forme et pour le fond de la pensée, et comment elle se rattache aux littératures modernes qu'elle a préparées. La forme, je le sais,

aujourd'hui on la dédaigne, on la brise, on la jette au vent; pour moi, je l'avouerai, je suis de ceux qui la respectent encore, qui l'admirent. La forme, voulez-vous savoir ce qu'elle vaut et ce qu'elle peut? vous l'allez apprendre. On n'ignore pas quels ont été les labeurs intellectuels du moyen âge; on connaît cet effort merveilleux et soutenu de la pensée chrétienne qui, depuis Lanfranc, Anselme, saint Bernard, jusqu'à saint Thomas d'Aquin, a toujours été s'élevant, et arrivant enfin à ces hauteurs mystiques où le génie de Dante a pu seul la suivre et la peindre. Eh bien! ne craignons pas de le dire : du moyen âge que reste-t-il? Quelques noms ont survécu; ranimés aujourd'hui par la curiosité littéraire, on aime mieux les admirer qu'apprendre à les connaître. Comment donc ces hommes si puissants sont-ils tombés? Ils n'ont pas connu, ou ils ont dédaigné la forme. N'allez pas chercher ailleurs le secret de ce silence qui a succédé à tant de bruit et de gloire.

Ce qui distinguera les écrivains du quinzième siècle de ceux du quatorzième, c'est le soin nouveau et l'amour de la forme. Pétrarque, Boccace, le Pogge, n'étudient pas seulement l'antiquité; ils l'imitent et la reproduisent : travail artificiel, il est vrai, mais travail ingénieux et fécond. En effet, cette étude faite sur des idiomes morts n'est

point une étude stérile. Que si l'art de la peinture et l'art de la médecine étudient sur le corps inanimé de l'homme le jeu de ses ressorts, le secret et le remède de ses maladies; par des procédés mystérieux, mais non moins sûrs, la pensée vivante étudie et trouve dans la pensée ancienne des inspirations et des leçons; elle y puise une force qui, passant inaperçue dans les voies secrètes de l'intelligence, la féconde là même où elle paraîtrait devoir rester sans vertu. Pétrarque et Boccace, restaurateurs du latin, ne sont-ils pas les créateurs, l'un de la poésie, l'autre de la prose italienne? Je pourrais, étendant sans les forcer, je crois, ces intimes et précieuses influences, dire que cette étude de la forme antique, faite par les Italiens du quatorzième siècle, n'a pas été perdue pour la formation de notre langage; que la phrase de Balzac a profité de la période cicéronienne de Pétrarque; qu'il me suffise d'indiquer ces rapports que j'aurai occasion de développer.

Ainsi donc, l'étude de cette littérature d'imitation se justifie par elle-même; elle a son utilité et son attrait. Je l'avouerai cependant; si c'étaient là ses seuls avantages, peut-être ne suffiraient-ils pas à l'intérêt que doivent chercher nos travaux. Oui, si dans les auteurs anciens, dans ceux qui les ont étudiés et reproduits, il n'y avait que le charme de la forme, si grand qu'il fût, il ne vau-

drait pas qu'on s'y arrêtât longtemps. Ce que l'on doit chercher dans les grands écrivains, ce sont leurs pensées; et dans ces pensées, celles principalement qui ont agi sur l'avenir, celles qui, bien que transformées, vivent et règnent encore. Cet intérêt du fond manque-t-il aux auteurs latins de la renaissance? Quand Pétrarque, quand le Pogge écrivent en latin, n'écrivent-ils que sur des sujets anciens? Non; ce sont, dans une langue ancienne, des questions vives et puissantes qu'ils agitent. Vous entendrez Pétrarque s'associer aux efforts de Rienzi pour ressusciter, au sein de Rome, une liberté impossible. Le Pogge, dans un latin imité pour la pureté, mais original par la chaleur des pensées, vous racontera le supplice de Jérôme de Prague avec une indépendance d'esprit, une vivacité de sentiments que cette forme anime, loin de l'éteindre.

Si ces études, et pour la forme et pour le fond, ne manquent ni d'utilité ni d'éclat, combien elles reçoivent encore d'intérêt et même de grandeur des circonstances au milieu desquelles elles se font, du théâtre où elles se poursuivent, et où elles reçoivent leurs encouragements et leur récompense. Tour à tour appelés dans le palais des papes, auprès des rois de Naples et de Sicile, à la cour des Sforce, des Visconti, des Gonzague, nous verrons les pontifes, les princes, les sou-

verains chercher à rehausser par la protection qu'ils donnent aux lettres l'éclat d'une couronne légitime, ou à colorer de leur reflet l'éclat d'un sceptre nouveau ou contesté. Dans ces courses studieuses, l'unité nous manquera-t-elle? Non; le lien, il est vrai, n'est plus le même qu'au moyen âge; mais il subsiste : il était religieux; il est philosophique.

Au quinzième siècle donc, c'est à la renaissance de l'antiquité, et aux ouvrages qu'elle produit, qu'il faut demander l'histoire de la pensée. Tout en sort, ou s'y rattache; c'est en latin que s'interprète et s'enseigne, dans les jardins des Médicis, la philosophie de Platon; en latin, que s'écrit l'histoire contemporaine, que se fait quelquefois la diplomatie, en un mot, que s'achève ou plutôt commence l'éducation littéraire et philosophique de l'Europe, et que se perfectionne et se hâte le travail si lent jusque-là et si imparfait des idiomes vulgaires. Ainsi nous verrons par l'étude de l'antiquité la poésie italienne se former sous la lyre de Pétrarque, et la prose sous la plume de Boccace. Le français à son tour cherche à travers l'italien les expressions et les formes qui lui sont propres et qu'il doit garder. Par Pétrarque, Chaucer touche à l'Italie; l'Angleterre dans Thomas Morus se rattache à Platon; Budé, Henri Estienne, Muret, Étienne Dolet,

Dubellay ne séparaient point l'étude de la littérature française, de l'étude de l'antiquité. Si dans Ronsard et ses disciples, le culte de l'antiquité devient une espèce d'idolâtrie, un enthousiasme quelquefois puéril, des esprits supérieurs sauront mieux diriger cette admiration. Dans Montaigne, la sagesse de Sénèque et des autres philosophes anciens se traduira en grandes et fortes maximes; dans Charron, en raisonnements précis et rigoureux, en déductions nettes et sévères, qualités que l'esprit français conservera, et qui réunies à ce penser sage, tolérant et philosophique qu'Érasme a le premier montré, ont fait de notre pays, quoique venu le dernier, le représentant le plus direct et le plus légitime héritier de ces habitudes d'examen, de bon sens et de modération, qui sont le cachet de la littérature et de la philosophie anciennes.

Ainsi, en saluant cette lumière plus pure et plus douce qui s'élève de l'Italie, nous reporterons encore avec plaisir nos regards vers le ciel grisâtre et plus triste de la patrie. Si l'Italie d'ailleurs commence cette grande révolution, c'est la France qui l'achèvera.

En Italie, en France, en Hollande, en Allemagne donc, un grand spectacle se présente à nous : l'esprit humain cherchant, soit à l'aide de l'antiquité, soit par ses propres forces à renaître

à la science et à la liberté; l'indépendance philosophique préparée par les travaux des Pétrarque et des Budé; l'Orient et l'Occident se trouvant réunis dans les conciles de Ferrare et de Florence; la réforme religieuse éclatant au milieu des joies et des illusions de l'antiquité; un monde nouveau enfin sortant des ruines de Constantinople; telle est la révolution que commence le quatorzième siècle et qu'accomplit le quinzième. De toutes parts donc jaillit une vive et nouvelle lumière qui, partie de la Grèce, se reflète avec éclat sur l'Italie, éclaire insensiblement la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et forme ce foyer bienfaisant que la découverte de l'imprimerie doit rendre universel et impérissable.

Mais ne l'oublions point, c'est à la lumière des lettres anciennes que tout alors s'éclaire et s'anime; et cette antiquité est aussi le chemin des littératures modernes : le siècle de Léon X est l'aurore du siècle de Louis XIV. Il est également le précurseur du dix-neuvième siècle; à l'un il répond littérairement, et philosophiquement à l'autre; il a la pureté de style du premier, et les admirations païennes et idolâtres du second; c'est donc là qu'il faut remonter :

Antiquam exquirite matrem.

CHAPITRE II.

Oubli de l'antiquité au moyen âge. — Ses causes. — Premiers signes de renaissance. — Influence des Othon. — Gerbert. — Luitprand. — Crescentius. — Arnaud de Brescia.

Pendant dix siècles environ, depuis le cinquième jusqu'au quatorzième siècle, l'antiquité littéraire semble presque entièrement effacée du souvenir des hommes. Des peuples qui avaient retenu de Rome païenne, les usages, les lois, le langage, en oublièrent complétement les idées, les arts, les sciences et les lettres. Comment se fit une révolution si profonde et si longue? Quelles causes si puissantes ont pu ainsi séparer brusquement le passé de l'avenir, et faire de deux sociétés sorties l'une de l'autre, deux mondes si distincts, l'antiquité et le moyen âge? ces recherches sont nécessaires pour apprécier les efforts et les services des hommes par qui furent dissipées, au quinzième siècle, ces ténèbres épaisses, et rallumé ce flambeau si longtemps éteint des sciences et des lettres.

Les causes qui préparèrent de longue main, et amenèrent, après le règne de Théodoric, la ruine

complète des lettres, sont doubles; elles furent matérielles ou historiques, et morales ou intimes. La première et grande décadence des lettres latines se peut rapporter à Constantin. La translation du siége de l'Empire de Rome à Constantinople, sembla déshériter l'Italie du génie littéraire, comme de sa majesté antique; et bien que le palais impérial du Bosphore retentît encore de quelques mots latins conservés par le cérémonial, comme un dernier souvenir de l'Empire que Rome avait perdu, il faut reconnaître avec un savant italien, qu'il y eut là pour les lettres latines une cause grave de décadence. Les ravages des barbares vinrent se joindre à ces disgrâces, et entraînèrent la perte des lettres; les guerres de Bélisaire, de Narsès, les invasions de Totila, ont ruiné les trésors littéraires. Vainement Théodoric, aidé de Boëce et de Cassiodore, tenta d'arrêter cette rapide décadence; ses efforts furent inutiles; et cette résurrection du génie latin fut aussi courte et aussi incomplète que celle de l'Empire.

Mais l'antiquité, chaque jour expirante, fut détruite dans l'imagination des hommes par une autre et plus puissante cause que les révolutions politiques. Dans cette guerre que le christianisme avait déclarée à la société païenne, les anathèmes ne tombaient pas moins sur les lettres que sur

les mœurs. Les constitutions apostoliques contiennent les premières et sévères défenses de l'Église contre la littérature profane. Cette sainte horreur alla toujours en augmentant, surtout au sein de l'Église latine. Le premier et le plus grand des apologistes chrétiens, Tertullien, a rompu complétement avec la littérature du siècle, comme il l'appelle; il est pour elle plein de défiance et de mépris. Si saint Jérôme, au fond du désert, cède à la tentation de Virgile, à ces séductions littéraires non moins redoutables pour lui que les séductions de Rome, de quelles larmes n'efface-t-il point cette faiblesse! et dans cette querelle qu'il soutient contre le vieil athlète de Bethléem, Rufin ne trouve point de plus grave reproche à lui faire, que d'employer à copier des vers de Virgile les jeunes gens qu'il a auprès de lui dans ses monastères.

Cet effroi de l'antiquité littéraire inspiré aux chrétiens par les conseils et l'exemple des docteurs et des pères de l'Église, et de l'Église latine principalement, s'augmenta des malheurs qui, au cinquième siècle, accablèrent l'univers romain. Dans cette chute d'un monde, où les chrétiens voyaient l'expiation des maux que leur avaient fait souffrir les païens; quand le dernier jour si longtemps annoncé, semblait hâté encore par les ruines qu'entassaient les barbares sous leurs

pas, qui eût pu songer à une littérature condamnée et maudite avec la société qu'elle avait perdue? Faut-il croire que sous ces impressions du malheur et de la piété, un saint pontife terminant violemment contre les lettres la guerre qui leur était depuis si lontemps déclarée, aurait, cédant à un zèle fatal, livré aux flammes une partie des plus beaux monuments du génie antique, dans cette bibliothèque même dont Auguste leur avait voulu faire un sanctuaire inviolable? Rien ne prouve cette accusation portée pour la première fois, au douzième siècle, contre la mémoire d'un pape qui fut un grand homme, et une telle proscription ne se peut guère admettre dans un pontife qui a presque canonisé Trajan[1]. Mais si comme fait, cette accusation

[1] C'est Jean de Salisbery qui le premier a porté cette accusation contre saint Grégoire : Refertur, dit-il, beatus Gregorius bibliothecam combussisse Gentilem, quo divinæ paginæ gratior esset locus, et major auctoritas, et diligentia studiosior (*de Nugis Curial.* VIII, 19); et ailleurs, lib. II, 261 : Ut traditur à majoribus incendio dedit probatæ lectionis

Scripta Palatinus quæcumque tenebat Apollo.

Vossius (*De Hist. lat.*) cite saint Antoine de Padoue comme le plus ancien auteur qui affirme que Grégoire fit brûler les ouvrages de Tite-Live. Cardan l'accuse d'avoir fait aussi détruire quarante-une pièces de Nævius, d'Ennius, d'Afranius. Brucker (*Hist. critic.*, t. III) a reproduit, sans preuves nouvelles, ces accusations que Tiraboschi repousse (t. III, lib. III, c. 2). Bayle a, dans cette question, gardé une prudente

n'est point fondée, on peut dire que comme symbole elle est exacte. Grégoire le Grand n'a pas, je le crois, détruit les ouvrages de Cicéron et de Tite-Live, mais il a partagé l'horreur chaque jour croissante pour l'antiquité. Sa lettre à Didier, évêque de Vienne, qui tenait école de littérature profane, le prouve suffisamment[1] : et non-seulement cette lettre, mais la pensée tout entière de Grégoire, telle qu'elle respire dans ses écrits. Dans les papes qui ont précédé Grégoire, dans Léon le Grand entre autres, si jaloux qu'il fût déjà de l'austérité pontificale, on reconnaît encore au tour de la phrase, à quelques expressions, les vestiges et les teintes effacées de l'antiquité. Dans Grégoire, il n'est rien de semblable; son style avec des mots latins, est déjà un autre idiome. Vous sentez que vous entrez dans un monde nouveau, monde austère et sombre; l'ex-

neutralité (*Dict. Hist.*, article Grégoire). Denina (*Vicende della Letteratura*, liv. 1, c. 3 ; Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, t. I, c. 2, regardent la question comme douteuse encore. Nous remarquerons que, dans ces accusations, la preuve première manque : c'est un *bruit* « traditur » qu'à six siècles de distance répète Jean de Salisbery. Les pièces de Nævius, d'Ennius, n'avaient pas attendu Grégoire pour se perdre. Quant à Tite-Live, je ne vois pas ce qui, en lui, pouvait inquiéter le christianisme.

[1] In uno se ore cum Jovis laudibus, Christi laudes non capiunt. *Epist.*, lib. IX, 48.

pression y est pâle et décolorée : c'est le froid et l'humidité du cloître; et n'était la chaleur contenue mais vive de l'âme qui anime ces pages, vous diriez des inscriptions funéraires. Le moyen âge avec ses pénitences qui semblent des expiations, le pontificat futur avec son simple mais souverain langage, commencent bien, ainsi que la grandeur et l'indépendance de la papauté, dans Grégoire le Grand; dès lors l'antiquité a véritablement disparu.

Quand on entend les plaintes lamentables de Grégoire le Grand sur l'attaque de Rome par les Lombards, et les rivages qu'ils sèment dans l'Italie; quand on voit les moines du Mont-Cassin échappant à grand peine à la fureur des barbares, et n'emportant de leur couvent en flammes, qu'une copie de leur institut et un petit nombre d'auteurs [1], on peut se faire une idée de ces désastres des lettres. Cependant la ruine, si lamentable qu'elle fût, n'était peut-être pas aussi grande qu'on le pourrait craindre. Bien qu'il ne faille pas entièrement ajouter foi aux éloges que Jornandès fait de la politesse des Goths, de leur goût pour l'étude, on peut croire cependant qu'ils ne furent pas aussi funestes aux lettres, qu'il y aurait lieu de le penser. Si les

[1] Paul. diacr., lib. IV, 18.

Goths en effet, si après eux les Lombards avaient tout détruit, comment au moment où Charlemagne les chassera de l'Italie, y aurait-il trouvé, et en aurait-il ramené ces maîtres habiles, que nous verrons sous ses auspices ranimer dans les Gaules le goût des lettres? L'Italie avait mieux qu'aucune autre contrée conservé des vestiges littéraires; Atton de Verceil, Raterius, évêque de Vérone, furent pour leur temps des hommes d'une science remarquable.

Les successeurs de Charlemagne rendirent à l'Italie ce que leur père en avait reçu. Ils y rétablirent les écoles fondées par ce prince, et en instituèrent eux-mêmes de nouvelles. Lothaire, fils de Louis, par un de ses capitulaires qui n'a été connu que dans le dix-huitième siècle [1], établit à Pavie et dans les autres villes, des écoles dont il fixe l'arrondissement. Malgré ces secours, l'étude des lettres, il faut le reconnaître, était presque nulle. Les lettres, nous l'avons dit, avaient péri par des causes morales et intimes, non moins que par des violences matérielles et des révolutions politiques. Pour les ressusciter, il fallait donc dans l'esprit humain un mouvement nouveau, des intérêts puissants qui balançassent les scrupules religieux, et donnassent au monde

[1] Muratori, *Script. rer. italic.*, t. I, para II, pag. 151.

une impulsion féconde. Cette révolution arriva.

Les successeurs de Charlemagne avaient vu l'Italie leur échapper; une famille nouvelle s'était élevée sur le trône amoindri des Césars. Les Othon régnaient sur l'Italie. Pour maintenir leur pouvoir incertain et contesté; pour mettre les peuples dans leurs intérêts, ils employèrent une arme dangereuse, mais puissante : ils donnèrent aux villes d'Italie, ce que l'Italie avait si longtemps et si vainement regretté, la liberté; don qui leur sera un jour fatal. Ces franchises qu'ils ont accordées ne tarderont pas à être insuffisantes, et bientôt on s'armera contre eux des souvenirs de cette liberté romaine dont ils ont évoqué l'ombre. Quoi qu'il en soit, cette liberté politique fut utile aux lettres, et des Othon date une première et déjà heureuse renaissance.

Au premier rang des hommes qui contribuèrent à ce réveil de l'esprit humain, il faut placer un pape, Sylvestre II. Sylvestre II, qui fut d'abord Gerbert, naquit en Auvergne. Elève de l'école d'Aurillac, qui elle-même relevait de la célèbre école de Fleury, Gerbert joignit aux connaissances qu'il y puisa, les traditions de la science des Arabes, qu'il recueillit dans ses voyages en Espagne. Conduit à Rome par son bonheur, il y connut Othon Ier qui le fit nommer abbé du monastère fondé à Bobbio par saint Colomban.

Gerbert, dans cette douce position, s'occupa à ranimer les lettres qui devaient faire sa grandeur; il fonda une école en Italie, et repeupla la bibliothèque de Bobbio. Ses générosités, son zèle pour la transcription des manuscrits étaient extrêmement vifs. Il fit rechercher en Italie tout ce qu'on put découvrir de manuscrits [1]; l'Italie explorée, son zèle passe les Alpes; il écrit à Egbert, évêque de Tours, pour l'engager à seconder ses efforts et ses recherches [2]. Aussi sous Gerbert, le catalogue de la bibliothèque de Bobbio était-il très-riche. On y voit Perse, Valerius Flaccus, Juvénal en un volume, les épîtres de Cicéron; les discours contre Catilina, Martial; une partie d'Ausone et de Pline; le premier livre de Lucrèce; quatre livres de Claudien; même nombre de Lucain; deux d'Ovide [3].

[1] « Nosti, écrit-il au moine Renaud, quanto studio librorum exemplaria undique conquiram; nosti quot scriptores in urbibus, aut in agris Italiæ passim habeantur. Age ergo, et te solo conscio, ex tuis sumptibus fac ut mihi scribantur Manilius de astronomia et Victorinus. Spondeo tibi, et certum teneo quod, quidquid erogaveris, cumulatum remittam. » *Epist.*, 130.

[2] Cui rei præparandæ bibliothecam assidue comparo; in Germania quoque et Belgica, scriptores auctorumque exemplaria multitudine nummorum redemi, adjutus benevolentia et studio amicorum comprovincialium; sic identidem apud vos fieri sinite ut exorem. Quos scribi velimus, in fine Epistolæ designabimus. *Epist.* 44.

[3] Voir le catalogue de la Bibliothèque de bobbio, dans Ge

Le Mont-Cassin, rival de Bobbio, avait aussi un dépôt, que l'abbé Didier y avait rassemblé; les frères s'y occupaient non-seulement à composer des traités de musique, de logique, d'astronomie, à étudier l'architecture de Vitruve, mais aussi à transcrire Tacite, Jornandès, les fables d'Ovide, Cicéron, Sénèque, Donat le grammairien, Virgile, Théocrite, Homère.

A côté du nom de Gerbert, se place sous les Othon le nom de Luitprand. Luitprand ou Liutprand, connu sous le nom du diacre de Pavie, où il naquit, avait trouvé auprès de Hugues, prédécesseur de Bérenger, une bienveillance dont avant lui avait joui son père, qui avait été député à Constantinople par Hugues. De bonne heure, Luitprand avait annoncé d'heureuses dispositions, et il parle lui-même avec beaucoup de complaisance de ses talents et surtout de la beauté de sa voix. Ses talents valurent mieux en effet que son caractère. Bérenger, marquis d'Ivrée, ayant forcé Hugues à lui céder le trône, garda auprès de lui Luitprand, dont il fit son secrétaire. Quelques

bert dans Muratori (*Antiq. Italiæ med. ævi*, t. III, p. 818). La plus grande partie des manuscrits de Bobbio fut transportée, par le cardinal de Borromée, à la bibliothèque Ambroisienne de Milan. C'est dans ces manuscrits que Mgr. Angelo Maï a retrouvé des fragments de Cicéron et de Plaute.

années après, en 946, il l'envoya à Constantinople en ambassade auprès de Constantin Porphyrogénète. A Constantinople, Luitprand apprit le grec[1] : celui qui presque dans son berceau a si facilement conquis la langue latine, sera bientôt maître de la langue grecque, se fait-il dire par Bérenger, quand ce prince lui confia cette mission. Accueilli avec bienveillance de l'empereur, il fit de Constantinople et des mœurs de ses habitants une magnifique et flatteuse peinture. A son retour, Luitprand tomba dans la disgrâce; obligé de se retirer en Allemagne, il mit son exil à profit; il composa dans sa retraite l'histoire de son temps. Cette histoire respire contre Bérenger une haine qui, de la part de l'ancien sécretaire, est pour le moins une lâche ingratitude : l'épouse de Bérenger n'y est pas plus ménagée. La fortune vint le tirer de son exil; Othon le rétablit dans sa patrie, et lui rendit son ancien éclat; il fut une seconde fois envoyé en ambassade à Constantinople auprès de Nicéphore Phocas, par Othon Ier, entre les années 963 et 968; il trouva alors un accueil moins favorable, et la description que cette fois il trace de Constantinople, s'en ressent. Malgré ces variations dans ses jugements, Luitprand est relativement

[1] Legat. ad Nicæ. Phocam, Script. rer. Italic., t. II.

un historien remarquable. Sa critique, quand il n'est pas dominé par la prévention, est juste et pénétrante; il y a en lui beaucoup mieux qu'un chroniqueur.

Les libertés que les Othon avaient accordées à l'Italie pour se l'attacher contre les papes, faillirent leur être fatales. Après la mort d'Othon Ier, un homme que l'on peut appeler le dernier des Romains tenta pour sa patrie une révolution qui devait l'affranchir tout à la fois et du joug des empereurs étrangers et de celui de la puissance religieuse. Crescentius, on l'a nommé, travailla pendant huit ans à remettre en vigueur les anciennes magistratures de la république romaine, et soutint ensuite contre le jeune empereur d'Allemagne une lutte à peu près égale; Othon finit cependant par s'emparer de Rome; et Crescentius fut obligé de chercher un refuge dans le môle d'Adrien qui lui appartenait. Ce château était alors imprenable par la force; l'empereur eut recours à la perfidie; il envoya traiter avec le consul assiégé, et lui jura qu'il ne lui serait fait aucun mal, s'il se fiait à la clémence souveraine. Crescentius se rendit, et fut immédiatement pendu par les pieds.

Le mouvement se soutenait; l'éveil donné à l'Italie par les Othon se communiquait à l'Allemagne, et les papes en triomphant politi-

quement des empereurs aidaient eux-mêmes, et sans le savoir, à susciter l'esprit d'indépendance. Dans sa lutte contre Grégoire VII, Henri est soutenu par des plumes habiles, par des hommes qui empruntent à l'antiquité, avec le secret d'un style plus heureux, la hardiesse d'esprit qui résiste aux prétentions de la papauté. Lambert d'Ascheffenbourg montre qu'au fond des couvents solitaires de l'Allemagne, quelques esprits vifs et studieux avaient pressenti la beauté littéraire de l'antiquité. Ainsi déjà à côté du sentiment de liberté politique dont Crescentius avait évoqué en Italie les souvenirs, commençait à poindre en Allemagne l'indépendance religieuse qui plus tard y fera la réforme. Mais cette hardiesse était prématurée. Le moyen âge devait s'éveiller à la liberté politique plus vite qu'à la tolérance religieuse; le germe des franchises nationales déposé sur le sol de l'Italie par les Othon, y avait laissé de profondes racines, et Crescentius eut un successeur; ce successeur fut Arnaud de Brescia.

Arnaud de Brescia étudia longtemps à Paris; de retour dans sa patrie, il prêcha une réforme disciplinaire de l'Église; la hardiesse de ses doctrines le força bientôt de s'enfuir en France, où il devait se trouver à l'époque du concile de Sens, qui condamna Abailard. Les persécutions le suivirent dans l'exil; et il passa à Zurich, où il

trouva des esprits plus disposés à épouser ses opinions. Il y vécut paisible pendant cinq ans, malgré les efforts de saint Bernard pour le faire chasser de la Suisse. Quand, sous le pontificat d'Eugène III, il fut appelé à Rome, il fut suivi de deux mille Suisses qui venaient soutenir les droits du sénat et du peuple contre les prétentions du saint-siége. A Rome son autorité fut très-grande; longtemps il tint la papauté en échec; mais Adrien IV, aidé de Frédéric Barberousse, parvint à se débarrasser d'un ennemi qu'il redoutait; il lança l'interdit sur la ville de Rome, et le sénat, épouvanté, capitula avec le pape, et laissa exiler Arnaud. Arnaud se réfugia dans le royaume de Naples, où il avait déjà converti beaucoup de monde à ses doctrines, lorsque Adrien obtint de l'empereur des soldats qui s'emparèrent de l'éloquent tribun, et le livrèrent à la justice ecclésiastique. Arnaud fut brûlé vif, et ses cendres jetées dans le Tibre : on craignait que le peuple n'en fît des reliques.

Tel était en effet le caractère d'Arnaud de Brescia : en lui la politique se joignait à l'hérétique; il ne veut pas seulement éclairer les esprits, il veut les affranchir : son hérésie est en même temps une révolte contre le pouvoir temporel. Il rappelle cette déclaration de Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il dit que la gloire et le sceptre appartiennent au ma-

gistrat civil; que les hommes et les possessions temporelles sont le légitime apanage des laïques; que les abbés, les évêques, le pape lui-même, doivent renoncer à leurs domaines ou à leur salut; qu'après l'abandon volontaire de leurs revenus, les dîmes et les oblations volontaires des fidèles devaient leur suffire, non à satisfaire aux besoins du luxe et de l'avarice, mais à mener la vie frugale qui convient à l'exercice des travaux spirituels. Ces réclamations contre le luxe et l'avarice du clergé, n'ont rien que l'on ne retrouve, et plus souvent qu'on ne pense, au moyen âge; jusqu'ici et dans les luttes qu'il soutint contre son évêque et contre le pape, Arnaud de Brescia ne parle pas autrement qu'avait fait avant lui un pape même, Gerbert; mais il y a, dans Arnaud, un côté nouveau, un sentiment qui le caractérise, et qui en même temps annonce la vague divination de la pensée et de la liberté antique. Du haut des sept collines, où il tonnait en faveur de la liberté, il mêlait dans ses discours Tite-Live et saint Paul; il faisait sentir aux Romains combien ils avaient dégénéré dans l'Église et dans la cité. Il leur conseillait de se gouverner eux-mêmes; de ressusciter la république [1]; Arnaud de Brescia est le

[1] Consiliis armisque suis moderamina summa
Arbitrio tractare suo : nil juris in hac re

précurseur de Rienzi. M. Gerusez a tracé avec une précision pleine d'élégance et de force un portrait animé d'Arnaud de Brescia : « Arnaud de Brescia, le disciple chéri d'Abailard, l'écuyer de cet autre Goliath, comme disait saint Bernard, poussait la résolution et l'audace beaucoup plus loin que son maître ; il représente beaucoup mieux que lui l'indépendance de la pensée, l'insurrection de la pensée contre la foi. La discussion n'était pas pour lui un simple exercice de l'intelligence, mais un prélude à l'action. Ses doctrines et ses actes sont des réminiscences de l'antiquité républicaine et des pressentiments de la philosophie moderne. Il fit à Rome avec un succès de quelque durée, ce que tenta deux siècles plus tard l'ami de Pétrarque, Nicolas de Rienzi ; ce fut le plus redoutable des novateurs que combattit saint Bernard, et la crainte qu'il lui inspirait fut telle qu'elle entraîna l'abbé de Clairvaux aux emportements de la colère »[1].

Pontifici summo, modicum concedere regi,
Suadebat populo. Sic læsa stultus utraque
Majestate, reum geminæ se fecerat aulæ.
Quin etiam titulos urbis renovare vetustos ;
Nomine plebeio secernere nomen equestre,
Jura tribunorum, sanctum reparare senatum,
Et senio fessas mutasque reponere leges.
Lapsa ruinosis et adhuc pendentia muris
Reddere primævo Capitolia prisca nitori.

GUNTHER. *Antiquit.*

[1] *Essais d'Hist. litt.*, p. 36.

L'illusion d'Arnaud était celle même des Romains. Dans une députation qu'ils envoyèrent à Conrad III et à Frédéric I, leurs ambassadeurs s'exprimaient ainsi : « Nous supplions votre Majesté de ne pas dédaigner la soumission de vos enfants et de vos vassaux; de ne pas écouter les accusations de nos ennemis communs, qui peignent le sénat comme l'ennemi de votre trône et qui sèment des germes de discorde pour recueillir des fruits de destruction; le pape et le Sicilien ont formé une ligue impie, ils veulent s'opposer à notre liberté et à votre couronnement. Bientôt, nous l'espérons, vous viendrez vous-même, venger les droits envahis par le clergé, faire revivre la dignité de l'empire. Puissiez-vous fixer votre résidence dans Rome, la capitale du monde; donner des lois à l'Italie, et imiter Constantin et Justinien, qui, par la vigueur du sénat et du peuple, obtinrent le sceptre de la terre! » Le souvenir encore simplement politique de l'ancienne Rome conduira au souvenir littéraire, et c'est par la liberté que reviendra le génie.

CHAPITRE III.

Frédéric Barberousse.—Frédéric II.—Pierre des Vignes.—Buoncompagno.—Jean de Vicence.—Brunetto Latini.

Les lettres qui déjà avaient profité de la lutte des empereurs contre les papes, allaient en recevoir une impulsion nouvelle. Un prince, dont le nom d'ailleurs appartient plus aux fastes de la guerre qu'aux annales de la littérature, Frédéric Barberousse leur fut favorable. On trouve dans les écrivains de son temps, et singulièrement dans un écrivain qui eut sa bienveillance, dans Othon de Frisingue, des révélations précieuses du sentiment nouveau d'indépendance, que donnait aux écrivains la protection avouée ou secrète des empereurs. Othon de Frisingue juge avec une impartialité qui est de la tolérance pour son temps, les hommes qui ont montré quelque hardiesse de pensée ou d'entreprise, Abailard et Arnaud de Brescia. Mais il était réservé à un autre Frédéric d'être, au treizième siècle, le véritable représentant de l'esprit nouveau, de l'esprit libre, contre l'esprit méthodique du moyen âge et de la féodalité : on a nommé Frédéric II.

Frédéric II, placé par sa mère Constance sous la tutelle d'un pape, d'Innocent III, devint l'ennemi le plus redoutable de la papauté, dont il aurait dû conserver un meilleur souvenir. Il est vrai que ses tuteurs ne furent peut-être pas toujours désintéressés à son égard. Innocent III l'opposa à Othon IV. Honorius lui ordonna une nouvelle croisade. Frédéric était alors âgé de vingt-six ans; il ne se pressait point de partir. Excommunié pour ses lenteurs par Grégoire IX, puis forcé de se battre avec ses croisés contre les croisés du pape, qui dans ses lettres pastorales l'accuse d'hérésie, il se voit déposé à Lyon en plein concile par Innocent IV; aussi son nom est-il resté entouré d'une mystérieuse et sombre horreur. Que fut en réalité Fréderic II? un prince qui, dans les luttes anciennes de l'empire contre le saint-siége, trouva et employa une arme redoutable et nouvelle. La guerre qu'il entreprit ou soutint contre l'Église, si elle eût été suivie sur le plan de ses prédécesseurs, ne lui eût pas fait un si mauvais renom. Avant lui Henri IV et Grégoire VII avaient suffisamment montré l'empire aux prises avec le sacerdoce; mais le duel du césar et du pape, si violent qu'il fût, s'engageait et se soutenait avec des armes acceptées en quelque sorte de part et d'autre. Ce que Henri IV voulait de l'Église, c'était la soumission

temporelle, et il la lui demandait avec hardiesse, mais en s'appuyant sur des autorités anciennes qui étaient ou paraissaient légitimes. Telle n'est point la marche de Frédéric; il se refuse, lui, non-seulement à l'autorité temporelle, mais presque à l'autorité spirituelle de l'Église; et pour s'y soustraire, il emploie la discussion et le scepticisme; il se sert de cette puissance nouvelle, et qu'il a créée, la puissance des gens de lettres; il appelle également à son secours l'autorité de l'antiquité, qui dès ce moment, chaque jour plus invoquée et plus forte, tentera bientôt contre le moyen âge un combat au grand jour. Il ne se faut donc point étonner que la mémoire de Frédéric II ait été si diversement jugée. Aux yeux de l'Église, il devait être coupable. Il s'adonnait, dit un historien, à tous les plaisirs des sens et menait une vie épicurienne, n'estimant pas qu'une autre vie dût venir après celle-ci. Aussi ce fut la raison principale pour laquelle il devint l'ennemi de la sainte Église. [1] Le nom de Frédéric est donc resté comme le symbole de l'impiété en ce siècle; et il a, en quelque sorte, mérité qu'on lui attribuât le triste honneur d'un livre qui probablement n'a jamais existé [2]. Dans une circulaire adressée

[1] Gio-Villani, *Istor.*, lib. VI, c. 1, p. 155.

[2] Oudin, t. III, p. 69 et sqq. Pierre des Vignes, *Lettres*, liv. I, 31.

à tous les princes et évêques, Grégoire IX avait accusé Frédéric d'avoir dit que le monde avait été trompé par trois imposteurs : Moïse, Jésus et Mahomet. Frédéric répondit par une autre circulaire, et nia formellement l'impiété qu'on lui prêtait; de là le bruit de l'existence d'un livre odieux, qui aurait Frédéric pour auteur : bruit sans aucun fondement; mais l'opinion qui l'en faisait l'auteur, montre comment, dans les idées populaires, son opposition au saint siége était plus qu'une lutte d'autorité temporelle; c'était une hérésie, une impiété.

Si, dégageant le nom de Frédéric des exagérations favorables ou hostiles qui s'y rattachent, nous cherchons à le juger impartialement, nous dirons que ce fut un prince mécréant, mais un grand prince : jugement du reste qu'un pape même a porté de Frédéric [1]. Mais si l'Église a pu être sévère pour la mémoire de Frédéric, les lettres lui doivent être plus indulgentes. Il les remit en honneur, et en les protégeant et en les cultivant lui-même; il leur dut, autant qu'à sa prudence naturelle, son habileté politique. Universel en toutes choses, il parlait la langue latine, l'italien, l'allemand, le français, le grec et l'arabe,

[1] Si benè catholicus fuisset, et dilexisset Deum et Ecclesiam et animam suam, paucos habuisset in imperio pares. *Tiraboschi*, t. IV, p. 9. Denina, t. II, p. 119, exprime la même opinion.

il était zélé pour la philosophie; il la cultiva par lui-même, et la répandit dans ses états. Avant les temps heureux de son règne on n'aurait trouvé en ce siècle que peu ou point de gens de lettres; mais l'Empereur ouvrit dans son royaume des écoles pour les arts libéraux, et pour toutes les sciences. Il y appela des professeurs des différentes parties du monde, et leur offrit des récompenses libérales. Il ne se contenta pas de leur accorder un salaire; il prit sur son propre trésor de quoi payer une pension aux écoliers les plus pauvres, afin que dans toutes les conditions, les hommes ne fussent point écartés par l'indigence de l'étude de la philosophie. Il donna lui-même une preuve de ses talents littéraires, qu'il avait surtout dirigés vers l'histoire naturelle : il écrivit sur la nature et le soin des oiseaux, un livre où l'on voit combien l'Empereur avait fait de progrès dans la philosophie [1]. Cette dernière réflexion de l'historien auquel nous avons emprunté ces détails sur le goût de Frédéric pour les lettres et la protection qu'il leur accordait, ne serait pas très-concluante en faveur de la science philosophique de Frédéric. Non, la science n'était point née encore; mais elle était soupçonnée et appelée; et ce sera l'honneur de Frédéric d'avoir deviné, et au-

[1] Nicolai de Jansilla, *Histor. Conradi et Manfredi*, in prooemio, t. VIII, p. 495.

tant qu'il était en lui, hâté cet heureux réveil. de son règne datent à proprement parler les gens de lettres, et leur puissance nouvelle; ils forment trois classes : juriconsultes, grammairiens, poëtes, qui tous embrassent le parti de Frédéric; et tous aussi, il faut bien le dire, professent en matière de religion, dès opinions fort indépendantes.

Dans cette guerre qu'il soutint contre le saint-siége, Frédéric II fut surtout secondé par un homme qui lui devait son talent et sa fortune, par Pierre des Vignes.

Pierre des Vignes, naquit à Padoue, d'une famille pauvre; étudiant à Bologne, le hasard le fit connaître de Frédéric II, qui, devinant ses heureuses dispositions, prit soin de son éducacation, et plus tard l'admit dans sa confiance et l'appela aux plus hauts emplois. Pierre des Vignes l'aida souvent de son talent et de sa plume; il fut son chancelier. Les habitants de Padoue prétendant avoir quelques griefs à reprocher à Frédéric II, ce prince crut devoir se justifier devant les citoyens. Il fit préparer, au palais public, dans la salle des conseils généraux, un trône sur lequel il monta dans toute la pompe de la royauté; Pierre des Vignes, son chancelier, placé au près de lui, se leva pour haranguer le peuple; et pour texte de son discours, il choisit ces vers d'Ovide :

Leniter ex merito quidquid patiare, ferendum est,
Quæ venit indigne pœna, dolenda venit.

Si Frédéric disait-il, en développant cette pensée, si Frédéric était coupable, il se soumettrait, mais il n'est pas coupable, il ne peut donc accepter les reproches qui lui sont faits [1].

Voilà donc l'antiquité invoquée comme autorité légale, et la puissance cherchant à se défendre par les séductions de la parole.

Pierre des Vignes après avoir pendant longtemps partagé les agitations et les fortunes diverses de Frédéric II, après avoir joui de sa faveur et de sa confiance, tomba tout à coup dans une disgrâce, où ce prince lui fit cruellement expier ses bienfaits passés. Pierre des Vignes fut-il coupable de l'abus de confiance qui fut le prétexte du supplice affreux qu'on lui fit souffrir par ordre de Frédéric [2]? On en peut douter; et l'histoire

[1] Sur ce procès intenté à Frédéric, voir Mathieu Pâris, *ad ann.*, 1245, p. 586. Edit. *Londinens*, in-fol. 1684.

[2] Voici les paroles que Dante met dans la bouche de Pierre des Vignes :

Io son colui che tenni ambo le chiavi
Del cuor di Federigo, e che le volsi
Serrando e disserando si soavi
Che dal segreto suo quasi ogni uom tolsi :
Fede portai al glorioso ufizio,
Tanto ch' io ne perdei le vene et i pulsi.

La meretrice che mai dall' ospizio
Di Cesare non torse gli occhi putti
Morte commune e delle corti vizio,

aujourd'hui semble l'en absoudre. Quoi qu'il en soit, et à ne considérer ici Pierre des Vignes que sous le point de vue qui nous appartient, il s'élève au-dessus de ses contemporains par la correction du style et un sentiment littéraire, qui est quelquefois de mauvais goût, mais qui cependant montre la divination de l'antiquité et le désir de s'en rapprocher. Les lettres de Pierre des Vignes offrent en outre sur l'histoire de son siècle des renseignements curieux, en même temps qu'elles présentent quelques intentions et quelques traces d'élégance littéraire.

Jusqu'ici toutefois, s'il y a quelque hardiesse nouvelle d'esprit, il n'y a point pressentiment d'une renaissance littéraire; elle va poindre pourtant, et dans un homme dont le nom, aujourd'hui oublié et qui semblait du reste ne pas demander la gloire, doit être rappelé.

Buoncompagno, c'était un surnom sans doute, image de son caractère, a laissé ce que l'on peut

Infiammò contra me gli animi tutti,
E gli infiammati infiammar si Augusto,
Che i lieti onor tornaro in tristi lutti.

L'animo mio per disdegnoso gusto,
Credendo col morir fuggir disdegno,
Ingiusto fece me contra me giusto.
Per le nuove radici d'esto legno
Vi giuro che giammai non ruppi fede
Al mio signor che fa d'onor si degno.

DANTE, *Inferno*, canto XIII. Cf., Villani, lib. III, c. 13.

appeler des œuvres littéraires, un traité intitulé : Forme des lettres scolastiques, contenant des préceptes sur la manière dont on doit écrire aux papes, aux princes, aux prélats, aux nobles et aux personnes de tout rang, ouvrage célèbre alors, aujourd'hui oublié, et dont le savant Sarti a donné des extraits[1]. Dans la préface de cet ouvrage, Buoncompagno donne la notice de onze autres livres ou traités de sa composition : L'un est un traité des Vertus; entendez les vertus et les défauts du langage; l'autre, l'Olivier, et renferme complétement, c'est l'auteur qui le dit, le dogme des priviléges et des confirmations; le Cèdre, un autre ouvrage, donne la connaissance des statuts généraux; la Myrrhe, enseigne à faire des testaments; nommons aussi l'Amitié; l'auteur y annonce qu'il distinguera vingt-six genres d'amis; ainsi Grammaire, Jurisprudence, Morale même, Buoncompagno a écrit sur tout.

Buoncompagno, n'était pas seulement un esprit vif et ingénieux, c'était, autant que son siècle le permettait, un libre penseur.

Il y avait alors un homme qui jouissait en Italie d'une haute réputation de sainteté et de miracles; c'était Jean de Vicence. Jean de Vicence, de l'ordre des Dominicains, commença ses

[1] *De Professor. bononiensibus*, t. I, *part*. II, p. 220.

prédications à Bologne en 1133 ; ses succès furent rapides et prodigieux : bourgeois, paysans accouraient en foule à lui, portant des croix et des étendards à leurs mains. Sous peu de temps il acquit un ascendant immense; il prêchait la paix et l'oubli des injures à une époque où l'Italie était agitée par les partis qui devaient être les factions du siècle suivant. Les magistrats suivirent l'entraînement populaire, et lui donnèrent plein pouvoir pour la réforme des statuts de la ville de Bologne. Jean se rend à Padoue, où son arrivée fut un triomphe. On va au devant de lui avec le Carroccio; les prédications qu'il faisait sur la place de la ville excitèrent le même enthousiasme qu'à Bologne, et on lui abandonna les mêmes pouvoirs politiques. Il parcourt de succès en succès Trévise, Feltre, Bellune et d'autres villes, partout arbitre des cités et des seigneurs; les républiques de Vicence, de Vérone, Mantoue, Brescia l'autorisent à retrancher ou à ajouter à leurs lois ce qu'il jugerait convenable. Jean, en vertu de ces pouvoirs, convoque une assemblée solennelle des Lombards pour le 28 août 1234, dans la plaine de Paquara, sur les bords de l'Adige, à trois milles de Vérone. Les populations de Vérone, Mantoue, Brescia, Padoue et Vicence s'y réunissent; Trévise, Venise, Ferrare, Modène, Reggio, Parme et Bo-

logne s'y trouvent rangées autour de leurs étendards; les évêques de Vérone, Brescia et autres villes; le marquis d'Este, les seigneurs de Romano, s'y rendent à la tête de leurs vassaux. Une chaire s'élève au milieu de la place; Jean y monte, et prenant pour texte de son discours ces paroles : « Je vous donne ma paix; je vous laisse ma paix, » il ordonne aux Lombards, au nom de Dieu et de l'Église, de renoncer à leurs inimitiés, et leur dicte un traité de pacification universelle.

Mais Paquara, théâtre des plus brillants triomphes du frère Jean, en devait être l'écueil.

De retour à Vicence, immédiatement après l'assemblée, Jean entra dans le conseil de la commune, et demanda qu'on lui confiât une autorité absolue sur la république, avec les titres de Duc et de Comte; titres et pouvoirs lui furent donnés : tel était son ascendant. Il avait, disait-on, par ses prières ressuscité un grand nombre de morts, et rendu la santé à un nombre de malades plus grand encore. Mais chargé des réformes, il ne satisfit point l'attente générale. Son crédit, dès lors ébranlé, devait recevoir un nouveau coup à Vérone, où il se rendit ensuite. A Vérone, il demande et obtient également la seigneurie ou le pouvoir suprême. Mais pendant qu'il est à Vérone, une opposition puissante se forme contre

lui; elle est secondée par les Padouans, et le frère Jordan, prieur de Saint-Benoît à Padoue. Averti de ce mouvement, Jean accourt à Vicence, où ses soldats sont mis en fuite, et lui-même fait prisonnier. Relâché peu de temps après, à la sollicitation du pape, il ne put, à Vicence non plus qu'à Vérone, retrouver le prestige et le pouvoir qu'il venait de perdre. Ainsi tomba, d'une manière moins tragique, ce précurseur de Savonarole.

Au moment où une grande partie de l'Italie cédait ainsi à l'ascendant de Jean, un homme seul y résistait; et tournant en railleries les séductions de sa parole et ses prétendus miracles, annonçait déjà la lutte de l'esprit nouveau contre la crédulité populaire. Cet homme, c'était Buoncompagno. Buoncompagno ne se contentait pas de ne point croire aux miracles de Jean de Vicence; il les parodiait. Il annonça qu'à un tel jour, il prendrait son vol d'une montagne qui est près de Bologne et s'élèverait dans les cieux. Bologne tout entière y accourut. Buoncompagno parut sur la montagne avec des aile attachées à ses épaules. Il tint longtemps l'assemblée en suspens : qu'allait-il faire? Il élève enfin la voix et congédie les assistants en disant qu'ils devaient être contents et qu'ils l'avaient assez vu. Employant une arme plus terrible et plus populaire, il chansonnait les miracles qu'il avait parodiés.

Il fit contre Jean ces vers, qui devinrent un refrain populaire :

Et Johannes Johannizat; et saltando choreizat,
Modo salta, modo salta, qui cœlorum petis alta;
Saltat iste, saltat ille; resaltant cohortes mille,
Saltat chorus Dominorum, saltat dux Venetiarum.

Ces chansons populaires seront en Italie un moyen puissant de remuer la multitude, et nous verrons Laurent de Médicis et Savonarole les employer avec le même succès, dans un but contraire.

Buoncompagno dut peut-être à son insouciance ou à sa causticité une fin peu heureuse. Cet homme de la gaie science, et même de joyeuse vie, qu'il avait réduite en théorie, sinon mise en pratique, comme le prouve un de ses traités, que nous ne désignerons point, et qu'on trouvera énoncé dans Tiraboschi, mourut à l'hôpital. Toutefois son nom doit être inscrit en tête du catalogue des hommes qui sans être encore les restaurateurs des lettres, eurent au treizième siècle la divination de l'antiquité. Au nombre de ces précurseurs de la science nouvelle figure, après Buoncompagno, un homme plus célèbre et par lui-même et par le renom que lui a donné un disciple immortel; cet homme est le maître de Dante, Brunetto-Latini.

Brunetto-Latini naquit à Florence d'une famille noble. Attaché au parti des Guelfes, il

prit part à la victoire des Florentins et assista au siége de Monte-Reggioni, château fort des Siennois; ce fut lui qui dressa et signa en qualité de notaire le traité de paix entre les deux républiques; il fut envoyé pour traiter de leurs intérêts, auprès d'Adolphe, roi de Castille. A son retour il trouva les Gibelins maîtres de Florence, et fut obligé de se retirer en France. Ce fut en France qu'il composa son Trésor, un des premiers et plus précieux monuments de notre langue, et comme son titre de noblesse et de supériorité déjà reconnue sur les autres idiomes [1]; et ce fut aussi en France que Brunetto fit un travail qui lui donne droit à une place honorable parmi les hommes qui ont préparé et facilité la renaissance des lettres [2]. Il traduisit en italien plusieurs discours de Cicéron, quelques parties de ses ouvrages de rhétorique, et des portions considérables de Salluste; il traduisit encore en langue italienne avec des commentaires, une partie du traité de l'Invention; traduction qu'il fit, il nous l'apprend lui-même, à la prière d'un de ses amis, homme

[1] « Et se aucuns demandait pourquoi chis livre est écris en roumans, selon la raison de France, pour chou que nous sommes ytalien, je diroie que, ch'est pour chou que nous sommes en France; l'autre pour chou que la parleure en est plus délitable et plus commune à tous gens. »

[2] Mehul, *Vita Ambrosii Camald.*, p. 157. Édit. de Florence, 1759.

riche et considérable, qu'il trouva en France; et dont il fut généreusement accueilli et secouru dans son malheur[1]. Du reste, ce traité de Cicéron avait déjà été traduit par un certain Galéotto ou Guidotto, dont le nom d'ailleurs est obscur. Brunetto a encore traduit du latin la harangue de Cicéron en faveur de Ligarius; de Salluste, les deux discours de Caton et de César, et le portrait que l'historien trace de ces deux grands personnages.

Les traces de l'étude profonde que Brunetto fit de l'antiquité ne se révèlent pas seulement dans

[1] Voici comment Brunetto-Latini explique lui-même, dans ses Commentaires sur le premier livre de l'Invention, les motifs qui lui firent entreprendre cette traduction : « La ragione, perchè questo libro è fatto, è cotale, che questo Brunetto Latino per ragione della guerra, la quale fu tra le parti di Firenze, fu sbandito da Firenze, quando la sua parte guelfa, che si tenea col pape, e con la chiesa di Rome, fu cacciata e sbandita della terra, l'anno M.CCLX. Poi se n' andò in Francia per procacciare le sue vicende, e là trovò uno suo amico della sua citade è della süa parte; e molto ricco d' avere, ben costumato e pieno di grande senno, che li fece molto onore et molta utilitade, e perciò l'appellava suo porto, si come in molta parte di questo libre pare apertamente, et era molto buono parlatore naturalmente, e molto desiderava di sapere ciò che li savi aveano detto intorno la rettorica. E per lo suo amore questo Brunetto Latino, il quale era buono intenditore di lettera, ed era molto intento a lo studio di rettorica, si messe a fare questa opera, nella quale mette innanzi il testo di Tullio per maggiore fermezza, e poi mette e giugne di sua scienza e dell' altrui, quel che fa di mestieri.

cette traduction, elles se retrouvent et se marquent aussi dans les ouvrages qu'il a écrits en langue vulgaire, dans le Tésoretto, et surtout dans le Trésor. Le Trésor est divisé en trois parties, et chaque partie en plusieurs livres; la première partie a cinq livres, contenant l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et des détails astronomiques et scientifiques; la seconde partie n'a que deux livres qui renferment en abrégé la morale d'Aristote, et un traité des vertus et des vices; la troisième partie aussi divisée en deux livres, traite premièrement de l'art de bien parler et ensuite de bien gouverner la république. Toute la science de Brunetto est empruntée à l'antiquité; Aristote, Cicéron, Pline l'Ancien, sont les principales sources où il puise. Il y a du rhéteur déjà en même temps que du philosophe dans Brunetto-Latini : c'est le double mérite que lui reconnaît Villani [1].

De retour dans sa patrie, Brunetto-Latini y remplit pendant dix ans des emplois publics, et mourut en 1294.

[1] Nel detto anno 1294, morì in Firenze uno valente cittadino, il quale ebbe nome ser Brunetto Latini, il qual fu gran filosofo, e fu sommo maestro in rettorica, tanto in bene sapere dire, come in bene dittare, e fu quegli che spose la rettorica di Tullio, e fece il buono ed utile libro detto Tesoro, ed il Tesoretto, e più altri libri in filosofia, e dei vizj e di virtù. *Villani*, lib. VIII, 10.

CHAPITRE IV.

Pronostic de Brunetto-Latini.—Dante.—Son séjour à Paris.—Traité de la langue vulgaire. — De la monarchie. — Lettres politiques.

Quand Brunetto revint de l'exil, il trouva dans la maison d'un de ses amis, d'un compagnon d'infortune, d'un Guelfe, un enfant sur le front duquel il lut, d'après les connaissances astrologiques du temps, de hautes destinées littéraires [1]; l'horoscope, s'il fut réellement tiré, ne fut point trompeur : cet enfant était Dante.

Nous ne nous arrêterons pas sur les détails de la vie de Dante, tout est dit : on sait que né à Florence en 1265, d'une famille ancienne, riche, considérée et guelfe, Dante était encore enfant quand il perdit son père. La sollicitude de sa mère veilla seule sur lui, et il paraît qu'elle ne négligea rien pour son éducation ; mais on n'a sur ses études aucun renseignement précis ; Brunetto est le seul

1 Se tu segui tua stella
Non puoi fallire a glorioso porto
Se ben m'accorsi nella vita bella.

Paradis, c. XV.

maître reconnu de Dante; reconnu, je me trompe, car on a mis en doute que Dante eût été véritablement le disciple de Brunetto-Latini. Assurément, à prendre le titre de disciple en un sens littéral et étroit, on peut nier qu'en effet Brunetto ait été véritablement le maître du poëte florentin. Mais ce qui ne se peut nier, c'est l'influence haute et directe des ouvrages de Brunetto sur Dante. Le Tesoretto, quoi qu'on en ait dit, est bien véritablement le germe de l'Enfer; le génie, il est vrai, l'a fécondé; mais il l'y a puisé, et dans le Trésor on retrouvera l'érudition que Dante étale dans le convito et qui a été, nous le montrerons, le fonds animé, embelli, idéalisé par son immortelle poésie.

Mais ses fortes, ses véritables études ne commenceront que plus tard, dans la solitude, et en un mystère qui n'a point été entièrement éclairci. A l'âge de neuf ans, Dante avait rencontré cette fille de Folco Portarini, cette Béatrice qui devait faire son génie et sa gloire. Béatrice lui fut bientôt enlevée : elle mourut le 9 juin 1290. Dans sa douleur, Dante écrivit une lettre latine, adressée aux rois et aux princes de la terre, pour leur peindre la désolation où la mort de Béatrix venait de laisser Florence et le monde entier. Pour début de cette lettre il avait pris les fameuses paroles de Jérémie : « Quomodo sedet

sola civitas plena populo. » Après ces premières effusions de la douleur, Dante se jeta dans des études plus graves que celles auxquelles il s'était livré jusqu'alors. Il commença à méditer quelques-uns des auteurs latins qui avaient traité de la philosophie et des sciences; et il se mit à fréquenter les lieux où l'on pouvait entendre des discussions scientifiques et de doctes leçons, c'est-à-dire les monastères; car alors tous les professeurs étaient moines, et les laïques mêmes donnaient leurs leçons dans les monastères. C'est à cette époque qu'il faudrait placer le projet formé, dit-on, par Dante de se faire moine, moine franciscain ou de l'ordre de Saint-Benoît, dans un monastère situé dans les gorges de l'Apennin, au voisinage de San-Benedetto in Alpe, projet que plus tard il réalisa, en partie du moins; car il fut enseveli à Ravenne dans le cimetière de l'Église des frères mineurs, sous l'habit desquels il paraît qu'il avait voulu mourir. C'est vers ce temps aussi qu'il faut probablement placer ses divers voyages à Paris[1], en Angleterre, peut-être;

[1] Le séjour de Dante à Paris ne laisse point de doute; mais ce Sigier même qu'il y admirait est resté oublié longtemps ou du moins inaperçu dans les Annales de l'Université. Il vient seulement, grâce à une pénétrante et spirituelle critique, d'être retrouvé et rendu à sa gloire. Voir, dans l'ouvrage de M. le chevalier Artaud sur Dante, p. 422, la notice sur Sigier, par M. Victor Leclerc.

voyages dont les traces échappent et se confondent quelquefois, bien qu'ils ne puissent être mis en doute; son séjour à Paris surtout est attesté par des vers qui ont consacré la célébrité des écoles de la rue du Fouare.

Dante soutint-il une thèse devant l'Université? ce fait est moins certain; on possède en effet de Dante une thèse; mais il la soutint à Vérone et non à Paris, au commencement de l'an 1300, dans l'église de Sainte-Hélène, en présence d'une assemblée nombreuse.

Les regrets de Dante s'adoucirent, et rentré dans Florence, il ne tarda pas y occuper ces charges de la république qui firent ses malheurs. M. Sismondi toutefois a contesté avec quelque raison, ce nous semble, l'importance diplomatique et politique que l'on attribue généralement à Dante [1]. Contre l'infortune et dans l'exil l'étude lui fut, ainsi qu'elle l'avait été contre l'amour, une puissante consolation. De 1304 à 1306, il se retira à Vérone, auprès d'Alboino, alors seigneur de cette ville. Pendant ce séjour à Vérone, dans ses voyages à Padoue, au milieu des solitudes de l'Apennin, il composa entre autres ouvrages le traité latin de l'Éloquence vulgaire, que nous allons faire connaître. Mais auparavant il est à propos de jeter un

[1] *Républ. italienn.*, t. IV, p. 182.

rapide coup d'œil sur la naissance, la formation de la poésie italienne, et son développement jusqu'au moment où Dante en trace les règles et les divers caractères.

Pendant le moyen âge, du sixième au treizième siècle, la langue de Rome et le souvenir de sa littérature se conservèrent dans le midi de la France, mieux qu'en aucun autre pays. Ces antiques semences de la civilisation et de la culture intellectuelle des anciens, cachées plutôt qu'enfouies au sein de la Provence, y germèrent à l'ombre des anciennes franchises municipales et des mœurs nouvelles qu'amenait la féodalité. Un ciel heureux les développa de bonne heure; la France du nord, l'Italie, ignoraient encore les premiers accents de la poésie vulgaire, quand déjà les troubadours avaient charmé le Midi par ces chants qui ne devaient point entièrement périr, bien que brusquement étouffés par des vengeances politiques et religieuses. Quand avec les Albigeois et les libertés de la Provence, les troubadours durent s'exiler, ils portèrent au delà des Alpes, dans les plus riantes contrées de l'Italie, leur lyre et leur science nouvelle. Déjà la Sicile en avait reçu de brillantes inspirations, qui se mêlèrent aux influences que le génie roman lui-même avait reçues d'autre part. Dans la poésie romane en effet, dans la poésie ita-

lienne, il y a autre chose, on le nierait vainement, que le génie altéré de la Grèce et de Rome; il y faut aussi reconnaître les traces du génie arabe[1]. Ce sont tous ces artifices, tous ces rhythmes habilement mariés et combinés qui ont produit les règles et les souplesses de la poésie romane, dont la poésie italienne est la fille et l'élève. Jusqu'au Dante, ces secrets nouveaux étaient livrés au hasard; Dante entreprit de les réunir, de les fixer, de les formuler : tel est le but du traité de l'Éloquence vulgaire.

[1] Il faut reconnaître dans la poésie arabe la mère et la maîtresse commune de l'espagnole et de la provençale. On aperçoit dans les troubadours les traces de cette filiation. (Ging., t. 1, p. 250). Ginguené, qui reconnaît avec raison l'influence arabe, nie, ainsi que M. Sismondi (Litt. du Midi, t. 1, p. 79), l'influence latine et grecque sur les troubadours. D'un autre côté, M. G. W. Schlegel, dans un petit ouvrage sur la langue et la littérature provençale, publié en 1810, proteste contre l'influence arabe, et ne veut voir dans la littérature provençale que la littérature romantique. Il est plus juste, ce nous semble, d'admettre que toutes ces influences ont agi sur le génie de la poésie romane; et ici les traditions historiques confirment les inductions littéraires. Les Romains, les Grecs, les Arabes, ont-ils pu déposer sur le sol de la Gaule leurs mœurs, leurs lois, leur langage, sans y laisser aussi les traces de leur littérature? Quant à la vieille littérature romane, qui ne serait autre que la littérature romantique, ceci est une autre question; mais si en adoptant même l'opinion de M. Schlegel, on arrivait à conclure que la littérature romane s'est transformée en littérature romantique, on ne s'expliquerait pas mieux pour cela son origine.

Ce traité, qui devait avoir quatre livres, n'en a que deux. Dans le premier livre, Dante, débutant par des considérations générales sur les langues, se demande avec une curiosité philosophique : quel a été le premier langage des hommes? question difficile, qu'il résout sans hésiter, en déclarant que ce fut l'hébreu; il n'est pas plus embarrassé pour savoir qui de l'homme ou de la femme fit le premier usage de la parole : ce fut la femme. Puis abordant après ces longs préambules le sujet même, il se demande quel est entre les idiomes naissants de l'Italie, la langue italienne ou vulgaire par excellence; il rejette les prétentions des Romains, des Milanais, des Bergamesques, des Génois et autres peuples, placés à la base de l'Italie et sur la partie gauche de l'Apennin; il oppose également une fin de non recevoir aux prétentions de la Romagne, d'Ancône, Mantoue, Vérone, Vicence, Padoue, Venise et des Toscans; il accorderait presque la palme à Bologne; mais bien que là il trouve le langage meilleur qu'ailleurs, il n'y reconnaît point encore ce langage vulgaire qu'il cherche; ce parler délicat et correct qui n'appartient à aucune ville en particulier, mais à toutes en général, et qui est comme une règle commune à laquelle on doit rapporter tous les autres; ce langage introuvable et par excellence, il l'ap-

pelle : « illustre, cardinal, aulique, courtisan, (corteggiane) » disait-on déjà à la cour de Sicile; c'est celui qu'ont employé tous les poëtes siciliens, apuliens, toscans ou lombards.

Au milieu de ces recherches et de ces discussions locales et secondaires percent des vues fécondes et qui trahissent dans le grammairien le coup d'œil du philosophe. Dante, par une intuition puissante, devine la grande distinction des langues slaves; et se rencontrant avec Brunetto son maître dans l'avenir glorieux prédit à la langue française, il lui reconnaît le mérite qui en a fait la langue de l'Europe, la clarté, la précision, le don de rendre la pensée avec une sévérité que nulle autre ne possède[1].

Dans le second livre, Dante examine l'emploi fait et à faire de ce langage par excellence; les sujets où il doit être employé, les auteurs qui s'en sont servis; les genres de poésie qui ne peuvent pas en avoir d'autres. Au premier rang, il place l'Ode ou Canzone, dont il donne les secrets divers : style, nombre des vers, mesures diverses, entrelacement des rimes; en un mot il entre dans tous les détails de ce poëme, tirant toujours ces exemples des poëtes alors les plus célèbres.

[1] Allegat ergò pro se lingua *oil*, quod propter seu faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem, quidquid redactum, sive inventum est ad vulgare prosaicum, suum est; lib. I, c. 9.

L'ouvrage de Dante, composé dans l'exil, en exprime la tristesse; le dégoût de la vie de faction, le regret des douces habitudes du foyer domestique et le besoin de le revoir, l'amour passionné de la terre natale s'y font sentir à chaque instant [1]. « J'ai pitié, dit-il, de tous les malheureux, mais je réserve une plus grande pitié pour ceux qui se consumant dans l'exil, ne revoient leur patrie qu'en songe. » Il n'avait de consolation que dans le commerce de quelques grands génies de l'antiquité, où il retrouvait sa famille et sa patrie véritable et qu'il devait continuer [2]. C'est dans cette solitude, dans ces lectures que se nourrissant d'amour et de science, son imagination amassait ces trésors de poésie et de mysticisme qu'il devait répandre dans la Divine Comédie. Pendant plus de deux siècles le traité de l'Éloquence vulgaire resta obscur. Au seizième siècle seulement, il en parut une traduction italienne, que l'on attribua au Trissin. Cette traduction souleva de violents débats. Les Toscans, par un vieux ressentiment, dit-on, contre Dante qui, nous l'avons vu, n'avait

1. Florentiam adeò diligamus, ut quia dileximus, exilium patiamur injuste. Lib. I, c. 6.

2 Virgilium videlicet, Ovidium in Metamorphos. Statium atque Lucanum, nec non alios, Titum Livium, Plinium, Frontinum, Paulum Orosium, et multos alios quos amica solitudo nos visitare invitat. *De vulg. Eloq.*, lib. II, c. 16, 6?

pas voulu reconnaître dans leur idiome la langue vulgaire par excellence [1], niaient que Dante en fût l'auteur; Gelli, Varchi, Borghini soutinrent cette opinion. Alors pour réponse on joignit à la traduction, la publication du texte. On écrivit alors et contre le texte et contre la traduction; la traduction était tenue pour l'original, et l'original pour une traduction. D'autres critiques assuraient que non-seulement le texte était de Dante, mais que c'était lui-même qui s'était traduit; opinion que, dans le dernier siècle, le savant Fontanini a encore soutenue.

Ce fut du reste la destinée des ouvrages latins de Dante d'être longtemps oubliés. Le traité de la Monarchie paraît dans la première édition, Bâle 1559, avec ce singulier avertissement de l'éditeur : « qu'il n'est pas de Dante le célèbre poëte florentin, mais d'un autre Dante philosophe, que l'on fait contemporain de Politien [2]. »

Dante, exilé comme Guelfe, ne resta pas fidèle à son parti; soit inconstance naturelle, soit mé-

[1] Post hæc veniamus ad Tuscos qui propter amentiam suam infatuati, titulum sibi vulgaris italici arrogare videntur. » *De vulg. Eloq.*, lib. I, c. 13.

[2] Sunt autem quos adjunximus, primum Dantis Aligherii, non vetustioris illius florentini poetæ, sed philosophi acutissimi atque doctissimi viri et Angeli Politiani familiaris quondam, de Monarchia libri tres. *Epist. Dedicat.*

contentements et plaintes naturels au malheur, une première fois en 1307 Dante l'avait quitté; il y revint, et puis bientôt le quitta de nouveau; en 1310, il se déclara hautement pour Henri VII. Henri VII, auparavant Henri de Luxembourg, semblait promettre à l'Italie cette liberté qu'elle rêvait toujours au milieu des factions. Il s'annonçait en outre comme l'ennemi de la papauté, et Dante ne pouvait oublier que c'était Boniface VIII qui avait appelé dans Florence les armes de Charles de Valois, et provoqué son exil. Devenu Gibelin, Dante porta dans son nouveau parti la vigueur de ses haines et l'enthousiasme du poëte; il salua les promesses de Henri VII d'un manifeste brillant; dans une lettre écrite en latin, il le somme avec des citations de l'Énéide de ne point manquer, en délivrant l'Italie, aux destinées qui lui sont réservées; et lui appliquant toutes les prophéties de Virgile sur Iule, il entonne un hymne de triomphe à sa gloire.

Dans cette lettre toute en latin, et dont on a publié l'original longtemps inédit, on souffre de voir Dante s'emporter contre sa patrie à des vœux impies; et dans ce manifeste politique, on peut reconnaître les vives apostrophes du poëte de la Divine Comédie, et les vers où il exalte et flétrit tour à tour Florence. Nous citerons de cette lettre les pages où se trouve plus particulièrement le sou-

venir de l'antiquité : « Aussitôt que toi, successeur de César et d'Auguste, traversant les hauteurs de l'Apennin, tu as rapporté les vénérables signes du muet Tarpéien, incontinent les longs soupirs ont cessé, les déluges de larmes se sont taris. Alors la plupart allant au devant de leurs vœux, dans la joie chantaient avec Virgile les règnes de Saturne et la Vierge de retour.... Qu'il ait donc honte de rester empêché si longtemps dans une aire étroite, celui que le monde attend! qu'il considère bien le regard d'Auguste!... Qu'elles tonnent donc ces paroles de Curion à César!

Dum trepidant nullo firmatæ robore partes,
Tolle moras, semper nocuit differre paratis;
Par labor atque metus pretio majore petuntur.

Qu'elle tonne cette voix des nuages qui gourmande Enée!

Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tua moliris laude laborem,
Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli
Respice, cui regnum Italiæ romanaque tellus
Debentur.

Jean, ton fils aîné et roi, qui, aux bornes de l'Orient, attend la sucession du monde, est pour nous un autre Ascagne. Suivant les traces de son glorieux père, il rugira comme un lion contre

les Turnus, et s'adoucira comme un agneau devant les Latins.

Henri VII trompa les espérances du poëte; il ne prit pas Florence; il alla venger sur les rois de Naples l'affront fait à son nom; et Dante lui-même, quand l'empereur voulut mettre le siége devant les murs de sa patrie, sentit le cœur lui manquer; il quitta le camp de l'empereur, et ne vit point éclater la tempête que ses efforts avaient soulevée : tardive, mais noble expiation des invectives que dans son ressentiment il avait répandues dans le manifeste contre Florence. Il attendit à Pise le résultat de l'expédition de Henri VII. Henri VII mourut le 24 août 1313, à Buonconvento. Dante attristé, mais fidèle, déplora sa mort dans un canzone, comme une calamité pour l'Italie.

C'était pour soutenir et le parti de Henri VII et ses nouvelles opinions politiques, que Dante composa son traité latin de la Monarchie.

Le traité de la Monarchie reprend, à un point de vue nouveau, et avec de nouveaux arguments le débat ancien entre Rome et l'Allemagne : à qui du pape ou de César appartient l'empire, l'héritage de l'ancienne souveraineté romaine? telle est la question que Dante se propose d'examiner. L'ouvrage est écrit sous les impressions nouvelles du Gibelin ; il complète la lettre adressée

à l'Italie, en faveur de Henri VII; il est un nouveau et plus imposant manifeste. Dante, à travers quelques digressions scolastiques, y pose et y examine trois questions principales : La monarchie universelle est-elle nécessaire au bonheur du monde? Cette nécessité étant admise, le peuple romain a-t-il eu le droit d'exercer cette monarchie? L'autorité du monarque relève-t-elle de Dieu immédiatement, ou d'un ministre ou vicaire de Dieu? Sur les deux premières questions Dante s'appuie de l'histoire pour autoriser ses solutions en faveur de la monarchie universelle et sa nécessité. Il montre que de la Rome païenne à la Rome chrétienne cet héritage n'a point été interrompu; il serait donc assez naturel de croire que fidèle à ses arguments, Dante va conclure, pour résoudre la troisième question, en faveur du pape, représentant de cet empire chrétien de Rome qui a succédé à son empire païen. Mais la logique des partis n'a point cette rigueur. Dante, tout à coup infidèle à ses prémisses, abandonne le pape pour l'empereur, et transfère aux Césars d'Allemagne le double héritage des deux Romes païenne et ancienne; contradiction du reste qui paraît être chez lui une conviction, car elle se reproduit dans un autre ouvrage, qui ne fut point écrit comme celui-ci sous des préoccupations politiques. Une fois décidé pour l'empereur, Dante

lui défère la monarchie universelle sans restrictions, et démontre avec une précision mathématique le droit qu'il y a. Soit, dit-il, l'Église, *a*; l'Empire, *b*; l'autorité ou la vertu de l'Empire, *c*; si *a* n'existant pas, *c* est dans *b*, il est impossible que *a* soit la cause qui fait que *c* est dans *b*, l'effet ne pouvant précéder la cause. En outre, si sans *a*, *c* est dans *b*, il s'ensuit que *a* n'est pas la cause de *b* dans *o*.—Il se contente de demander pour le pape respect filial et obéissance spirituelle. Nous n'avons point à examiner les opinions politiques plus que contestables de Dante, et les principes souvent faux dont il les veut confirmer. Nous dirons seulement, nous tenant dans les limites de notre travail, et au point de vue de l'antiquité, qu'ici, comme dans la lettre à l'empereur Henri, Dante s'autorise surtout dans ses jugements et ses conclusions des témoignages des auteurs anciens, et singulièrement des citations de Virgile pour établir la filiation du pouvoir de Rome et des Césars aux empereurs d'Allemagne, et qu'il leur transporte volontiers et applique les prophéties faites à la ville éternelle. Vingt ans après la mort de Dante, un légat du pape Jean XXII, le cardinal Bertrand Dupuget, prohibe ce livre, soumet tous ceux qui le liraient aux censures de l'Église; il veut qu'on exhume les os de son auteur, qu'on les jette au feu. Il ne faut point s'étonner de cette

rigueur : Pierre Corvara l'anti-pape, le compétiteur de Jean XXII, s'était lui de son côté servi du livre de la Monarchie pour soutenir la validité de son élection.

Dante ne se décourageait point dans l'espérance de rendre la liberté à l'Italie; le 20 avril 1314, il adressa une épître latine aux cardinaux pour les exhorter à nommer un pape italien à la place de Clément V, qui venait de mourir. Ce fut dans cet intervalle qu'un ami de Dante tâcha de ménager son retour dans sa patrie, et que Dante répondit à ses offres par cette lettre :

« J'ai reçu vos lettres avec le respect et l'affection qu'elles méritent, et j'y ai reconnu avec empressement et reconnaissance tout l'intérêt que vous prenez à mon rappel dans ma patrie. J'en ai été d'autant plus touché, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis; quant au contenu de ces lettres, j'y répondrai autrement peut-être que ne désire la faiblesse de quelques personnes; mais je vous conjure affectueusement de ne point juger ma réponse, avant de l'avoir bien examinée.

» Je suis informé par les lettres de notre commun neveu, et de plusieurs autres amis, qu'en vertu d'une récente ordonnance du gouvernement florentin, relative à l'absolution des exilés, je puis, à condition de payer une certaine somme

d'argent, et de subir la cérémonie de l'offrande, rentrer dès à présent à Florence.

» Il y a là, o mon père, deux choses ridicules et peu sensées; peu sensées, dis-je de la part de ceux qui me les ont mandées, car vos lettres à vous, plus convenablement et plus sagement conçues, ne contiennent rien de pareil.

» Est-il généreux, dites-moi, de me rappeler dans ma patrie, à de pareilles conditions, après un exil de près de trois lustres? Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence manifeste à tous? Ah! loin d'un homme familiarisé avec la philosophie, la stupide humilité de cœur qui le porterait à subir, en vaincu, la cérémonie de l'offrande, comme l'a fait certain prétendu savant, comme l'ont fait d'autres misérables! Loin de l'homme accoutumé à prêcher la justice, et que l'on a dépouillé, la bassesse de porter son argent à ceux qui lui ont fait tort, les traitant comme des bienfaiteurs!

» Non, mon père, ce n'est pas là, pour moi, la voie de rentrer dans ma patrie. Si vous en avez déjà découvert, ou si quelqu'un par la suite en découvre quelque autre où je puisse conserver intact mon honneur et mon renom, me voici prêt à y entrer à grands pas; que si, pour retourner à Florence, il n'y a pas d'autre chemin

que celui qui m'est ouvert, je ne retournerai point à Florence.

» Eh! quoi! ne puis-je pas partout contempler le soleil et les astres? ne puis-je pas me livrer partout à la douce recherche de la vérité? ai-je besoin, pour cela, d'aller perdre ma réputation, d'aller m'avilir dans la cité des Florentins? Non, certes! non pas même pour avoir du pain [1]. »

[1] Traduction de M. Fauriel, dans son excellent et ingénieux article sur Dante, *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1834.

Nous croyons devoir donner ici, exactement reproduit, le texte curieux et peu connu de cette lettre : « In litteris vestris et reverentia debita, et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis, ex animo, grata mente, ac diligenti animaversione concepi : etenim tanto me districtius obligastis, quanto rarius exules invenire amicos contingit. Ad illam vero significata respondeo : et si non ea tenus qualiter forsitan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri concilii ante judicium ventiletur, affectuose deposco. Ecce igitur quod per litteras vestri, meique nepotis, nec non aliorum quampluriun amicorum, significatum est mihi per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum, quod si solvere vellem certam pecunie quantitatem, vellemque pati notam oblationis, et absolvi possem, et redire ad presens. In quo quidem duo ridenda, et male perconsiliata sunt, pater. Dico male perconsiliata per illos, qui talia expresserunt; nam vestre litere discretius et consultius clausulatę nicil de talibus continebant. Est ne ista revocatio gloriosa, quod illa revocatur ad patriam, per trilustrium fere perpessus exilium? Hec ne meruit conscientia manifesta quibus libet? Hec sudor, et labor continuatus in studiis? Absit à

Nous ne voudrions rien ôter à cette noble résignation et à ce courage de l'exil; nous rappellerons seulement que quelques années auparavant, quand l'arrivée de Henri VII en Italie était incertaine, Dante avait écrit une autre lettre latine, aujourd'hui perdue, pour demander son rappel; cette lettre commençait par les mots : « Popule meus quid tibi feci. » Peut-être quand Dante écrivit cette seconde lettre l'espoir prochain d'obtenir par la victoire un retour brillant dans sa patrie ajoutait-il à sa fierté naturelle, qui, nous le dirons, nous paraît ici un peu rude, non pas en elle-même assurément, mais eu égard à celui auquel il s'adresse. Quoi qu'il en soit, Dante alors même ne paraîtrait pas avoir perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie; cet espoir est attesté par deux pièces de vers latins, composées l'une en 1320, et l'autre

viro philosophie domestico temeraria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam cioli, et aliorum, infamiam quasi vinctus, ipse se patiatur offerri. Absit à viro predicante justitiam, ut perpessus injuriam inferentibus, velut benemerentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi; sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que fame, atque onori non deroget, illam non lentis passibus acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur nunquam Florentiam introibo. Quid ni? nonne solis, astrorumque specula ubique conspiciam? nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub celo, ni prius inglorium, imo ignominiosum populo, Florentine que civitati me reddam? Quippe nec panis deficiet. »

en 1321. Ce sont deux épîtres en forme d'éclogues virgiliennes, écrites en réponse à deux épîtres que lui avait adressées Jean de Virgile, de Bologne, poëte latin alors célèbre.

CHAPITRE V.

Théorie poétique du Dante.—Le Convito.—Rapports entre Dante et Virgile.

Après de longues erreurs et des espérances trompées, Dante se fixa enfin à Ravenne, auprès de Guido da Polenta. Là, retrouvant un peu de tranquillité, il mit la dernière main à ce poëme, enfant des rêves de sa jeunesse et des douleurs de l'exil. Ce fut, on le sait, en latin, que Dante avait d'abord songé à composer son poëme; on a même conservé quelques vers de cette première esquisse[1]. Dante ne renonça qu'avec peine à ce premier dessein, et par les motifs qu'une érudition ingénieuse et pénétrante nous a fait connaître[2]? Dante, dans l'une de ces courses qui ont rempli et sa jeunesse et son âge mûr, se présente immobile et silencieux sous le costume de pèlerin au monastère de Corvo. Un des reli-

[1] Ultima regna cano, fluido contermina mundo
Spiritibus quæ lata patent, qua prima resolvunt
Pro meritis cujusque suis :

où :

Infera regna cano, mediumque, imumque tribunal.

[2] *Globe*, 27 janvier 1830.

gieux lui demande ce qu'il veut, et ce qu'il vient chercher. Lui, sans répondre, contemple et les arcades et les colonnes du cloître. Le religieux lui demandant de nouveau ce qu'il cherche, il tourne lentement la tête, et regardant le religieux et ses frères : la paix, répond-il. Frappé de ces mots, le religieux le prend à l'écart, et à quelques paroles, devine, non sans émotion, le Dante. Dante, touché de cette pitié respectueuse, tire de sa poche un livre, et le lui donnant gracieusement, lui dit : « Frère, voici une partie de mon ouvrage, que peut-être vous ne connaissez pas : gardez-la comme un souvenir. » Je pris le livre, et après l'avoir serré contre mon cœur, j'y attachai mes regards en sa présence, avec un grand amour. Mais en reconnaissant le langage vulgaire, je ne pus cacher mon étonnement, dont il me demanda la cause. Je répondis que j'étais surpris qu'il eût chanté dans cette langue, parce qu'il me paraissait chose difficile, ou plutôt incroyable, que de si profondes pensées pussent être reproduites à l'aide des mots dont le vulgaire fait usage, et qu'il ne me paraissait pas convenir à une science si haute et si digne d'être ainsi à la mode du petit peuple. Et lui . « Vous avez raison ; et moi j'ai partagé votre façon de penser, et alors que les semences de cet ouvrage, peut-être jetées par le ciel, commencèrent à germer

dans mon sein, je choisis le plus noble langage, et j'y fis même quelques essais. Mais quand je considérai la condition du siècle présent, que je vis les chants des illustres poëtes presque tenus pour rien, et les nobles personnages, pour le service desquels on traitait les choses dans le bon temps, abandonnant, ô douleur! la culture des arts libéraux aux plébéiens, je jetai alors cette faible lyre dont je m'étais d'abord chargé, et j'en accordai une autre plus appropriée aux oreilles des modernes, car le pain qui est dur convient mal à la bouche des nouveau-nés. » Cela dit, il ajouta beaucoup de choses pleines d'une passion sublime [1].

Dante, qui regrettait de n'avoir pu écrire son poëme en latin, a voulu laisser dans ce langage le dessein et le but de son ouvrage, sa poétique, comme nous disons aujourd'hui.

Dans une épître latine, composée à Vérone dans le courant de 1317, 1318? à la cour de Can-Grande, et adressée à Cane lui-même, Dante a donné le sens et la clef de son poëme.

Avec les idées qu'on s'est faites de nos jours des poëmes primitifs, avec cette verve de fantaisie surtout qu'on donne au Dante, ne semble-t-il pas que la Divine Comédie ait été pour lui une

[1] *De la vie et des ouvrages du Dante*, p. 195.

inspiration sans règle, une douce et continuelle ivresse poétique, un chant d'amour et de haine exhalé sans peine et au hasard? Je ne sache pas de meilleur moyen pour dissiper ces théories décevantes qu'une étude même des révélations du Dante. Écoutons-le lui-même nous disant pourquoi et d'après quelles règles il a conçu et exécuté son poëme, soumis depuis à tant et si bizarres interprétations[1], et nous expliquant ce titre si controversé de Comédie.

« Pour bien comprendre, il faut savoir que comédie dérive de Χώμη, villa, et de ὠδὴ, cantus; comme si on disait : Villanus cantus. La comédie est un caractère à part; elle diffère de la tragédie par cela que la tragédie, dans le commencement, est admirable et calme, et que, dans la fin ou dans l'issue, elle est fétide. Ce mot de tragédie dérive de Τράγος, hircus, et de ὠδὴ; comme si on disait : Cantus hircinus, c'est-à-dire fétide à la manière du bouc, commé on voit par Sénèque, dans ses tragédies. La comédie a pour objet, dans ses commencements, l'aspérité de quelque sujet;

[1] Volentes igitur aliquam introductionem tradere de parte operis alicujus (le paradis) oportet aliquam notitiam tradere de toto, cujus est pars. Quapropter et ego volens de parte supra nominata totius comediæ aliquid tradere per modum introductionis, aliquid de toto opere præmittere existimavi. (Dante, t. IV, pars I, p. 401.)

mais le dénouement est prospère, ainsi que Térence le fait voir dans ses comédies. Aussi les auteurs ont coutume de dire à leur abord, le terme de salut, commencement tragique et fin comique.

» Voilà pourquoi le présent ouvrage est appelé comédie. Si nous considérons la matière, dès le principe elle est horrible et fétide, parce qu'il s'agit de l'enfer. A la fin elle est prospère, désirable, gracieuse, parce que c'est le paradis. Si nous parlons du ton de l'ouvrage, on a employé un style simple et humble, parce qu'on s'est servi de la langue vulgaire que les femmes les plus ordinaires comprennent. Ainsi on voit pourquoi l'on dit : Comœdia. Il y a d'autres genres de narrations poétiques : le style bucolique, l'élégie, la satire et le parler lyrique. Homère nous en instruit dans sa Poétique. Il n'y a pas lieu d'en parler ici.

» La fin de l'ouvrage, de son tout et de sa partie, peut être multiple, c'est-à-dire voisine et éloignée. Repoussons toute investigation subtile, et disons brièvement que la fin du tout et de la partie est de détourner les vivants de cette vie, de l'état de matière, et de les conduire à l'état de félicité[1].

» Dans la partie de l'exposition, que dans la division j'ai opposée à tout le prologue, je ne dirai

[1] Traduct. de M. le chevalier Artaud, p. 396.

rien, en m'abstenant de diviser et d'expliquer. Je ne dirai rien que ceci présentement : « Quand on avance, montant de ciel en ciel, on traite des âmes bienheureuses trouvées dans chaque sphère. Là cette vraie béatitude consiste dans le commencement de la vérité dont nous parle saint Jean. Aussi, pour mettre la gloire de la béatitude dans les âmes, on adresse des questions à ces âmes, parce qu'elles voient toute vérité, et la solution de ces questions procure beaucoup de délectation et d'utilité ».

Ainsi le sujet, c'est l'état des âmes après la mort; le voyage aux Enfers n'est qu'une allégorie, une chaîne pour nous conduire à ces doubles régions de la lumière et des ténèbres, où se doivent trouver la peine et la récompense. L'unité de l'ouvrage ainsi fortement arrêtée, le poëte se livrera-t-il, au moins dans le détail, aux allures de son génie? Non; Aristote et Horace seront encore ses guides.

Comment sous de telles entraves cette hardiesse du génie? C'est ici qu'il faut admirer la forte discipline intellectuelle du moyen âge, et surtout cette séve de foi qui tempérait et animait toutes les recherches de la science. Horace seul, sans Béatrice, n'eût pas fait le poëme; mais cette source immense de poésie que l'amour et l'amour d'une jeune fille avaient fait jaillir au cœur du poëte n'a

point tari. Mêlée à l'étude elle s'y est épurée et agrandie ; c'est ici qu'il nous faut rechercher dans un ouvrage italien de Dante, cette autre influence de l'antiquité qui tant de fois déjà éclate dans ses œuvres latines.

Banni de Florence, nous avons vu Dante s'enfoncer dans les solitudes de l'Apennin et y composer son traité de l'Éloquence vulgaire, où donnant les règles de la langue et de la versification italiennnes naissantes, il interrogeait les cordes diverses et nombreuses de cet instrument poétique qu'il devait créer. C'était là une étude utile sans doute, mais incomplète; la forme, même pour le poëte, n'est que l'accessoire. Dante d'ailleurs ne sera pas seulement un poëte, mais aussi un théologien ; l'homme du moyen âge, mais le précurseur de la renaissance : la science chrétienne doit dans son poëme s'unir à la science religieuse et philosophique de l'antiquité. Gardez-vous de croire que le ciel de Dante, cet empyrée si étincelant, soit sorti d'un seul jet de son imagination avec ses trônes, ses archanges, ses chérubins, ses océans de lumière et de vérité ; vous ne voyez là que les soudaines et puissantes illuminations du poëte; voici amassés lentement dans la solitude et la méditation les trésors de science, de philosophie, de foi et d'amour, qui sont comme les rayons divers dont le poëte a formé cette chaîne

merveilleuse qu'il a suspendue des enfers au ciel, et à laquelle il rattache le passé, le présent et l'avenir. Ces préparations nous les trouvons dans le Convito.

Dante était exilé, exilé depuis longtemps; il n'avait point encore publié cette comédie qui devait être sa vengeance dans l'avenir, sa consolation dans le présent; il lui pesait cependant de n'être point estimé de ses concitoyens ce qu'il valait. Il lui tardait aussi de communiquer à d'autres ces trésors de science amassés dans l'exil; il composa le Convito, ou banquet. Écoutons-le nous racontant lui-même les motifs qui lui inspirèrent son ouvrage : « Ah! plût au Régulateur de l'univers que ce qui fut mon excuse n'eût jamais existé, que l'on ne se fût pas rendu si coupable envers moi, et que je n'eusse pas souffert injustement la peine de l'exil et la pauvreté! Il a plu aux citoyens de Florence, de cette belle et célèbre fille de Rome, de me jeter hors de son sein, où je suis né, où j'ai été nourri toute une vie; où enfin, si elle le permet, je désire de tout mon cœur aller reposer mon âme fatiguée, et finir le peu de temps qui m'est accordé. Dans tous les pays où l'on parle notre langue, je me suis présenté errant, presque réduit à la mendicité, montrant, malgré moi, les plaies que me fait la fortune, et qu'on a souvent l'injustice d'im-

puter à celui qui les reçoit. J'étais véritablement comme un vaisseau sans voiles, sans gouvernail, jeté dans des ports, des golfes, et sur des rivages divers par le vent de la douleur et de la pauvreté. Je me suis montré aux yeux de beaucoup d'hommes, à qui peut-être un peu de renommée avait donné une tout autre idée de moi, et le spectacle que je leur ait offert a non-seulement avili ma personne, mais peut-être rabaissé le prix de mes ouvrages... C'est pourquoi je veux relever ceux-ci autant que je pourrai par les pensées et par le style, pour leur donner plus de poids et d'autorité. »

Le Convito est la meilleure initiation à la Divine Comédie; là, Dante décrit avec exactitude le ciel de Ptolomée, qui doit être son ciel chrétien; toute la science ancienne, celle du moins qui était connue du moyen âge, s'y trouve; la première moitié de ce traité est consacrée à l'astronomique; la seconde, à la métaphysique; la troisième, à la morale. C'est là, que sur les traces de Cicéron, dont il cite souvent les ouvrages philosophiques, Dante commence à mêler plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la sagesse profane à la tradition religieuse, et à nous donner le secret de cette confusion quelquefois contre le goût, et qui se laisse apercevoir dans son poëme, de l'érudition païenne et de la science théologique. Le Convito témoigne donc des études sérieuses que Dante

avait faites; ouvrage d'érudition, mais d'imagination aussi, il méritera d'avoir le Tasse pour commentateur [1].

L'antiquité en effet s'emparait des esprits. Le consécrateur du moyen âge, Dante, est aussi le précurseur du jour nouveau qui doit luire sur l'Italie; il a reçu le souffle littéraire; il l'a reçu des deux hommes de l'antiquité qui seront l'inspiration la plus vive de l'Italie renaissante, de Cicéron qui doit éveiller l'imagination de Pétrarque, de Virgile en qui Dante, par une mystérieuse et lointaine, mais réelle harmonie, reconnaît son maître. Virgile n'avait jamais entièrement péri au moyen âge; la grandeur de son nom, la beauté de son génie ne lui valaient pas seules cette seconde vie de gloire. Virgile, par une mystérieuse révélation et la secrète mélancolie de son génie, avait paru dans les premiers siècles chrétiens comme choisi pour être au milieu des gentils, à son insu, l'interprète des vérités chrétiennes; le christianisme en effet peut se reconnaître dans la pensée platonique du sixième livre; et la quatrième éclogue traduite en vers grecs et lue par Constantin au conseil de Nicée, comme la prophétique et involontaire annonce de la venue du

[1] Il convivio poi fu degno, chè il Tasso vi facesse annotazioni, com' egli scrive in una sua lettera ad Angelo Grillo, Bettinelli, t. I, p. 145.

Messie par les païens, acheva d'entourer Virgile d'une auréole pieuse et douce qui le devait faire aimer du moyen âge. Le paganisme lui-même lui avait reconnu cette sainteté; et au cinquième siècle, un écrivain dont les ouvrages se trouvent assez souvent cités pendant le moyen âge, le commentateur latin de la philosophie néoplatonicienne, Macrobe, faisait lui, de son côté, de Virgile l'interprète le plus profond de la théologie païenne. Ainsi par les secrètes harmonies de la doctrine chrétienne et de la tradition orphique, puisée dans les écrits de Platon et commentée par Macrobe, Virgile, poëte religieux, poëte populaire aussi de l'Italie, était la première figure qui dût frapper Dante. Mais piété et poésie, ce n'était pas là le seul lien qui les dût rapprocher. Dante ne s'inspire pas seulement de Virgile, il le continue et le complète.

Quand l'érudition de Macrobe, et la science chrétienne voyaient dans Virgile la plus haute et la plus profonde expression de la sagesse antique, ils ne se trompaient pas. Virgile en effet atteint et dépasse tout ce que la pensée ancienne a trouvé de plus pur et de plus élevé sur les mystères de l'âme et ses destinées futures. Le sixième livre est le dernier mot de la théologie païenne; mais dans le sixième livre, ce qui tient le plus de place, c'est l'enfer; le purgatoire, la grande

et consolante doctrine du christianisme, y est à peine entrevu et montré; les Champs-Élysées ne reproduisent que les plus douces et aussi les plus légères images de ce bonheur que l'imagination païenne, dans ses plus idéales peintures, ne pouvait guère faire que semblable à ce qui ici-bas serait le bonheur parfait. Virgile, qui clôt la pensée religieuse de l'antiquité, ne pouvait donner plus, si illuminé qu'il fût, que cette pensée dans son expression la plus haute. Le christianisme, au moyen âge, fut la continuation et l'achèvement de l'initiation religieuse du monde; il compléta ces deux dogmes, imparfaits dans Virgile, le purgatoire et le paradis : ils furent la vie, la pensée, l'espérance du moyen âge. Cette trilogie de l'âme humaine, la peine, l'expiation, la récompense, dont l'intuition même de Virgile n'avait vu qu'une partie, Dante l'aperçoit et la montre tout entière. Il prend la doctrine religieuse ou l'a laissée l'antiquité, à l'enfer; et là Virgile est et pouvait être son guide; dans le purgatoire, le maître l'accompagne encore, mais plus timidement, il sent que ce sont mystères qu'il a à peine entrevus; mais à l'approche des célestes clartés, des divines béatitudes, Virgile remet Dante à une plus haute sagesse; il reconnaît que sur le seuil de l'empyrée, sa mission expire; la théologie doit ici remplacer la philoso-

phie : entre elles, c'est toute la distance du monde païen et du monde chrétien.

Si maintenant de ces intimes et profondes harmonies entre Dante et Virgile, nous passons à l'admiration du poëte florentin pour le cygne de Mantoue, au seul point de vue de l'art et de l'imitation antiques, on ne peut douter que la tendre et belle figure de Virgile ainsi de nouveau montrée et doucement brillante d'une teinte chrétienne n'ait exercé sur l'imagination italienne une grande et salutaire influence; qu'elle n'ait indirectement, mais puissamment réveillé ces souvenirs de poésie et de littérature, depuis si longtemps oubliés, et préparé de loin ce culte pieux que l'Italie n'a dès lors cessé de vouer à Virgile.

Dante mourut dans l'exil, à Ravenne, le 14 septembre 1321 ; il fut enseveli dans le cimetière de l'église des frères mineurs, dont il avait voulu prendre l'ordre, alors que seul avec sa douleur il errait dans les gorges de l'Apennin, et sous l'habit desquels il vivait depuis longtemps [1], et désira être enseveli.

[1] Io aveva una corda intorno cinta.

Infer. Cant. XVI, V. 106.

CHAPITRE VI.

Influence de l'antiquité sur les historiens latins du treizième siècle.—Mussato.—Ferretro de Vicence.—Villani.

En même temps que la langue italienne, se dégageant des influences de la poésie sicilienne et de la poésie provençale, était arrivée, sous la main du Dante, à être elle-même, à revêtir une originalité forte et colorée, la prose s'épurait sous la plume de quelques écrivains habiles. Ces formes nouvelles, cette pureté élégante de la prose italienne et son caractère mieux arrêté, tous ces progrès, en même temps qu'ils créaient, dans un idiome nouveau, de remarquables ouvrages, contribuaient aussi à la restauration et à la pureté du latin.

Quand, au commencement du moyen âge, le latin s'était lentement décomposé en Italie et corrompu, il n'avait point été, ou du moins il avait moins été que dans les autres pays, mélangé de termes barbares. Par une dernière fierté, ou par une délicatesse particulière, les oreilles italiennes n'avaient jamais pu adopter les mots des Goths et des Lombards. Si quelques termes s'étaient introduits dans l'ancien langage, et

l'avaient altéré, c'étaient des termes latins, mais d'un latin rustique et vulgaire. Longtemps exclus de la langue écrite, de la langue savante, ces mots y étaient rentrés insensiblement : prolétaires qui demandaient et reprenaient le droit de cité. Cette particularité, qui devait servir à la prompte formation et contribuer à l'éclat soudain de la langue italienne, rendit quelque temps plus difficile l'épuration du latin. Mais la prose italienne une fois distincte et tranchée, le latin, rendu à lui-même, rentra dans ses limites anciennes, et y prit de la force et de la pureté. Le limon qui l'avait couvert, et en même temps caché la langue nouvelle, se retira, et la restauration de l'ancienne langue latine marcha du même pas que celle de la langue italienne.

C'est dans l'histoire que se marque d'abord ce progrès qui fut dû principalement à Albertino Mussato et à Ferretro de Vicence.

Mussato naquit à Padoue. Honoré de plusieurs fonctions civiles et militaires, il trouva cependant, au milieu d'une vie si remplie et de continuelles agitations, assez de loisir et de calme d'esprit pour se livrer avec succès à la culture des lettres. Historien et poëte, Mussato dut à ce dernier titre la couronne que lui décerna Padoue, sa patrie; mais depuis longtemps le poëte est oublié, et on ne se souvient guère que de l'historien. L'histoire latine qu'il a laissée, sous le

titre d'Augusta, contient, en seize livres, la vie de l'empereur Henri VII. Huit autres livres racontent les événements qui suivirent la mort de cet empereur jusqu'en 1317. Trois livres en vers héroïques retracent ensuite le siége que Can-Grande de la Scala mit devant Padoue. Enfin, dans un dernier livre en prose, Mussato décrit les dissensions qui déchirèrent cette malheureuse ville, et la firent passer sous la domination du seigneur de Vérone. Cet ouvrage est écrit en latin, le plus pur depuis la décadence des lettres. Mussato fit cette réforme et cette distinction dont nous parlions. Il chassa de la langue latine les mots empruntés de l'italien et surtout de l'allemand. Il s'imposa l'obligation de n'employer aucune expression, si elle n'était justifiée par l'exemple des écrivains du siècle d'Auguste. Il y a de l'élégance dans Mussato [1]. Mussato mourut en 1330, à soixante-dix ans.

Ferretro de Vicence suivit la même marche, et se distingua par les mêmes scrupules et les mêmes qualités comme écrivain; mais comme historien, il mérite moins d'estime. Son humeur est quelquefois sombre, et l'on sent dans ses écrits l'amertume de la satire [2].

Toutefois, malgré ces efforts et ces mérites,

[1] Script. rer. Ital., t. X.
[2] *Ibid.*, t. IX.

Ferretro et Mussato ne sont point encore des historiens; on ne trouve point chez eux la libre allure de la pensée et du style, mais la trace pénible de l'imitation.

L'histoire va naître cependant, et naître de l'inspiration et du souffle de l'antiquité, de cette antiquité dont nous avons seulement jusqu'ici trouvé le souvenir politique dans Arnaud de Brescia et la divination poétique dans le Dante, mais dont le goût même et le sentiment élevé vont bientôt se révéler.

Si le latin gagnait à n'être plus confondu avec la langue vulgaire, l'italien, de son côté, y gagnait plus encore. A côté des historiens latins et au-dessus d'eux, les chroniques italiennes s'honorent de Riccordano Malaspina, précurseur de Villani, et de Villani, qui nous raconte lui-même [1] cette soudaine et profonde impression que fit sur lui la grande ombre de l'antiquité, lors du jubilé de Boniface VIII, en 1300. « Me trouvant à ce bienheureux pèlerinage, dans la sainte ville de Rome, voyant les grandes et antiques choses qu'elle renferme, et lisant les histoires des grandes actions des Romains, écrites par Virgile et par Salluste, Lucain, Tite-Live, Valérius, Paul Orose et autres maîtres de l'histoire qui décrivent les petites choses comme

[1] Lib. VIII, 36.

les grandes, pour donner mémoire et exemple aux siècles à venir, je leur ai emprunté le style et la forme, quoique je ne fusse pas un disciple digne de faire œuvre si grande. Mais considérant que notre côté de Florence, fille et créature de Rome, était en train de monter et de s'élever aux grandes choses, de même que Rome était sur son déclin, il me parut à propos de rapporter dans ce volume et dans cette nouvelle chronique tous les faits et les commencements de la ville, de découvrir et de suivre le récit des événements passés, présents et futurs [1]. »

On voit, du reste, que cette admiration de l'antiquité est encore quelque peu confuse : Orose sur la même ligne que Tite-Live, Virgile et Lucain au nombre des historiens, c'est un jugement du moyen âge. Quoi qu'il en soit, ces chaudes haleines de l'antiquité furent heureuses et fécondes en Villani, premier et frappant exemple de cette nouvelle et puissante influence qui, dès chefs-d'œuvre de la pensée antique et de son étude, devait faire naître les beautés et les chefs-d'œuvre de la pensée moderne.

Sous cette impression donc, Villani écrivit en douze livres l'histoire de Florence, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1348, année où il mourut de

[1] Traduction de M. Villemain, *Littérat. du moyen âge*, t. II, p. 47.

la peste, décrite plus tard par Boccace. Villani, dans cet ouvrage remarquable par l'heureuse disposition des faits, la vivacité naïve de la pensée et des caractères, inaugura pour l'Italie cette gloire particulière d'avoir mieux qu'aucun autre pays moderne, reproduit l'allure et le génie des écrivains anciens.

CHAPITRE VII.

Pétrarque.—Ses premières études.—Examen du roi Robert. —Pétrarque couronné au Capitole.—Rienzi.—Son triomphe et sa chute.

Quand Dante fut exilé de Florence, au nombre de ses compagnons d'infortune, se trouvait un homme dont le nom obscur alors devait recevoir de son fils un éclat égal à la renommée de Dante; cet homme, c'était Petrarco, le père de François Pétrarque.

Dante avait été conçu et était mort dans l'exil; Pétrarque y naquit; il vint au monde du 19 au 20 juillet 1304, dans la nuit même où les Blancs firent une tentative malheureuse pour rentrer dans Florence. Son père s'établit à Pise, où Pétrarque eut pour premier maître, Convennole da Prato. Bientôt le père de Pétrarque quitta Pise pour Livourne; puis s'embarqua pour Marseille, et de Marseille se rendit à Avignon; Clément V venait d'y fixer sa cour. Pétrarque n'y resta pas longtemps : Carpentras, Montpellier, Bologne, où il étudia successivement le droit, et surtout le droit ancien, pour obéir à la volonté de son père, le virent tour à tour déjà préoccupé vivement d'études littéraires. A vingt ans il perdit

son père, et revint à Avignon, où il se livra avec une ardeur nouvelle à la recherche des antiquités, des histoires de toutes les sectes de philosophie et surtout à la philosophie morale. Il se fit d'illustres amitiés; au nombre des plus brillantes, il faut placer celle de Jacques Colonne, fils d'Étienne Colonne, chef à Rome de cette famille et de ce parti, et plus tard évêque de Lombez, qui le présenta au cardinal Jean de Colonne. Ces amitiés remplirent avec l'étude, et une autre passion dont nous parlerons, tous les moments de Pétrarque.

Jean XXII n'était plus; il eut pour successeur Benoît XII; la réputation de Pétrarque commençait à se répandre; Benoît lui donna un canonicat à Lombez, et l'expectative d'une prébende; quelques essais en poésie latine lui avaient fait cette première célébrité. Après un voyage à Rome auprès de Jacques Colonne, en 1337, Pétrarque revint en France, et se fixant dans une retraite qu'à l'âge de dix ans il avait visitée avec son père, et que déjà, en 1334, il avait habitée, et qu'il devait immortaliser, il acheta à Vaucluse une maison et un petit champ. L'étude y partagea avec une image chérie toutes ses pensées. C'est là qu'il commença un poëme latin qui, longtemps repris et quitté, ne fut point terminé, et fit pourtant sa gloire : le poëme sur Scipion, *l'Africa.*

Telle fut dès lors sa célébrité que Rome et Paris

lui offrirent en même temps la couronne poétique. Pétrarque fut indécis : l'hommage de l'université de Paris qu'il avait autrefois visitée, et qui alors était dans toute sa gloire, le flattait beaucoup ; mais Rome avait la magie de son passé, et le Capitole ses souvenirs; il nous a, dans une lettre curieuse, peint son incertitude entre ses deux triomphes. « Me voici dans un grand embarras, ne sachant à quel parti m'arrêter; l'histoire est merveilleuse, bien que courte. Le même jour, vers la troisième heure, on m'a remis des lettres du sénat qui m'invitent dans les termes les plus pressants à venir à Rome recevoir le laurier poétique. Le même jour, à la dixième heure environ, j'ai pour le même sujet reçu un message de l'illustre Robert, chancelier de l'université de Paris, mon concitoyen et mon ami dévoué; il m'engage, par les meilleures raisons, à me rendre à Paris. Qui jamais entre tant d'écueils eût pu prévoir de tels événements? La rencontre est presque incroyable; aussi je t'envoie les deux lettres, sans en avoir rompu le sceau. L'une de ces lettres m'appelle en Orient, l'autre en Occident. Tu verras de quelles raisons puissantes on me presse de part et d'autre. Je le sais, dans les choses humaines il n'est rien de solide; bien souvent nous sommes trompés et dans nos espérances et dans nos résolutions; cependant, comme la jeunesse est plus jalouse de

gloire que de vertu, pourquoi, puisque tu m'enhardis à ces confidences de l'amour-propre, ne regarderais-je pas cet hommage comme aussi glorieux pour moi que le fut jadis pour Syphax, le plus puissant roi de l'Afrique, de voir dans un seul et même jour, les deux plus grandes cités de l'univers, Rome et Carthage, rechercher son amitié; c'était un honneur qui s'adressait à son trône et à sa puissance; celui-ci ne s'adresse qu'à moi. Aussi ceux qui le vinrent supplier le trouvèrent-ils au milieu de l'éclat de l'or, des pierreries, élevé sur un trône orgueilleux, et entouré de gardes. Pour moi, on m'a trouvé errant, solitaire et rêveur, le matin dans les bois, le soir sur les rives de la Sorgue. Moi, c'est un hommage que l'on m'offre; lui, un secours qu'on lui demande [1] ». Probablement, Pétrarque, quand il

[1] Ancipiti in bivio sum, nec quo potissimum vertar, scio; mira quidem, sed brevis historia est : hodierno die, hora ferme tertia, literæ senatus mihi redditæ sunt, in quibus obnixe admodum, et multis persuasionibus, ad percipiendam lauream poeticam, Romam vocor. Eodem hoc ipso die, circa horam decimam, super eadem re, ab illustri vero Roberto, studii parisiensis cancellario, concive meo, mihique et rebus meis amicissimo, nuncius cum literis ad me venit. Ille me exquisitissimis rationibus, ut eam Parisium hortatur; quis umquam, oro te, eventorum tale aliquid, hos inter scopulos divinasset. Et sane, quia res pene incredibilis videtur, utramque epistolam, illæsis signis, ad te misi. Hæc ad orientem, hæc ad occidentem vocat; videbis quam validis hinc atque illinc argumentis premor. Scio quidem in rebus hu-

reçut cette lettre, était sous le charme et dans l'ivresse de ses souvenirs classiques et de ses émotions poétiques. Cette fierté nouvelle et quelque peu exagérée du talent; cette admiration naïve de soi-même, qui se place de prime abord au premier rang, à côté et presque au-dessus des rois; ce trône que le poëte s'élève à lui-même; toutes ces illusions nouvelles de la pensée, qui seront désormais le rêve des savants aussi bien que des poëtes, témoignent d'une manière originale de l'éblouissement où le culte renaissant de l'antiquité jetait les meilleurs esprits. Le Capitole l'emporta. La gloire antique du reste n'eut pas tout l'honneur de cette préférence. S'il s'était décidé pour le laurier de Rome plutôt que pour la couronne de l'université, c'était par une faiblesse, par une mystérieuse superstition d'a-

manis nihil solidi inesse, magna, ni fallor, in parte curarum æstuumque nostrorum eludimur; tamen ut est animus juvenum gloriæ appetentior quam virtutis, cur non ego, quoniam apud te familiariter gloriandi præstas audaciam, tam hoc mihi gloriosum rear, quam sibi olim potentissimus Africæ regum Syphax, quod uno eodemque tempore duarum toto orbe maximarum urbium Romæ atque Carthaginis, in amicitia vocaretur; nimium (nimirum?) id regno ejus atque opibus tribuebatur, hoc mihi. Itaque illum inter aurum et gemmas, superbo solio subnixum, et armatis stipatum satellitibus sui supplices repererunt, me solivagum, mane in sylvis, serò autem in pratis Sorgiæ ripis obambulantem invenerunt mei. Mihi honor offertur, ab illo auxilium poscebatur. Francis. Petrarchæ Opp., t. III, p. 3.

mant, par un rapport touchant entre le laurier et le nom de Laure[1]. Mais Pétrarque avant de recevoir des mains du peuple romain le laurier poétique, voulut en quelque sorte recevoir une première et brillante consécration d'un prince dont alors le suffrage donnait la gloire. Il s'embarqua donc pour Naples, dans le dessein de rendre visite au roi Robert, qui lui fit en effet subir un examen dont il nous a laissé les curieux détails. Robert lui demanda, s'il n'avait point été tenté d'aller à la cour du roi de France, Philippe de Valois. Jamais, répondit Pétrarque, je n'en eus la pensée. Robert sourit, et voulut en savoir le motif. Il m'en eût coûté, dit Pétrarque, d'être utile ou plutôt à charge à un prince illettré; j'aime mieux rester fidèle à ma douce pauvreté que d'aller frapper à la porte des rois, où je ne pourrais comprendre personne, où personne ne me comprendrait. Cette réponse, qui était tout ensemble un flatterie adroite et une épigramme, plut à Robert qui répondit : Telle est la diversité des sentiments et des goûts dans les hommes; pour moi, je l'avoue, je préfère les lettres à la couronne; et s'il me fallait choisir entre elles, je renoncerais plus volontiers au diadème qu'à l'é-

[1] Quam ob causam tantopere sive cæsaream, sive poeticam lauream, quod illa hoc nomine vocaretur, redamasti, ex eoque tempore sine lauri mentione, vix ullum tibi carmen effluxit. *De Contemptu Mundi,* Dialog. III, p. 358.

tude [1]. Robert entendit la lecture de l'Afrique, et en demanda la dédicace; Pétrarque lui en fit la promesse, promesse que nous lui verrons tenir même après la mort de Robert.

Robert est à cette époque un exemple intéressant et curieux de la séduction qu'exerce et du respect nouveau qu'obtient la science. Si du reste on était d'abord tenté de sourire à ce bon prince passant des examens, il faudrait se rappeler que la science en Robert ne nuisit point à sa politique. Dans la lutte de l'empereur Louis de Bavière contre le pape Jean XXII, Robert profita habilement de leurs divisions pour agrandir son royaume. Il étendit pendant quelque temps sa domination d'un côté sur la Romagne; de l'autre sur la Toscane, et même sur plusieurs petits États du Piémont et de l'Italie, et il n'aspirait à rien moins qu'à devenir un jour maître de l'Italie entière [2].

De Naples, Pétrarque se rendit à Rome, et y fut couronné le jour de Pâques, 8 avril 1341. La pompe de ce triomphe nouveau fut magni-

[1] Sic est vita hominum, sic sunt judicia et studia, et volontates variæ. At ego, inquit, juro dulciores et multo clariores mihi litteras esse quam regnum, et si alterutro carendum sit, æquanimius me diademate quàm literis cariturum, *Memor*.

[2] Voir le portrait que Boccace (*Geneal.*, lib. XIV, 9) trace de ce roi Robert.

fique, et Rome semblait dans les honneurs qu'elle rendit à Pétrarque inaugurer ces deux siècles éclatants de science et de génie que le Tasse devait fermer. Un contemporain nous a laissé de ce triomphe une description intéressante. « Douze jeunes gens de quinze ans, tous fils de gentilshommes et citoyens de Rome, vêtus de robes rouges, ouvraient la marche du cortége, en récitant beaucoup de vers faits en l'honneur du peuple par Pétrarque. Puis venaient six principaux citoyens vêtus de drap vert; ils portaient une couronne de diverses fleurs; puis au milieu de beaucoup de citoyens, paraissait le sénateur; il portait une couronne de laurier; il s'assit sur le siége d'honneur. Alors Pétrarque fut appelé à son de trompe. Il se présenta vêtu d'une longue robe, et dit trois fois : Vive le peuple romain! Vivent les sénateurs! et que Dieu les maintienne avec la liberté. Puis il s'agenouilla devant le sénateur, qui, ôtant sa guirlande et la posant sur la tête de Pétrarque, dit : « Je couronne la première vertu. » Pétrarque alors récita un beau sonnet à l'honneur des anciens Romains, et tout le peuple criait : Vive le Capitole et le poëte [1]! » On délivra ensuite à Pétrarque un brevet de poëte en bonne forme et dûment scellé [2]. Pétrarque reçut avec une noble

[1] Muratori, t. XII, p. 540.
[2] Petrarch. Opp., t. III, p. 6.

modestie ces honneurs qui devaient fuir le Tasse, et qui d'ailleurs ne furent pas pour lui sans amertume. L'envie s'en anima, et plus tard Pétrarque au milieu de sa gloire regrettait le repos qu'elle lui avait ôté[1].

Après quelques voyages auprès d'Azon de Corrége, il vint à Parme, où il se disposait à terminer son poëme de l'Afrique. La mort de Benoît XII le rappela à Avignon, qu'il quitta encore pour Naples et Vérone, mais qu'il revit ensuite. Clément VI occupait le trône pontifical; il offrit à Pétrarque la charge de secrétaire apostolique; Pétrarque, soit indépendance de caractère, soit, comme il le dit, crainte de gâter sa latinité, refusa cet honneur. Avignon ne put longtemps encore le fixer; et Parme, Vérone, Florence le virent tour à tour dans leurs murs. Florence lui devait une réparation et un hommage. Le père de Pétrarque était mort en exil et sous le coup de la proscription; ses biens avaient été confisqués, et il était déchu de ses droits de citoyen. Un message de la république rétablit Pétrarque dans ses droits de citoyen et dans ses biens. Nous ne le suivrons point dans de nouvelles visites à Avignon et en Italie.

Dans cette agitation continuelle, deux pensées cependant préoccupaient vivement Pétrarque,

[1] *De Contemptu Mundi*, Dialog. III, p. 368.

et il les poursuivit avec une opiniâtreté qui est dans ce déplacement perpétuel, l'unité de sa vie; ces deux pensées furent le rétablissement de la liberté romaine et la renaissance des lettres : il y a en effet dans Pétrarque plus que ce qu'on y voit ordinairement, l'amant de Laure; il y a le restaurateur de l'indépendance et de la littérature italiennes.

Au nombre des ambassadeurs que Rome avait envoyés à Clément VI pour l'engager à revenir à Rome, se trouvait un homme obscur alors, fils, disait-on, d'une blanchisseuse et d'un porteur d'eau. Malgré leur pauvreté, ses parents lui avaient fait donner une brillante éducation. De bonne heure l'imagination de ce jeune homme s'était enflammée, à la lecture des anciens, d'amour et de regrets pour la Rome antique. Sénèque, Cicéron, Tite-Live, César, Valère-Maxime étaient ses auteurs favoris. Nourrie dans ces souvenirs de la liberté et du génie de la Rome ancienne, son âme s'indignait de la dégradation de la Rome pontificale. Longtemps obligé de vivre d'aumônes, sa fierté humiliée ajoutait sans doute à son amour de la liberté; il se répandait en plaintes continuelles sur l'abaissement présent des Romains, en regrets sur leur grandeur passée; éloquent, passionné, ses discours échauffaient le peuple. Le nouveau Gracchus perdit un frère. Cette mort, dont il étala aux Romains l'image

pitoyable, fut le signal de sa grandeur : dès ce jour, Rienzi est maître de Rome; il en est le tribun.

Rienzi, en qui l'amour de l'antiquité avait éveillé la liberté, se servait habilement de ses souvenirs pour animer et séduire ses concitoyens; parlant tour à tour à l'imagination et aux yeux des Romains, les inscriptions, les lois, les fragments de la magnificence romaine, tout lui servait à réveiller dans les âmes les images et le regret de la liberté. Un jour au Capitole, où son emploi l'appelait, il fait exposer un grand tableau, du côté de la place où se tenait le marché. « On y voyait, dit un historien, un contemporain [1], une grande mer courroucée; au milieu, un vaisseau, sans timon et sans voiles, semblait sur le point de couler à fond; une femme, à genoux sur le tillac, était vêtue de noir, et portait la ceinture de tristesse; sa robe était déchirée sur la poitrine; ses cheveux étaient épars, ses mains croisées, dans l'attitude de prier, comme pour obtenir d'échapper au péril; au-dessus on voyait écrit : « C'est ici Rome ». Autour de ce vaisseau, on en voyait quatre autres qui déjà avaient fait naufrage; leurs voiles étaient tombées, leurs mâts rompus, leur gouvernail fracassé; sur chacune on voyait le cadavre d'une femme avec ces mots :

[1] Frammenti di Storia romane, lib. II, c. 2, p. 401.



« Babylone, Carthage, Troie, Jérusalem ». Et au-dessus : « C'est l'injustice qui les mit en danger, et qui les fit enfin périr ». Rienzi, avec une voix animée et des gestes éloquents, traduisait à l'esprit de la multitude ces tableaux qui déjà avaient enflammé son imagination, et savait des souvenirs anciens tirer de vives émotions. Au besoin son ignorance même, réelle ou volontaire, lui était d'un merveilleux secours. Il se conservait dans l'église de Saint-Jean-de-Latran une table d'airain où était inscrit le décret du sénat qui conférait à Vespasien différents priviléges, celui entre autres d'étendre le pomœrium ; Rienzi confondant le mot pomœrium avec pomarium, verger, en concluait que l'Italie tout entière, jardin de Rome, lui devait appartenir. Tout réussissait à Rienzi. Il fit trembler, punit et chassa de Rome les plus puissantes familles. Sous le tribun, Rome, quelque temps, fut heureuse et libre ; Pétrarque applaudissait à cette résurrection de la liberté. Il ne trouve point pour louer le nouveau Brutus [1] d'expressions qui répondent à son enthousiasme ; il faudrait le génie d'Homère. Il le célébrera bientôt en poésie ; en attendant il le célèbre en prose. Son admiration va jusqu'à l'ingratitude. Au nombre de ces nobles familles proscrites et anéanties par Rienzi, se trouvaient les Colonne ;

[1] Junior Brute, senioris imaginem ante oculos semper habe.

Pétrarque, par un sentiment farouche de liberté, depuis trop imité, étouffe tout souvenir de pitié et de reconnaissance; il immole l'amitié à ce qu'il prend pour la liberté.

On voit dans une de ses lettres combien cette résurrection de la liberté se liait pour lui à la renaissance littéraire; Pétrarque pense que pour entretenir cet amour de l'indépendance, il suffira de relire les anciens historiens.

Rienzi s'enivra de ces éloges et de la facile obéissance des Romains. A cette hauteur la tête lui tourna, et le tribun ne fit plus que des folies. Pétrarque n'était pas sans inquiétude pour son héros; l'une de ses épîtres semble renfermer des craintes et des censures, et dans une de ses églogues, il représente Rome sous la figure d'un vaisseau abandonné à tous les vents; il semble entrevoir le naufrage prochain du tribun et de la liberté; le tribun, en effet, était déjà un maître. Bientôt l'ennemi des nobles, le protecteur de la liberté, se fit armer chevalier lui et ses fils; il se fit couronner, et donna des fêtes où rien ne manquait que l'eau. Une opposition formidable se forma contre lui : déclaré, par le pape, rebelle, sacrilége et hérétique, il échappa à grande peine à la fureur des Romains.

Après mille aventures, las de fuir et de se cacher, Rienzi se présenta à Charles IV, qui sur la demande du pape le retint captif et le fit juger.

Singulier privilége de cette admiration nouvelle pour la science! Rienzi allait être condamné; mais Pétrarque le réclame comme poëte [1], et ce nom sacré met la tête de Rienzi à couvert de la foudre. Du reste la fortune de Rienzi n'était pas épuisée; l'ennemi de la papauté en fut nommé le défenseur. En 1354, Rienzi reparut à Rome envoyé par Innocent VI avec le titre de sénateur. Moins heureux pour l'autorité pontificale, qu'il ne l'avait été contre elle, malgré le courage qu'il déploya, il fut assiégé dans le Capitole, et périt, au milieu de la pitié et de la rage qu'il excitait tour à tour, sous le poignard d'un assassin. Pétrarque, qui admirait le tribun, apprit avec indifférence la mort du sénateur.

La liberté de l'Italie qu'il n'avait pu obtenir des papes et de Rienzi, Pétrarque la poursuivit auprès de Charles IV; il lui adressa une exhortation de pacifier l'Italie. Charles IV n'y répondit que trois ans après, alors qu'il descendit en Italie appelé par des motifs plus puissants à ses yeux, que les conseils de Pétrarque; Pétrarque se présenta alors au prince qui lui fit un accueil honorable et bienveillant; loua et admira ses talents littéraires, et les objets d'art que Pétrarque avait rassemblés, mais parut avoir complétement oublié les conseils politiques que le poëte lui avait

[1] Epist. IV, sine titulo. Famil., VII, 7.

jadis adressés. On peut du reste dès ce moment entrevoir de la part des savants une certaine prétention à faire passer leurs théories nouvelles à l'état de pratique, et de la part des princes, au milieu même des encouragements qu'ils accordent aux lettres, une certaine réserve et une défiance des idées nouvelles qu'elles répandent. Le poëte diplomate n'obtint de Charles IV rien de plus que des éloges.

CHAPITRE VIII.

Pétrarque recherche les manuscrits.—Ses découvertes.—La papauté à Avignon.—L'Afrique.—Églogues de Pétrarque. —Ses Épîtres.

Dans cette vie errante et agitée, au milieu des soins du Romain attentif à faire renaître la liberté, à la demander aux princes, aux papes et aux aventuriers, Pétrarque s'était cependant ménagé des moments de repos et de studieuses retraites. Outre cette petite maison de Vaucluse que nous lui connaissons, il s'était assuré, à Garignano, à trois milles de Milan, une douce solitude qu'il nommait son linterno ou Linternum; et plus tard, il avait fait bâtir, à Arqua, à quatre lieues de Padoue, une maison dont il a tracé une charmante peinture[1]. C'est dans ces séjours divers et tranquilles que Pétrarque se livrait à des études profondes, suppléant par la vivacité du travail à sa longueur; là que plein d'une des premières pensées de sa vie, il s'occupait à rassembler des manuscrits, et composait ses traités latins, oubliés aujourd'hui, mais qui méritent d'être remis en lumière.

Ce fut de bonne heure, à l'université de Mont-

[1] Petrar., *Epist. famil.*, IV, 9.

pellier, que se révéla la vocation littéraire de Pétrarque, et son admiration pour Cicéron et pour Virgile. Cette admiration, qui nous paraît aujourd'hui naturelle, était alors une hardiesse; c'était une divination supérieure, un sens que nul des contemporains de Pétrarque n'avait. L'ignorance était générale; un professeur de l'université de Bologne, qui écrivait à Pétrarque au sujet des auteurs anciens et surtout des poëtes, voulait que l'on comptât parmi ces derniers, Platon et Cicéron. Ce même professeur ignorait le nom de Nœvius et même celui de Plaute, et faisait Ennius et Stace contemporains. De bonne heure aussi Pétrarque voulut arracher à l'oubli tous les fragments de l'antiquité. Dans un voyage qu'il fit, en 1333, dans le midi de la France, à Paris, en Flandre, dans les Pays-Bas, et de là à travers la forêt des Ardennes, pour échapper au souvenir et à l'image de Laure, il s'enquérait des manuscrits, et fut assez heureux pour en découvrir quelques-uns. Ce fut à Liége qu'il trouva et copia un discours de Cicéron; chemin faisant, apercevait-il un monastère, il se détournait de sa route pour y aller en quête de quelque manuscrit [1]; par un instinct qui sera celui du

[1] Si quando visendi desiderio in longinqua proficiscerer, visis fortè eminus monasteriis veteribus, divertebam illico : et quid scimus, inquam, an hîc aliquid eorum sit quæ cupio? *Senil.*, VI, 2.

Pogge, il sentait que c'était dans cette poussière des abbayes qu'étaient cachés et enfouis les trésors de la science ancienne, exposés à toutes les injures de l'air, à toutes les incuries de l'ignorance. Le hasard lui fit découvrir trois décades de Tite-Live, I, III et IV; un manuscrit imparfait de Quintilien; il chercha vainement à Florence (1350) les traités de la République, la Consolation et l'Éloge de la philosophie, cet Hortensius qui avait commencé la conversion de saint Augustin. Le hasard lui fit trouver à Vérone des fragments précieux de son auteur chéri, ces lettres de Cicéron qu'il avait longtemps et inutilement cherchées! Enfin donc, s'écrie-t-il, je te retrouve, malheureux et inquiet vieillard [1]. Ainsi à travers les siècles se reconnaissaient ces âmes antiques, et l'Italie future saluait l'ancienne Italie.

Cette passion des manuscrits, loin de se refroidir, devenait chaque jour plus vive; elle survivait à toutes les autres et les remplaçait. Il écrit à son frère que revenu peu à peu de ses passions, il en est une qu'il ne peut vaincre, la passion des livres. La recherche et la copie des manuscrits le préoccupent incessamment au milieu du calme de sa retraite et du mysticiscime de sa pensée.

[1] Epistolas tuas, diu multumque perquisitas, atque ubi minime rebar inventas, avidissime perlegi. O inquiete semper et anxie, vel ut tua verba recognoscas, præceps et calamitose senex. *Ad viros illus.* Epist. I.

Ce Colomb de la science nouvelle a ses ambassadeurs; en Espagne, en Angleterre, dans les Gaules, il envoie, il suscite des missionnaires de l'antiquité [1]; il veut qu'ils aillent fouillant les armoires des religieux, leur révélant ce présent de la vie intellectuelle qu'ils possèdent et ne connaissent pas [2]. Avec quelle douloureuse indignation ne s'élève-t-il pas contre les copistes indociles plus encore qu'ignorants, qui ne peuvent ou ne savent pas reproduire exactement ce qu'ils ont sous les yeux, et ajoutent ainsi aux outrages du temps les altérations de leur opiniâtreté [3]! Il se

[1] Abeuntibus amicis, et ut fit petentibus, numquid è patria sua vellem, respondebam nihil præter libros Ciceronis. Et quotiens, putas, preces, quotiens pecuniam misi; non per Italiam modo, sed per Gallias atque Germaniam, et usque ad Hispanias atque Britanniam; dicam quod miraris, et in Græciam misi. *Epist. Senil.*, XV, 1.

[2] Tu vero, si tibi carus sum, aliquibus fidis et litteratis viris, hanc curam imposito, Hetruriam perquirant, religiosorum armaria evolvant. *Famil.*, III, 18; IV, 10.

[3] Nec quæro jam, nec queror orthographiam, quæ pridem interiit; qualitercumque utinam scriberent, quod jubentur, appareret scriptoris infantia, rerum substantia non lateret. Nunc confusis exemplaribus et exemplis, unum scribere polliciti, sic aliud scribunt, ut quod ipse dictaveris, non agnoscas. An si redeat Cicero aut Livius, multique alii veterum illustrium, ante omnes Plinius secundus, sua scripta relegentes, intelligent, et non passim hæsitantes, nunc aliena crederent esse, nunc barbara? *De Remed. utriusq. Fortunæ*, dial. XLIII.

Ces plaintes sont anciennes. Une des satires de Lucilius est

plaint dans une lettre à Boccace de ne pouvoir faire copier son traité de la vie solitaire.

Ces recherches et ce soin matériel des manuscrits sont cependant moins curieux peut-être encore que les investigations pénétrantes, les merveilleuses inductions par lesquelles Pétrarque allait cherchant dans les auteurs qu'il possédait déjà ceux qu'il ne connaissait pas encore. Ce tableau intéressant de ses lectures est en même temps le catalogue d'une bibliothèque au quatorzième siècle. « Les Académiques de Cicéron m'ont fait connaître et aimer Varron; c'est dans ses Offices que j'ai pour la première fois trouvé le nom d'Ennius. La lecture des Tusculanes m'a fait aimer Térence. Par le traité de la Vieillesse, j'ai connu les Origines de Caton et l'Économique de Xénophon. Je dois à Augustin l'idée de re-

dirigée contre les infidélités des copistes, et donne des règles pour une plus grande correction.

Cicéron, dans ses Lettres à son frère Quintus, dit : De latinis verò, quò me vertam nescio ; illi et mendose scribuntur, et veneunt; lib. III, 5.

Martial :

Si qua videbuntur chartis tibi, lector, in istis,
Sive obscura nimis, sive latina parum;
Non meus est error; nocuit librarius illis,
Dùm properat versus annumerare tibi.

Lib. II, 8.

Aulu-Gelle (lib. II, 14 et passim) renouvelle ces plaintes; il signale particulièrement (lib. XX, 6) des altérations dans le texte de Salluste.

chercher le livre de Sénèque contre les superstitions[1] ». Cette liste si courte nous montre des richesses que nous regrettons aujourd'hui ; Varron, qui contenait toute la science antique de Rome ; l'ouvrage précieux de Sénèque sur les superstitions, cité par Tertullien avant de l'être par saint Augustin ; le traité de la Gloire, où Cicéron sans doute avait aimé à peindre ce sentiment dont Voltaire a fait justement l'âme de la vie du grand écrivain et du consul ; tous ces ouvrages, que lisait Pétrarque, nous ne les possédons plus. Le traité de la Gloire périt tristement. Pétrarque avait retrouvé à Carpentras ce vieux maître qu'il avait eu à Pise, Convennole. Convennole le lui emprunta, et ne le lui rendit plus ; il l'avait perdu, disait-il, mais en réalité vendu. Pétrarque qui devait être sensible à une telle perte, excuse en quelque sorte son vieux maître, montrant en lui la délicatesse vaincue par la pauvreté. Il chercha aussi vainement un livre d'épigrammes d'Auguste qu'il avait vu dans sa jeunesse. Dans la restauration qu'il entreprit de l'antiquité, Pétrarque ne marcha point au hasard ; il y avait

[1] Marcum mihi Varronem, charum et amabilem, Ciceronis Academicus fecit. Ennii nomen, in Officiorum libris audivi primùm; Terentii amorem ex Tusculanarum quæstionum lectione cóncepi ; Catonis Origines et Xenophontis Œconomicum ex libro de Senectute agnovi. Senecæ contra superstitiones librum, ut quærere inciperem, Augustinus admonuit.

en lui outre les inspirations du poëte, la justesse et l'exactitude du savant. Son regard, vaste autant que vif, embrassa d'une vue ferme et rapide la carrière nouvelle qui s'ouvrait à l'esprit humain, et il tâcha autant qu'il fut en lui, non-seulement de montrer à ses contemporains, à ceux qui viendraient après lui la terre heureuse qu'il avait saluée, mais il y voulut aussi rendre leur marche plus facile et plus sûre. Ainsi le premier il forma le projet d'une histoire romaine qui devait s'étendre depuis la fondation de Rome jusqu'à Titus : cadre immense dont les vies des hommes illustres et les choses mémorables sont des fragments. Persuadé que, sans la géographie, l'histoire marche au hasard, Pétrarque s'occupa de répandre quelques lumières sur cette science; son itinéraire de Syrie est remarquable par une exactitude rare alors; on voit par une de ses lettres [1], qu'il avait cherché à fixer, d'une manière certaine, le plan de l'île de Thulé. Il avait fait dessiner, sous les yeux du roi Robert, une carte d'Italie plus exacte que toutes celles qui existaient alors; il avait rassemblé dans sa bibliothèque tout ce qu'il avait pu trouver de cartes et de livres de géographie. Pétrarque n'eût-il été qu'un intelligent et laborieux restaurateur des lettres anciennes, son nom mériterait encore notre reconnaissance. Mais

[1] *Famil.*, lib. III, 2.

Pétrarque a aussi été un écrivain très-remarquable, qui a fait passer dans ses œuvres latines, et puis dans ses poésies italiennes, le sentiment nouveau de pureté et d'élégance qu'il avait emprunté à la lecture des grands maîtres. Il nous faut donc examiner ces pages où éclate un goût et un sentiment nouveau de la forme.

Le grand titre de Pétrarque, aux yeux de ses contemporains et à ses propres yeux, le titre qui fit sa gloire, ce fut le titre de poëte latin. Pétrarque, de bonne heure, et au milieu des distractions de sa jeunesse et de ses autres études, avait commencé un poëme épique latin; c'est la réputation de ce poëme qui lui avait valu, bien qu'il n'eût pas paru, le laurier que lui offraient à l'envi l'université de Paris et le capitole; c'est ce poëme dont le roi Robert voulut avoir en quelque sorte les prémices quand Pétrarque, avant de se rendre à Rome pour y être couronné, alla d'abord à Naples pour y recevoir une première consécration de la main de ce prince. Robert, on se le rappelle, lui en demanda la dédicace, et Pétrarque se ressouvint de sa parole. Le poëme ne parut qu'après la mort de Robert; mais sa mémoire en reçut l'hommage.

Qu'est-ce donc que ce poëme qui valut à Pétrarque l'admiration des rois et les honneurs du Capitole? C'est comme les poëmes de Lucain, de Stace, de Silius Italicus, et avec un mérite

de versification inférieur, une histoire de Scipion en vers ; un long récit où les épisodes se suivent et se multiplient, où l'intérêt, rarement excité, périt aussitôt par la confusion des événements et des personnages ; où enfin se rencontrent quelquefois des atteintes à la mesure du vers. Malgré ces défauts, on conçoit cependant la vivacité d'admiration qu'excita une telle œuvre, qui, jamais terminée et toujours attendue, promise par des lectures habiles plutôt que livrée au public, avait le double attrait de la confidence et du grand jour. Il faut avouer aussi que des qualités brillantes, rares alors et nouvelles, pouvaient et devaient faire illusion sur les vices réels de ce poëme. On y trouve en effet ce qui manquait à tous les vers latins du moyen âge, le sentiment de l'harmonie, l'intinct de la forme, la divination de l'art. Dans un idiome froid et rebelle, Pétrarque a mis déjà un peu de la vie et de la chaleur qui doivent animer ses poésies italiennes.

Pétrarque, si confiant dans l'immortalité de ses œuvres latines, eut cependant un pressentiment sur le sort de son Afrique. Soit sentiment de l'état d'imperfection où il la laissait, soit conscience instinctive de l'avenir, dans sa vieillesse il n'aimait pas qu'on lui en parlât. Un jour, à Vérone, plusieurs de ses amis l'étant allés voir, firent tomber la conversation sur ce poëme, et, croyant lui faire plaisir, en chantèrent quelques

vers. Les larmes coulèrent de ses yeux ; et il les pria de ne pas aller plus loin. Ses amis lui en témoignant leur surprise : « Je voudrais, dit-il, qu'il me fût possible d'effacer jusqu'au souvenir de cet ouvrage, et rien ne me serait plus agréable que de le brûler de mes propres mains. » Peut-être était-ce un souvenir classique que cette crainte, un rapprochement tout ensemble timide et orgueilleux que le poëte faisait de son œuvre avec cette autre épopée que son auteur aussi aurait voulu livrer aux flammes. Du reste, modestie réelle ou fierté, il se refusa toujours à le rendre public. Il voyait avec peine l'infidélité de quelques uns de ses amis en répandre des fragments. Aussi ce ne fut qu'après sa mort que les copies s'en multiplièrent par les soins de Coluccio Salutati et de Boccace, qui ne l'obtinrent de ses héritiers qu'à force de prières. Peut-être faut-il attribuer à cette circonstance d'une publicité posthume les défauts qui s'y trouvent, et les lacunes qui s'y montrent. Dans ce poëme, auquel Pétrarque d'ailleurs ne donna jamais la dernière touche, on dirait que sa main si légère, si gracieuse et si souple, quand elle fait vibrer les accents nouveaux de la langue vulgaire, se roidit quelquefois et languit quand elle interroge la lyre antique.

Pétrarque n'était pas seulement épris de la beauté des écrivains anciens ; ce n'était pas seulement un curieux chercheur de manuscrits, un

poëte latin élégant, c'était aussi un citoyen; citoyen non-seulement de Florence, mais de l'Italie; ou, pour parler plus justement, un Romain au quatorzième siècle. Dans sa pensée d'unité chrétienne, Rome devait être la capitale de l'Italie, et la grandeur de Rome était attachée à la dignité du saint-siége. Cette dignité avait, dans les derniers temps, beaucoup souffert. Depuis Innocent III, la puissance pontificale avait été s'affaiblissant. Les luttes qu'eurent à soutenir Jean XXII en Italie, contre Louis de Bavière, en France, Boniface VIII contre Philippe le Bel, ne contribuèrent point à lui rendre son éclat. La papauté violemment enlevée, dans la personne de Boniface VIII, à Anagni, subit en quelque sorte une déchéance plus fâcheuse en Clément V, qui, lors de son élection, promit de résider en France, et choisit Avignon pour son séjour. Cet exil volontaire de la papauté excita les regrets des Romains. Déjà ils avaient envoyé à Jean XXII une députation pour l'engager à revenir à Rome. Jean les amusa par de fausses espérances. Benoît XII fit les mêmes promesses, et ne les tint pas davantage; et même, comme pour enlever aux Romains cet espoir qu'ils conservaient toujours, il fit bâtir un palais épiscopal à Avignon. Dans Avignon, les papes trouvaient plusieurs avantages. S'ils étaient sous une protection étrangère, qui parfois ressemblait à un joug, ils

gagnaient en tranquillité ce qu'ils perdaient en indépendance. Ils n'avaient pas à craindre les révoltes de la populace romaine, les entreprises des grandes maisons; enfin ils y trouvaient une liberté que Rome leur refusait. Plusieurs des cardinaux d'ailleurs n'étaient pas Romains; ils appartenaient à la France, et l'on connaît leur prédilection pour Avignon. Ces félicités tranquilles faisaient oublier aux souverains pontifes le siége antique de la papauté.

Plus qu'aucun autre Romain, Pétrarque s'indigna de voir Rome déshéritée de la papauté; Italien et chrétien, ce lui était une double douleur; aussi n'oublia-t-il rien pour rappeler les pontifes à cette cité qu'ils semblaient abandonner. Il adressa à Benoît XII une épître en vers latins pour l'engager à revenir à Rome. Clement VI avait vu une députation solennelle des Romains le venir un jour prier de reprendre le chemin de l'Italie; mais insensible au vœu de ses sujets, il avait, nous l'avons dit, semblé vouloir pour jamais rompre avec l'Italie. Pétrarque ne lui pardonna pas ce dédain; il fit même taire la reconnaissance, pour ne laisser parler que le patriotisme. Clément VI lui avait donné un prieuré dans l'évêché de Pise; il l'avait admis dans sa familiarité et dans son commerce intime: ces faveurs ne l'arrêtèrent point, et ne pouvant persuader Clément VI, il l'attaqua. C'est dans ses

éclogues latines, que Pétrarque lui déclare, sous le voile de l'allégorie, une guerre qui nous étonne aujourd'hui par la vivacité des traits satiriques et la liberté des peintures. Jetons un coup d'œil sur ces allégories politiques qui se trahissent principalement dans la sixième et la septième éclogue [1]; ces deux éclogues sont de véritables satires où le pape Clément VI est représenté sous le nom de Mition.

Dans la sixième, Pétrarque établit un dialogue entre saint Pierre, sous le nom de Pamphile, et Mition. Saint Pierre reproche à Mition de négliger son bercail, c'est-à-dire Rome; Mition lui répond qu'il est retenu par une nymphe, dont il adore les charmes : cette nymphe, que le poëte appelle Epy, c'est la ville d'Avignon, que Clément VI ne se pouvait résoudre à quitter [1].

[1] Voici quelques traits de ces éclogues :

Pamphil. Furcifer hinc Mitio? nec te durissima sontem
Sorbet adhuc Tellus? Jam jam mirabile nullum est
Si nemus et messes, atque omnia versa retrorsum
Spem lusere meam —
Intempestivis perierunt mortibus agni :
Defessi periere boves, hircique supersunt,
Immundique sues, quos luxus et otia tendunt,
Turba nociva satis, nullaque lege per agros
Spargitur insultans, virgultaque dentibus urit :
Jam mentes infecit odor, nostramque quietem.

Mitio.
Servo aurum, teneris quod compensavimus agnis;
Servo habiles cyathos, et agresti urgere labellum
Subere non dignor, rudium miseretque parentum —
Adde quod ars duce me multum pastoria crevit :
Discolor en talos Thyrreno ex more cothurnus

Dans la septième églogue, c'est cette Epy, cette nymphe gracieuse qui occupe la scène avec Mition. Mition l'entretient de la querelle qu'il vient d'avoir avec saint Pierre, et de la menace que celui-ci lui a faite de l'arrivée du maître. Epy et Mition font donc ensemble la revue du troupeau, pour en pouvoir rendre compte. Ce dénombrement est une galerie de portraits satiriques; là figurent l'un après l'autre tous les cardinaux, déguisés sous des emblèmes tirés soit des troupeaux, soit de la vie pastorale. Quelques-uns, seulement, sont peints sous des traits flatteurs; tous les autres avec les plus noires couleurs [1].

Circumit : effulgens obnubit tempora iaspis,
Et magnos peperi pro munere lactis amicos.

Pamphile lui fait des reproches. Mition répond :

Dulcem cantando nactus amicam
Formosus fieri studeo, solemque perosus
Antra umbrosa colo, frontemque manumque recenti
Fonte lavans — vos ignotas jactetis amicas
Me mea perpetuis fovet amplexibus Epy.—

1 Ille procul fulvo cernis quem ludere tergo
Vertice conspicuum, setis cui discolor albis
Barba, genas mentumque tegit, per pascua late
Noscitur immitis, frondisque petulcus et herbæ.
Ipse quidem luxu immodico lassatus, et omnis
Jam senuit, sed dura ferro recalensque senectus.
Ille procax parili totus licet ardeat æstu,
Viribus haud paribus fruitur, tamen omnia turbat
Septa furens, nullasque sinit dormire quietas
Somnifera sub nocte capras—sed ovilia circum
Hinc animus non sanguis agit, dumque aspera prensat
Colla, parum stabiles fregisse per oscula dentes
Cernitur, et vocis paulatim perdidit usum.
Tertius ille autem distortis cornibus atra
Luxuria effervens, teneris non temperat hœdis.

on trouve quelques traits vifs encore dans la huitième éclogue. Pétrarque a dans quelques-uns de ses sonnets, comme retrempé et aiguisé ces traits satiriques contre la Babylone d'Occident[1]. Les satires n'y firent pas plus que les exhortations; mais Pétrarque ne se décourageait point. Urbain V venait de succéder à Clément VI; Pétrarque le somme de nouveau de rendre à la capitale du monde chrétien la papauté qu'elle redemande depuis si longtemps. Urbain V tenta enfin ce mémorable changement; il fit son entrée à Rome, au mois d'octobre 1367. Pétrarque se hâta de lui écrire, pour l'en féliciter; mais les cardinaux français paralysèrent cette bonne volonté du pape; Urbain V ne fit que visiter Rome, et bientôt il revint en France. Il était réservé à Grégoire XI de ramener enfin et de fixer à Rome, le 17 janvier 1377, le siége trop longtemps errant et les fortunes agitées de la papauté.

Dans les regrets qu'éprouvait Pétrarque de voir la papauté volontairement exilée de Rome, le zèle du chrétien était pour beaucoup assurément; mais la jalousie nationale de l'Italien, mais les craintes du savant y avaient aussi une

[1] Sonnet 105 : Fiamma dal ciel; et sonnet 106. Il ne faut pas prendre, du reste, ces vives peintures de la poésie pour des vérités historiques : la ressemblance y est quelquefois, mais en mal; et l'exagération s'y trahit souvent, ainsi que l'ont montré Baluze et Muratori.

grande part. Ce qui indignait Pétrarque dans cette absence des pontifes, c'était la dégradation matérielle de Rome autant que sa déchéance religieuse et politique. Les Romains déjà peu curieux des monuments du passé, s'en inquiétaient moins encore dans le veuvage de la ville éternelle. Aussi quand Pétrarque encourage les efforts de Rienzi, sa première recommandation est-elle pour les monuments de Rome, qu'il l'engage à conserver, à relever. Il s'indigne de voir Naples s'enrichir des dépouilles de l'Italie ; s'il veut rappeler Urbain dans la ville pontificale, il lui étale surtout ces dégradations, injures des hommes plus que du temps [1].

Ces églogues de Pétrarque ne sont pas toujours des emblèmes historiques; elles sont quelquefois aussi des révélations intéressantes sur des faits importants de la vie de Pétrarque, sur ses sentiments et le fond habituel de ses pensées. Ainsi, dans la huitième églogue, il a consacré le souvenir de ce divorce douloureux qui le sépara du cardinal Colonne. A quarante ans, Pétrarque prit la résolution de briser tous les liens qui le retenaient encore près d'Avignon, et d'aller se fixer en Itålie; le cardinal s'opposa, autant qu'il put, à cette séparation. C'est cette lutte de l'amitié et de l'indépendance que Pétrarque a voulu

[1] *Familiar.*, lib. VI. 1, 2 : *Hortat.* ad Ricolau. Laurentium.

consacrer dans la huitième éclogue, où le cardinal figure, on ne sait trop pourquoi, sous le nom de Ganymède, et Pétrarque sous celui d'Amyclas. Pourquoi, lui demande Ganymède, cette subite résolution? pourquoi veut-il quitter des lieux où jadis il paraissait tant se plaire? Mon père, répond Amyclas, le sage sait à propos changer dans ses desseins; il n'y a que l'insensé qui s'y opiniâtre. Que voulez-vous que j'y fasse ici? je n'y trouve ni eaux pures, ni solitaires pâturages : l'air même, je crains de le respirer. Pardonnez-moi cette fuite nécessaire, et plaignez-moi d'y être forcé. Pauvre je suis entré dans votre bergerie, plus pauvre je retourne chez moi; je ne possède ni plus de lait ni plus d'agneaux : j'ai seulement plus d'envieux et plus d'années. L'orgueil, je le supporte avec plus de peine; autrefois je le souffrais patiemment : l'âge avancé s'en irrite davantage. Il y a honte à vieillir dans la servitude; que du moins ma vieillesse soit indépendante, et qu'une mort libre termine une vie esclave.

Vainement Ganymède lui reproche son ingratitude; Amyclas continue à peindre, sous des images pastorales, les dégoûts qu'il éprouve, la vie plus douce et plus facile pour son âge que lui promet la voix de sa patrie, et qu'il veut désormais goûter. Vous méprisez donc, reprend Ganymède, tout ce que vous aimiez autrefois, les

entretiens de vos amis, les amusements champêtres, le doux repos! Amyclas, revenant à ces ressentiments que nous avons vus dans les deux éclogues précédentes, répond : Je ne méprise que cette forêt sauvage, ce pasteur trop facile, ce terrain fertile en poisons, ce triste vent du midi, ces sources que le plomb enferme et rend malsaines, ces tourbillons de poussière, cette ombre nuisible et cette grêle bruyante. — Mais ne connaissiez-vous pas auparavant tous les désagréments de ce séjour? — Je les connaissais, je l'avoue; l'habitude, votre amitié, et plus encore les charmes d'une bergère me les faisaient supporter; mais tout change avec le temps; ce qui plaît au jeune âge déplaît à la vieillesse, et avec la couleur de nos cheveux changent nos inclinations.

On trouve d'autres et plus abondants détails sur Pétrarque, dans les trois livres d'épîtres qui terminent ses poésies latines. Là, il rend compte de la vie qu'il mène, des occupations qu'il s'est faites [1]. Nous le voyons travailler à son poëme de l'Afrique, bâtir une maison; maison modeste où entre peu de marbre; pourquoi l'embellirait-il davantage? le tombeau ne revient-il pas à sa mémoire? il se souvient de sa dernière demeure; et il est tenté d'épargner les pierres et de les

[1] Lib II, 19.

réserver à un autre usage. Sa maison, du reste, pour être simple, n'en n'est pas moins agréable; paisible campagne au milieu de la ville, et ville au milieu de la campagne [1], elle offre ainsi au poëte, et la solitude et le monde, selon ses désirs. C'était dans ces douces retraites que Pétrarque cultivait les lettres, trouvant la gloire dans le bonheur de l'étude [2].

[1] Lib. III, 18.

[2] In hos colles euganeos, senex et infirmus, à juventute dilectam, solitariam vitam dego. *Famil.*, XV, 1.

CHAPITRE IX.

Ouvrages de morale.—Le secret de Pétrarque.—Son caractère général.

La philosophie morale, prédilection des études de la jeunesse de Pétrarque, fut aussi le sujet le plus habituel de sa pensée; et les traités moraux ou philosophiques forment encore aujourd'hui la partie la plus instructive de ses œuvres latines. Nous allons faire connaître les plus intéressants de ces traités.

En 1347, Pétrarque fit un voyage à la chartreuse de Montrieu, pour y voir son frère Gérard qui, depuis cinq ans, y avait pris l'habit de religieux. La paix de cette solitude, le recueillement des religieux, qui contrastaient si fortement avec les passions qui alors tourmentaient l'âme de Pétrarque, ce double spectacle du calme de la nature et du silence des âmes, fit sur l'amant de Laure une impression profonde; il voulut la fixer en quelque sorte et l'emporter avec lui, en peignant dans un ouvrage le tableau qu'il avait sous les yeux; telle fut l'occasion du traité : du Loisir des religieux « de Otio religiosorum ». Ce traité, qui

offre d'agréables détails, n'a pu toutefois rajeunir un lieu commun : douceurs et avantages de la vie religieuse, opposés à la vie inquiète et agitée des gens du monde, tel est le cercle dans lequel roulent nécessairement les descriptions et les sentiments de Pétrarque. Ce traité eut un grand succès; Charles V, roi de France, voulut l'avoir, et le fit traduire par Nicolas Oresme; cette traduction fut imprimée en 1534.

C'est le même fonds qu'il a développé dans un autre ouvrage de la Vie solitaire, commencé à Vaucluse, sur les prières de Philippe de Cabassoles, évêque de Carpentras, et plus tard patriarche de Jérusalem; ce traité ne fut achevé que dix ans après, à Venise; Pétrarque l'envoya à Cabassoles, auquel il le dédia. Ce traité se divise en deux livres; les livres sont subdivisés eux-mêmes en sections; les sections, en chapitres. Dans le premier livre, opposition inévitable du solitaire avec l'homme social et occupé, lieux communs sur le bonheur de la solitude; dans le deuxième livre, Pétrarque cite l'exemple des grands hommes qui ont aimé la solitude : Abraham, Isaac, les philosophes anciens. Ces deux livres semblent composés sous des impressions bien différentes; l'un est plein d'une philosophie chagrine que tempèrent cependant, mais rarement, quelques réflexions délicates et une réserve touchante en faveur de l'amitié; Pétrarque veut que dans

la solitude on conserve, si misanthrope que l'on soit, un ami [1]. L'autre livre au contraire offre des teintes plus douces et plus riantes. Pétrarque alors sans doute était heureux; différence de sentiments qui s'explique facilement du reste: en dix ans qui se ressemble? La réserve que Pétrarque avait faite en faveur de l'amitié, était une inspiration de son âme. Il eut de nombreux amis, et, ce qui est plus rare, il les conserva.

Pétrarque s'était de bonne heure lié d'une étroite amitié avec Azon de Corrége, que des catastrophes inattendues vinrent plonger dans le malheur. Pour le consoler Pétrarque composa en 1358, dans sa retraite de Linterno, un traité sous ce titre : Des remèdes contre l'une et l'autre fortune « De remediis utriusque fortunæ » ; et l'adressa à Azon. Pétrarque y soutient cette thèse, souvent développée par Cicéron et par Sénèque, que des deux luttes que nous avons à soutenir contre la fortune, à savoir le malheur ou la prospérité, le malheur, bien que n'en juge pas ainsi le vulgaire, est la moins rude et la plus profitable épreuve que nous puissions subir. Ce traité divisé en deux parties est en forme de dialogues, où figurent des personnages allégoriques; la Joie et l'Espérance contre la Raison, la Douleur et la

[1] Quod iis quibus opportuna est solitudo, non sit suadendum ut amicitiæ jura contemnant, et quod turbas, non amicos fugiant; lib. I, c. 4.

Crainte. Les faits historiques cités à l'appui de la thèse sont nombreux, et empruntés à l'histoire ancienne et à l'histoire moderne; le pour et le contre y est soutenu avec beaucoup d'habileté; il n'est pas une situation de la vie que Pétrarque dans ses cent vingt-deux dialogues ne passe en revue, et il a des consolations pour toutes les conditions et les cas donnés, et même pour ce qui en paraîtrait le moins admettre : il y a beaucoup d'exagération dans son optimisme.

Pendant le séjour que Pétrarque fit à Venise, quatre jeunes gens s'insinuèrent dans son amitié, ou plutôt la surprirent; c'étaient quatre partisans d'Aristote, dont Pétrarque n'était pas l'admirateur. Ces quatre jeunes gens, quand ils crurent avoir suffisamment découvert ce qu'ils regardaient comme le côté faible de Pétrarque, l'attaquèrent; ils tinrent contre lui, en son absence, une espèce de cour de justice, où Pétrarque cité eut un défenseur d'office et un accusateur. Après un jugement contradictoire, Pétrarque fut condamné. On voulut bien le reconnaître comme un homme inoffensif, ignorant du reste et pauvre d'esprit [1]. Cette sentence fit quelque bruit dans Venise; les amis de Pétrarque l'engagèrent à se défendre, ce qu'il fit en publiant son

[1] Scilicet me sine litteris, virum bonum.

traité : de sa propre Ignorance et de celle des autres « de Ignorantià suî ipsius et aliorum ». Ce traité est adressé à Donat, le grammairien. Pétrarque y confesse son ignorance ; mais cette ignorance, elle est commune à tous les hommes ; et de ces erreurs humaines il dresse un long relevé, d'après les Tusculanes, la Nature des dieux, la Cité de saint Augustin.—Après cette concession, Pétrarque ne recule point devant le reproche qu'on lui a fait de ne point aimer Aristote, ou plutôt la scolastique forgée par le moyen âge sous le nom d'Aristote, expliqué par Averroès. Le portrait qu'il trace des subtilités, des abus et des minuties de la scolastique [1], est d'une vérité et d'une hardiesse singulière pour le temps ; c'est la première atteinte portée à la foi dans Aristote. Pétrarque, en effet, ne fut pas seulement un heureux imitateur de la forme antique, ce fut aussi un esprit novateur et hardi. Acceptant du reste pour lui-même, avec une grâce charmante, ce reproche qui lui était fait de bonhomie, je consens, dit-il, à ne rien savoir, pourvu que mes amis voient en moi un homme de bien, un ami fidèle et dévoué [2]. En prenant plus au sérieux que ne le fait Pétrarque les attaques dont

[1] Ils savent, dit-il, combien le lion a de poils à la tête ; l'épervier de plumes à la queue : « Quot leo pilos in vertice ; quot plumas accipiter in cauda. »

[2] « Ut deinceps me, si non ut hominem litteratum, at ut

il était l'objet, on lui doit faire honneur d'un courage qui ne lui semble coûter aucun effort; la guerre en effet qu'il déclarait à la scolastique n'était pas sans péril, et elle ne fut pas sans résultats. Si dès ce moment la pensée sort des liens qui la retenaient captive; si elle s'affranchit tout à la fois et de la forme qui la gêne, et de l'autorité qui la domine, on le doit à Pétrarque. La scolastique, qu'on ne l'oublie pas, était alors encore toute-puissante; maintenue par la routine des maîtres, au dehors protégée par Rome qui y attachait à tort l'orthodoxie théologique, elle avait pour elle les vanités et les craintes des docteurs religieux ou laïques.

En parcourant les œuvres latines de Pétrarque, on cherche avec une curiosité inquiète à surprendre dans les méditations du savant et du philosophe quelques traces de cette autre passion qui se partagea sa vie. On trouve enfin un traité dont le titre ne semblerait guère devoir offrir ce qu'il donne en effet; Pétrarque, qui y a mis son secret, essaye de le cacher sous une annonce austère : du Mépris du monde. Tel est l'ouvrage intéressant où se révèlent les agitations, les joies, les faiblesses et les résistances secrètes de Pétrarque.

virum bonum; si ne id quidem, ut amicum; denique si amici nomen præ virtutis inopia non meremur, at saltem ut benevolum et amantem ament. »

Le père Denis, un des amis les plus chers de Pétrarque, venait de lui faire présent d'un exemplaire des Confessions de saint Augustin; c'était le moment où la passion de Pétrarque pour Laure, lui causait le plus de trouble et d'agitation. Le rapport entre les sentiments de l'évêque d'Hippone et les siens frappa vivement Pétrarque; cette impression se fortifiant en lui devint bientôt une réalité. Son imagination mêlant à cette lecture les souvenirs du savant et du poëte, il suppose que la Vérité qu'il a peinte dans l'Afrique, lui apparaît avec saint Augustin; et sous les yeux de la Vérité, s'établit entre saint Augustin et Pétrarque une conférence, ou plutôt un examen de conscience qui dure trois jours, et se divise en trois dialogues. Pétrarque passe volontiers condamnation sur les faiblesses et les vanités ordinaires de la vie; mais quand saint Augustin, abordant un sujet plus délicat, lui conseille de fouler aux pieds l'amour de Laure, Pétrarque n'y peut consentir; et sans résister positivement aux conseils d'Augustin, il trace de son amour une image spirituelle qui le doit désarmer. C'est là, c'est dans ces pages, que l'on suit les gradations et les nuances diverses de sa passion; que l'on saisit cette tendresse superstitieuse, cette vanité d'amour qui dans le laurier du Capitole montrait surtout à Pétrarque un rapport avec le nom chéri de Laure; là, ce me

semble, que l'on voit mieux que dans les sonnets de Pétrarque comment son amour pour Laure s'épurant chaque jour, est devenu un type idéal de beauté et de perfection, et a donné à ses expressions en même temps qu'à ses pensées un spiritualisme si tendre, un mysticisme si profond sans obscurité [1].

On a dit qu'il y avait dans la mélancolie de Pétrarque la teinte platonicienne à côté du sentiment chrétien. Il n'y a rien de Platon dans Pétrarque; nous verrons que si Pétrarque l'avait lu, il l'avait peu lu; Pétrarque, comme Dante, ne relève que du spiritualisme chrétien; les sonnets sont de la même famille que la « Vita nuova », et Laure est sœur de Béatrix. Il n'y a rien dans Platon de ce pur amour qui rassemble sur la créature les perfections divines, et confond les âmes au sein d'une douce béatitude et d'une céleste espérance. Poésie, amour, étude, noble et triple passion qui remplîtes la vie de Pétrarque, non vous ne fûtes point connus de l'antiquité.

Le souvenir de Laure ici retracé avec une douce mélancolie n'abandonna plus Pétrarque; il se mêlait aux plus intimes et aux plus solitaires

[1] Neque enim, ut putas, mortali rei animum addixi; nec me tam corpus noveris amasse quam animam, moribus humana transcendentibus delectatum, quorum exemplo qualiter inter cœlicolas vivatur, admoneor! Virtutem illius amavi, quæ non extincta est.

pensées du travail, et empruntait de sa pureté une éternelle fraîcheur. Voici une note précieuse, la première des notes latines qui se trouvent sur un manuscrit de Virgile sur vélin avec le commentaire de Servius, manuscrit qui a appartenu à Pétrarque; cette note montre combien cette beauté de l'âme qui dans Laure avait séduit Pétrarque, était toujours présente à son esprit; comment elle se mêlait saintement à ses études et les animait. « Laure illustre par ses propres vertus, et longtemps célébrée par mes vers, s'offrit pour la première fois à mes yeux au premier temps de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la première heure du jour (6 h.) dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon; et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6 et à la même heure, l'an 1348, cette lumière fut enlevée au monde, lorsque j'étais à Vérone, ignorant, hélas! mon triste sort; la malheureuse nouvelle m'en fut apportée par une lettre de mon ami Louis. Elle me trouva à Parme la même année, le 19 mai au matin; ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des frères mineurs le soir même du jour de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est retournée comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel, d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amer-

tume à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie, et que mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti, par la vue fréquente de ces paroles et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone; ce qui avec le secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances et des événements inattendus qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre.» L'homme qui écrivait ces lignes et dans la solitude du travail rappelait avec une touchante fidélité l'image de Laure, mourut courbé sur un livre.

Tel fut Pétrarque : passionné pour l'indépendance et la dignité de l'Italie, il applaudit aux efforts de Rienzi, et ramène à Rome la papauté exilée; restaurateur des lettres, en même temps qu'il en répand le goût, il en ressuscite la pureté et l'élégance. Quelle différence entre son style latin et celui de Dante! si quelques expressions trahissent encore la recherche ou la dureté, quel nombre et quel éclat dans la période! on sent que jetée et essayée dans ce moule brillant et large de la construction latine, la phrase italienne en doit sortir plus pure, plus abondante et plus forte. Telle est en effet l'influence de ces

études latines sur le style italien de Pétrarque : elles lui ont donné cette harmonie, cette élégance, cette vivacité de précision qui manquaient à Dante; Dante a commencé la poésie italienne, Pétrarque l'a achevée. Pétrarque a donc ainsi une double gloire : sa propre et indestructible gloire de poëte dans les sonnets, et la gloire d'avoir ressuscité l'antiquité; les deux siècles qui vont naître, à y bien regarder, relèvent de lui; il a le premier fait luire et tenu d'une main ferme le flambeau qui doit éclairer les temps modernes.

Pétrarque n'a pas seulement fait de l'antiquité une science variée et profonde, il a donné à cette science une dignité et une indépendance nouvelles. Soit qu'il se refuse noblement aux offres des papes, ou qu'honoré par les princes et par les républiques, qui déjà recherchent les savants, il soit envoyé en ambassade, à Venise, auprès de la reine Jeanne, dans ces situations diverses Pétrarque donne aux lettres une position convenable; il les élève et les maintient hautes et fières. En lui commence pour elles une brillante fortune : dès ce jour, la science si elle n'est une puissance, est une dignité.

Cette dignité ne fut pas due seulement à l'admiration qu'inspira le génie de Pétrarque, la noblesse personnelle de son caractère y fut pour beaucoup. Pétrarque en effet est une des plus

belles âmes qui se puissent étudier. Homme d'une indépendance sans rudesse, d'une fermeté sans rigueur, savant et citoyen, il eut toutes les nobles passions de la liberté, de l'art, de l'amitié. Il y avait entre ses sentiments et ses goûts une heureuse harmonie, un accord parfait; les rêves du poëte se mêlaient, sans s'y affaiblir, aux recherches graves du savant; les espérances du citoyen aux illusions de l'antiquaire; vieux Romain par la pensée, Italien du quatorzième siècle par le cœur, il désirait le retour de la liberté, et la plaçait là où seulement peut-être elle pouvait renaître, dans l'unité des peuples italiens, confiés aux mains du souverain pontife.

CHAPITRE X.

Boccace.—Ses premières études.—Ses voyages.—Sa passion pour le grec.—Services qu'il a rendus.—Lettre de Pétrarque à Sigeros.—Amitié de Pétrarque et de Boccace.—Traduction de Grisélidis.

Vers 1313, un marchand florentin, jeune encore, appelé à Paris pour les affaires de son commerce, y eut d'une liaison d'amour, un fils; ce fils devait être Jean Boccace.

Né à Paris, Boccace fut conduit encore enfant à Florence, et y reçut la première éducation sous Giovanni de Strada, grammairien célèbre, le père de Zanobi de Strada. A dix ans ses études furent interrompues, et il fut placé chez un marchand pour y apprendre l'arithmétique et la tenue des livres. Ce marchand vint quelques mois après s'établir à Paris, et y ramena Boccace, qu'il renvoya six ans après à Florence, n'en pouvant rien tirer. Le séjour de Boccace à Paris, explique, je crois, d'une manière naturelle les rapports nombreux qui se trouvent entre quelques-uns de ses contes et les fabliaux de nos trouvères, rapports qui seraient alors de la part de Boccace un emprunt, et non pour notre litté-

rature du quinzième siècle un plagiat, ainsi qu'on le lui a reproché; ajoutons que ces Nouvelles étaient un fonds ancien et commun à toutes les langues du midi, et qu'à travers les teintes plus prononcées du moyen âge, elles ont retenu de la littérature ancienne des vestiges qu'il est facile de reconnaître et de retrouver. Quoi qu'il en soit, on peut penser que déjà Boccace s'enquérait plus de contes joyeux que d'affaires. En effet, revenu chez son père, Boccace se montra également rebelle au commerce, et toujours entraîné vers la littérature et les arts d'imagination. Son père le fit voyager. A vingt ans, en 1333, ses voyages le conduisirent à Naples; sa première visite fut pour le tombeau de Virgile. Ce tombeau développa en lui les idées de poésie qui de bonne heure y avaient germé; car à l'âge de sept ans, Boccace composait, sans savoir les règles de la prosodie, des fables ou des espèces de récits en vers; il se mit alors à étudier Virgile, Ovide, Dante. Son père ne pouvant vaincre cet irrésistible penchant, lui permit de renoncer au commerce, mais à la condition qu'il étudierait le droit canon : c'était alors le chemin des dignités et de la richesse. Boccace, lui, approfondit, comme avait fait Pétrarque, l'étude de la bonne latinité. Il apprit les éléments de la langue grecque, soit en Calabre, où elle était assez commune, soit à Naples, de Paul de Pérouse,

très-versé dans cette langue, et bibliothécaire du roi Robert. Il étudia aussi les mathématiques, quelque peu de théologie et l'astronomie ou l'astrologie sous Andalone Del Nero que dans la Généalogie [1] il appelle son vénérable maître.

Depuis huit ans il était à Naples, quand y vint Pétrarque (1341), pour y subir devant et par le roi Robert l'examen dont nous avons parlé. Cet hommage rendu à la science par la royauté fit sur Boccace une vive et profonde impression; l'accueil qu'il reçut de Pétrarque y ajouta encore. Cette amitié ne se démentira point. Un autre attachement plus tendre occupait, à Naples, avec l'étude, les moments et la pensée de Boccace. La princesse Marie, fille naturelle du roi Robert, qu'il a peinte, dit-on, dans un de ses romans, recevait ses hommages et les payait peut-être de retour. En 1342 un ordre paternel vint interrompre ces plaisirs; le père de Boccace avait perdu ses autres enfants, et rappelait Boccace auprès de lui. Mais bien que vieux, ce père se remaria quelque temps après; et Boccace put reparaître à Naples, en 1344, après deux ans d'absence.

A Naples, Boccace retrouvait une cour plus brillante et plus dangereuse que celle qu'avaient vue ses premières années : Jeanne régnait. Elle

[1] Lib. XV.

témoigna à Boccace une bienveillance dont nous le verrons se ressouvenir dans ses éclogues. En 1350, Boccace fut rappelé à Florence par la mort de son père et des soins de famille ; il s'y fixa. Sa liaison avec Pétrarque, commencée à Naples, se resserra à Florence, et Boccace qui put connaître de plus près et mieux apprécier le chantre de Laure, lui rendit un des plus beaux hommages qu'il ait reçus ; il renonça à la poésie, et détruisit ses vers. A Florence, Boccace obtint, bien qu'il n'eût pas encore publié le Décaméron, des honneurs éclatants. Il fut envoyé en ambassade auprès de Louis, marquis de Brandebourg, pour l'engager à combattre les Visconti, et auprès de Charles IV. En 1353, trois ans après son retour, il publia le Décaméron, commencé à Naples.

Au milieu des affaires et des préoccupations de l'étude, Boccace se souvenait un peu trop des mœurs faciles de Naples, et peut-être aussi de la vie de Paris ; les dépenses allaient plus vite que les revenus. Le mauvais état de ses affaires, l'âge, les conseils de Pétrarque le disposaient insensiblement à une conversion que décida un accident étrange. Un jour, un chartreux de Sienne se présente à Boccace, venant de la part du bienheureux père Petroni ; il fait à Boccace de fortes remontrances sur la vie qu'il mène, et lui ordonne, sous peine de damnation éternelle, de renoncer à la

poésie et aux sciences profanes. Boccace fut frappé de cette apparition, et dans son trouble consulta Pétrarque qui lui répondit en approuvant la réforme des mœurs, que déjà Boccace avait commencée, mais en se montrant moins confiant sur l'apparition elle-même. Ces sages réflexions de Pétrarque ne persuadèrent point Boccace; il avait bien des souvenirs à expier; comme notre Lafontaine, l'auteur du Décaméron endossa donc le cilice. En 1361, Boccace prit l'habit ecclésiastique, et sous ce nouveau costume il revit la cour de Naples. Mais il n'y trouva point un accueil digne de lui, et revint par Venise, se consoler auprès de Pétrarque de ses déplaisirs; puis il se retira au village de Certaldo, dans sa patrie, et malgré, ou peut-être à cause de son changement d'état, Boccace retrouva la considération qui lui était due; il fut chargé de nouvelles ambassades auprès d'Urbain V, à Avignon et à Rome. Il fit à Naples un nouveau voyage, plus heureux que le précédent, et revint néanmoins dans sa douce retraite de Certaldo. La maladie l'y surprit; il se rétablit cependant, et Florence lui offrit, avec un traitement de cent florins, une chaire spéciale pour lire la Divine comédie : Dante avait été une des jeunes amours de Boccace, et dans son premier séjour à Naples, il avait composé les arguments de la Divine comédie. Boccace ouvrit ce cours qui honorait doublement Florence, le

23 octobre 1373, dans l'église de Saint-Laurent.

Il s'affaiblissait cependant, et une perte douloureuse, la mort de Pétrarque, vint ajouter à sa faiblesse; il languit péniblement jusqu'à la fin de 1375, époque où il mourut à Certaldo, le 21 décembre, à soixante-deux ans.

Boccace, en qui nous ne devons considérer ici que le restaurateur des lettres anciennes, et l'auteur d'ouvrages latins ou inspirés par l'antiquité latine et grecque, a comme Pétrarque rendu d'immenses services à la renaissance des lettres. Depuis le jour où la vue du tombeau de Virgile avait éveillé en lui cette sainte passion, elle ne s'y éteignit plus. Il y sacrifia une partie de sa fortune. Ses soins pour la recherche des manuscrits étaient continuels et infatigables; il ne se lassait point d'en acheter et d'en copier; il avait aussi l'instinct de la découverte. Dans une excursion qu'il fit seul au Mont-Cassin, il déterra une bibliothèque reléguée dans un grenier où l'on ne montait que par une échelle; il n'y avait ni portes, ni fenêtres. Les livres moisis et grattés étaient couverts d'une épaisse poussière. Les moines lui déclarèrent qu'ils grattaient les manuscrits pour y transcrire des psautiers et des légendes, et vendaient ces nouveaux manuscrits aux femmes et aux enfants. C'est à cette occasion qu'un biographe de Boccace s'écrie douloureusement : « Et maintenant,

homme illustre, casse-toi la tête à faire des livres [1]. »

Boccace rendit surtout de grands services à la langue grecque; ce fut lui qui fit créer pour Léonce Pilate une chaire de grec; lui fit traduire seize dialogues de Platon, outre l'Iliade et l'Odyssée; on lui doit, selon Manetti, presque tous les manuscrits grecs que possédait la Toscane [2]. Lui-même se donne, et il le peut, cet éloge, d'avoir ressuscité au sein de l'Italie les lettres grecques, qui depuis longtemps y étaient oubliées [3]. Ce témoignage qu'il se rend à lui-même, l'histoire l'a confirmé [4]. Pétrarque lui-même n'avait de cette langue qu'une légère teinture; il avait reçù quelques leçons, il est vrai, de Barlaam; mais ces leçons s'étaient bornées à l'explication de quelques dialogues de Platon, dont Barlaam lui traduisait les idées, plus qu'il ne lui expliquait les mots. Il nous a d'ailleurs fait lui-même à ce sujet sa confession d'ignorance d'une manière charmante. Pétrarque qui allait cherchant

[1] « Ergo nunc, o vir studiose, frange tibi caput pro faciendo libro. » Benvenuto d'Imola, *Comm.* sur Dante, c. 22.

[2] Mehus, *Vita Ambros. Camald.*, p. 335.

[3] Fui equidem ipse insuper qui primus meis sumptibus Homeri libros, et alios quosdam græcos in Etruriam revocavi, ex quâ multis antea seculis abierant non redituri. *De Geneal.*, lib. XV, 7.

[4] « Totum hoc quidquid apud nos græcum est Boccacio nostro feratur acceptum. » *Apud Manni*, lib. II, c. 18.

partout même en Grèce, il nous l'a appris, des manuscrits latins, avait demandé un Cicéron, on lui envoya un Homère [1]. Un Grec distingué de Constantinople, Sygeros, lui fit ce présent. Pétrarque lui répond, en le remerciant de la beauté de ce présent, qu'il ne lui manque que la présence même de celui qui l'a fait; il regrette que Sygeros ne le puisse initier à la langue grecque; alors seulement, heureux et fier d'un tel présent, Pétrarque contemplerait avec admiration cette éclatante lumière et ces merveilles de la poésie. Mais maintenant que faire? ajoute-t-il, vous êtes loin de moi; la mort m'a enlevé Barlaam; votre Homère est muet devant moi, ou plutôt je suis sourd en sa présence. Cependant son aspect seul est pour moi une joie; souvent je le presse entre mes mains et m'écrie en soupirant: O grand homme! que je voudrais t'entendre! Grâce néanmoins à votre présent, maintenant à côté du prince des philosophes est placé le prince des poëtes; qui ne serait fier et heureux de posséder de tels hôtes [2]?

[1] Unde Ciceronem expectabam, habui Homerum. *Senil.*, XV, 1.

[2] Hunc tu mihi vir amicissime donasti, cum non in alienum sermonem violento alveo derivatum, sed ex ipsis græci eloquii scatebris purum et incorruptum, et qualis primum divino illi profluxit ingenio; summum utique, et si verum rei pretium inestimabile munus habeo, cuique nihil possit accedere, nisi cum Homero, tuî quoque præsentiam largireris,

Cet Homère que Pétrarque ne pouvait entendre dans la beauté de son langage antique, il dut à Boccace de le pouvoir au moins lire et admirer dans une traduction fidèle. Boccace l'avait fait traduire par un Grec que nous retrouverons, et il en envoya à Pétrarque une magnifique copie faite de sa main, talent où excellait Boccace, et si précieux avant l'invention de cet art qui devait multiplier la pensée et la rendre impérissable. — Pétrarque le remercia d'une manière gracieuse de ce don alors inestimable [1]. Mais cette reconnaissance s'accorde mal avec le mérite qu'il s'attribue quelque part d'avoir donné à l'Italie et Homère et la traduction d'Homère [2]; à moins qu'il ne faille entendre ces paroles dans ce sens, que c'est sur les prières de Pétrarque que Boccace aurait fait traduire

qua duce peregrinæ linguæ ingressus angustias, lætus et voti compos, dono tuo fruerer, attonitusque aspicerem lucem illam et speciosa miracula. Sed nunc quid agam ? tu mihi nimium procul abes; Barlaam nostrum mihi mors abstulit. Homerus tuus apud me mutus; immovero ego apud illum surdus sum. Gaudeo tamen vel aspectu solo, et sæpe illum amplexus ea suspirans dico : « O magne vir, quàm cupide te audirem. » Nunc tandem tuo munere philosophorum principi (Platon) poetarum princeps asserit (assedit). Quis tantis non gaudeat et glorietur hospitibus ? *Variæ*, XX.

[1] Restat ut noveris Homerum tuum, jam latinum, et mittentis amorem, et transferentis mihi memoriam, ac suspiria revocantem ad nos tandem pervenisse. *Senil.*, VI, 2.

[2] Quique græcus ad me venit, meâ ope et impensâ factus est latinus. *Senil.*, XV, 1.

Homère, et que Pétrarque aurait joint ses libéralités aux sacrifices de Boccace; supposition d'autant plus probable que dans ces deux grands hommes il y eut une rare et admirable harmonie de sentiments et d'idées.

L'amitié qui les unit, commencée à Naples, ne se démentit jamais. Cette amitié était si connue que quand la république de Florence voulut réhabiliter Pétrarque dans ses biens et ses droits de citoyen, pour lui rendre plus douce cette réparation, ce fut Boccace qu'elle chargea de la lui annoncer. Boccace à son tour revient-il triste des humiliations qu'il a rencontrées à la cour de Naples, c'est auprès de Pétrarque qu'il se vient consoler. Les dernières pensées de Pétrarque, ses dernières sollicitudes furent d'un autre côté pour Boccace; sa main défaillante traduit l'histoire de Griselidis [1] et lègue à Boccace cinquante florins pour avoir un vêtement d'hiver chaud et commode pour ses longues veilles de l'étude : don pieux du génie au génie [2].

[1] Itaque die quodam, inter varios cogitatus, animum more solito discerpentes, calamum arripiens, historiam ipsam tuam scribere sum aggressus; quam quidem an mutatâ veste deformaverim, an fortassis ornaverim, judica.

[2] Domino Joanni de Certaldo seu Boccatio, verecunde admodum tanto viro tam modicum lego quinquaginta floreos auri, pro una veste hiemali ad studium lucubrationesque nocturnas.

CHAPITRE XI.

Romans grecs de Boccace.—Le paganisme dans la littérature. —Apologie de la poésie.—Ouvrages latins.

La prédilection de Boccace pour la littérature grecque se retrouve dans ceux mêmes de ses ouvrages qui ont été écrits en langue italienne, et sous des impressions où l'influence de l'antiquité ne semblerait guère devoir se faire sentir; deux de ses romans, principalement Fiammetta et Filocopo, sont des romans grecs, sous un costume et avec des souvenirs italiens.

Mais ce qu'il y faut surtout remarquer, c'est le mélange presque adultère que Boccace y fait du christianisme et de la mythologie. Dans le roman de Fiammetta, Fiammetta qui avait vu pour la première fois son Pamphile dans une église, est déterminée à l'écouter par une apparition de Vénus; et pendant tout le récit, les mœurs et les croyances sont constamment confondues. Dans un autre roman moins connu, dans Filocopo, il confond l'ancienne mythologie et la religion chrétienne; il en parle en employant toujours les noms de la religion païenne.

Fait-il allusion à la guerre entre Manfred de Sicile et Charles d'Anjou, il représente le pape comme grand prêtre de Junon; il le suppose excité par cette déesse qui veut venger sur le dernier descendant des empereurs les anciennes offenses qu'Énée avait faites à Didon. Plus loin, il parle de l'incarnation du fils de Jupiter, envoyé sur la terre pour la réformer et la sauver; il adresse à Jupiter lui-même sa prière. Cette confusion venait-elle d'une délicatesse littéraire qui ne voulait pas employer dans un ouvrage d'imagination les expressions plus rudes du christianisme? était-ce scrupule religieux, crainte de mêler à des fictions, du Dieu des chrétiens les titres redoutables? était-ce mécréance poétique? non, cette confusion était tout simplement du mauvais goût dans Boccace; mais ce que le mauvais goût fait ici, la délicatesse littéraire le fera plus tard. Le siècle de Léon X qui se piquera de bon goût, ne mêlera plus le sacré au profane; il s'en tiendra à la mythologie et au paganisme.

Boccace, du reste, semble avoir prévu le reproche qu'on lui a depuis adressé. A la fin du dernier livre de la Généalogie des dieux, il cherche à prouver qu'un chrétien peut sans indécence traiter des sujets de l'antiquité profane; c'est la thèse souvent discutée, au dix-septième siècle par Corneille, et plus tard par Voltaire. Boccace qui composait sous l'impression des

souvenirs grecs, écrivit en latin des ouvrages d'érudition. De ces ouvrages le plus important, la Généalogie des dieux, depuis longtemps oubliée, eut quatorze éditions. Il fut rédigé à Certaldo, à la demande de Hugues, roi de Chypre et de Jérusalem, et publié en 1373, dix ans après; il se compose de quinze livres eux-mêmes subdivisés. Le quatorzième livre offre une apologie curieuse de la poésie contre ses détracteurs, moines, juristes, prédicateurs. Boccace la définit; il en montre l'antiquité et l'intérêt, et il avoue que dès son enfance, elle fut sa première passion [1]. Ce passage est intéressant : on y voit la lutte que l'esprit nouveau, l'esprit littéraire, aura à soutenir contre le préjugé et les intérêts. Boccace semble pressentir l'autodafé intellectuel que, dans son austère réforme, Savonarole offrira à l'ignorance.

La poésie, ici, c'est toute la science nouvelle; c'est l'essor donné à l'imagination; ce sont les riantes images de la mythologie venant entrer en partage de l'esprit et de l'âme avec les graves traditions de la pensée chrétienne; la poésie, ce sont encore les allégories hardies ou gracieuses, les tableaux délicats ou suaves qui séduisent et quelquefois corrompent l'esprit; en un mot, c'est le sensualisme littéraire le disputant au spiritua-

[1] Studium fuit alma poesis.

lisme. Aussi l'autorité ancienne, soutenue quelquefois, il le faut dire, de l'ignorance ou de l'intérêt, protestait-elle contre ces nouveautés de l'imagination. Ainsi Gerson prêchera contre les séductions du roman de la Rose [1].

Boccace qui avait, par admiration pour Pétrarque, renoncé à la poésie italienne, cultiva la poésie latine; et comme Pétrarque, il composa des églogues politiques. Ces églogues, au nombre de seize sont des allégories où se cachent des faits, particuliers à Boccace; des événements historiques de son temps, relatifs principalement à la reine Jeanne. La vie de Jeanne est, on le sait, une tragédie continuelle. Mariée du vivant de Robert à André de Hongrie, son mari périt assassiné, et elle épouse Louis de Tarente, son cousin, le plus coupable des assassins. Pour venger sa mort, le frère d'André de Hongrie vient porter la guerre dans le royaume de Jeanne; forcée de fuir, elle revient bientôt, et se soumet au jugement du pape; elle est acquittée : Pétrarque avait plaidé pour elle. Elle remonta sur le trône, où en peu de temps elle fit asseoir à ses côtés, un troisième, puis un quatrième époux; elle périt enfin étranglée en prison par Charles de Durazzo, l'héritier de son choix. Ces fortunes

[1] Tractatus contra romantium de Rosa. *Gers.*, op., t III p. 297.

si étranges sont le sujet des plus intéressantes églogues de Boccace; ainsi dans la quatrième églogue, «Dorus,» il peint la fuite de Louis, roi de Sicile, époux de la reine Jeanne; dans la cinquième, « Silva cadens, » il célèbre son retour. D'autres églogues sont relatives aux querelles de Florence et des Empereurs.

Ces églogues quelquefois aussi sont, comme celles de Pétrarque, des satires voilées de l'Église. C'est ainsi que dans la quinzième, le Panthéon, où il est question du Ciel, de Dieu et des choses divines, l'Église est représentée sous le nom de Mirile, et saint Pierre, sous celui de Glaucus.

Que si, nous détournant quelque peu des œuvres latines de Boccace, nous jetions un coup d'œil sur les pages du Décameron qui l'ont immortalisé, nous y trouverions aussi l'empreinte de la littérature latine; à côté des traditions de l'Orient et de la chevalerie, quelques traces des fables Milésiennes s'y laissent apercevoir; quelques-uns de ses récits sont empruntés aux comiques latins; enfin, avant que sous sa plume et dans le tour harmonieux et nouveau de sa phrase, ces fictions diverses prissent une forme nouvelle et une unité admirable, dans leur variété même elles avaient circulé, populaires et brillantes, et avaient été redites, augmentées, embellies, transformées dans le latin vulgaire qui devait être l'italien, et devenir par le génie de Dante, de

Pétrarque et de Boccace, une belle et forte littérature.

Boccace et Pétrarque, ces deux créateurs de la poésie et de la prose italiennes, ne comptaient guère pour vivre sur ce qui a fait leur gloire : le Décameron et les Sonnets. Leurs œuvres latines leur paraissaient un titre bien plus solide à l'immortalité. On a de cette opinion un naïf et singulier témoignage. Pétrarque que les libertés de son ami effrayaient quelquefois, ne s'en console qu'en pensant qu'écrites en langue vulgaire, elles seront éphémères et moins dangereuses [1]. Ne nous étonnons point de cette erreur : deux siècles encore la partageront; et à entrer dans le fond des choses, qui oserait dire que cette importance que Pétrarque et Boccace attachaient à leurs travaux en langue ancienne, n'ait pas été aussi grande qu'ils l'imaginaient? Ils ont en effet évoqué un monde tout entier; et ils doivent à cette antiquité qu'ils ont fait connaître, qui les a inspirés, la beauté et la perfection, l'un de sa poésie, l'autre de sa prose. Si vous voulez chercher cette vive et salutaire influence, vous ne la pourrez méconnaître. Le tour, plein, harmonieux, élégant, cadencé de Pétrarque, c'est la forme Virgilienne; et Cicéron se reconnaîtrait dans la phrase de Boccace. Heureuse destinée de la science en Italie! trois hommes

[1] Delectatus sum in ipso transitu, et si quid lasciviæ liberio-

de génie l'inaugurèrent : Dante, Pétrarque et Boccace.

Si maintenant avant de quitter cette pure et solennelle époque de la première renaissance, nous apprécions les services rendus par ce triumvirat du génie, Dante, Pétrarque, Boccace, nous verrons que chacun a fait sa tâche; Dante devine le génie de Virgile, et cette divination, qui doit être le culte de l'Italie, y crée le vague sentiment d'admiration pour l'antiquité qui devient dans Pétrarque une passion vive, ardente, opiniâtre, intelligente; mais, à part cette intuition profonde, Dante c'est encore le moyen âge. Pétrarque, lui, sépare le moyen âge de la renaissance; il combat la scolastique, et retrouve le sentiment de la forme depuis si longtemps perdu; il ennoblit en même temps les lettres; Boccace ressuscite particulièrement l'étude du grec. La destinée de ces trois hommes répond à ces phases diverses de la littérature qu'ils remettent en lumière; Dante reçoit l'hospitalité; Pétrarque, des respects; Boccace, des honneurs. Ainsi solitaire d'abord, puis brillante et assurée, la science chemine dans le monde; elle y chemine avec hardiesse, quelquefois même avec témérité. On

ris occurreret, excusabat ætas tunc tua, dùm id scriberes, stylus, idioma, ipsa quoque rerum levitas, et eorum qui talia lecturi videbantur.

ne peut le nier : Dante, Pétrarque et Boccace commencent une révolution dans les idées, révolution plus grande que celle qu'ils font dans le langage. Les apostrophes de Dante contre Boniface VIII; les invectives de Pétrarque contre la Babylone d'Occident; les satires plus voilées, mais non moins dangereuses de Boccace; toutes ces attaques diverses contre un même but, indiquent assez qu'un esprit nouveau anime la littérature; Savonarole le comprendra bien aussi, quand il les enveloppera tous trois dans un même anathème.

L'Italie, grâce à Boccace et à Pétrarque, laisse bien loin derrière elle les autres peuples dans la route nouvelle qu'elle s'est frayée et qu'elle leur montre. Si l'on cherche quelles sont les causes qui ont hâté chez elle ce réveil du génie, ce culte de l'antiquité, il en faudra faire honneur d'abord à l'instinct sublime de ces esprits supérieurs que nous venons de rappeler; mais il faudra aussi ne point oublier que le génie, si puissant qu'il soit, ne peut entièrement devancer son siècle et l'entraîner avec lui. D'autres causes avaient donc préparé au sein de l'Italie cette heureuse révolution; les libertés que lui avaient données les Othon, et que nous avons déjà vues porter des fruits brillants, ces libertés n'étaient point restées stériles. Elles s'étaient traduites, développées en républiques qui de bonne heure avaient fait

connaître aux Italiens une émulation féconde, une politesse de mœurs ailleurs oubliée : les arts avaient grandi promptement sous cette bienfaisante inspiration. Des cités brillantes s'étaient élevées, et les sciences ainsi que les lettres en étaient l'ornement. Ainsi, longtemps avant la protection des princes, avant les bienfaits des papes, par le seul élan de la liberté et d'une généreuse rivalité entre les cités, les lettres et les arts étaient nés, s'étaient développés au sein de l'Italie, et l'admiration populaire avait en quelque sorte d'avance appelé et recompensé les veilles laborieuses du génie ou de l'érudition.

Magnifique spectacle au milieu de l'Europe encore barbare! Florence, l'asile de la politesse des mœurs, Florence héritière du génie de la Grèce, oubliant ses antiques divisions à la voix des lettres, prélude déjà à ces deux siècles d'une suprématie intellectuelle, qui en doit faire la rivale d'Athènes et de Rome, d'Athènes surtout, dont elle rappelle le génie dans les arts de la sculpture et de la peinture, qui nous font comprendre les merveilles de l'antique Étrurie. Ainsi au sein de la Rome antique, par la seule étude de génie grec et l'inspiration de la liberté, était née, avait grandi une littérature qui sans le siècle d'Auguste suffirait à la gloire des Romains.

CHAPITRE XII.

Barlaam. — Léonce Pilate. — Son caractère. — Récit de sa mort par Pétrarque. — Zanobi de Strada. — Coluccio Salutati. — Jean de Ravenne.

Nous avons vu que Pétrarque connaissait à peine le grec; que Boccace, plus initié à cette langue, ne la possédait cependant qu'imparfaitement: on le reconnaît à la manière dont il compose les noms grecs qu'il donne aux différents personnages de ses églogues, et s'il a essayé quelques vers grecs, il nous apprend lui-même, que c'était moins en lui science que vanité [1]; tous les autres l'ignoraient. Comment l'Italie si voisine de la Grèce en avait-elle ainsi presque entièrement oublié le langage?

Depuis le jour où Grégoire le Grand commença à détacher de Constantinople ce qui restait de l'empire romain, Rome, la jalousie entre les deux capitales du monde ancien, Byzance et Rome, alla toujours augmentant. Quand éclata dans le Bas-Empire la querelle des Iconoclastes,

[1] Ostentationis causa græca carmina adscripsi. *De Geneal. Deor.*

les Romains, dont la colère animée tout ensemble de rivalité et de foi était entretenue par les papes, ne parlaient de rien moins que d'aller porter la flamme sous les murs de Constantinople. Le schisme de Photins acheva ce divorce entre la Grèce et l'Italie; dès lors Constantinople ne relevant plus de Rome, l'anathème qui s'attachait à son dissentiment retomba sur sa littérature, et le grec, langue de l'hérésie, encourut la même disgrâce.

Quand fut repris entre Rome et Constantinople le projet d'union, les papes comprirent la nécessité de ranimer l'étude d'une langue qui pouvait servir dans les conciles où se traitaient ces grandes questions d'union; c'est ainsi que nous voyons différents décrets ordonnant que le grec soit enseigné et appris dans les principales universités. Les ordres nouveaux, celui des dominicains surtout, les missionnaires du treizième et du quatorzième siècle, étudièrent avec soin le grec, qui était pour eux un moyen indispensable de communications avec les peuples schismatiques.

Cependant dans les pays qui avaient été la grande Grèce, s'étaient conservées plus de traces de la langue grecque; et dans les églises restées fidèles, en Calabre par exemple, c'était en grec que se célébrait l'office divin. Aussi est-ce par la Calabre que revint à Pétrarque, et par

Pétrarque à l'Italie, le premier ressouvenir de la Grèce.

Barlaam [1], qui initia, faiblement il est vrai, Pétrarque à la connaissance du grec, était né en Calabre. Jeune encore il passa en Italie, et de là à Salonique, pour y apprendre la langue grecque; puis il se rendit à Constantinople, où il étudia l'astronomie, la philosophie, les mathématiques. Honoré de la faveur de l'empereur Andronic et de Jean de Cantacuzène, cette bienveillance lui inspira un orgueil excessif, et renouvelant les joutes et les subtilités ordinaires aux Grecs, il défia à un combat théologique Nicéphore Grégoire. Barlaam fut vaincu, et alla cacher sa défaite à Salonique. Chargé quelque temps après par Jean XXII d'une ambassade pour la réunion des Églises, l'âpre vivacité de sa parole éloigna plutôt qu'elle ne séduisit les Grecs qu'il était chargé de réconcilier à l'Église. En 1336, il alla visiter les solitudes du mont Athos; et toujours poussé par la même vanité et la même rudesse, il soutint une lutte animée contre les moines de ces solitudes à l'occasion de la fameuse lumière du Tabor; la discussion qui souleva contre Barlaam la fureur des moines, dura jusqu'à l'année 1339, époque à laquelle Barlaam

[1] Boccace, *De Geneal.*, lib. XV, 6. De Sade, t. I, p. 406; II, 77.

fut envoyé par l'empereur Andronic à Benoît XII, à Avignon, sous prétexte de l'union, mais en réalité pour en obtenir des secours contre les Grecs; ainsi commençaient entre Rome et Constantinople ces projets de réconciliation qui peu sincères de part et d'autre, prépareront la chute de Byzance, mais qui déjà mettent en rapport deux pays dont l'un doit passer à l'autre le flambeau des lettres qu'il ne peut plus conserver sous le fer des barbares. Barlaam retourna donc en Grèce avec des promesses, et ne tarda pas à revenir en Italie; il parut quelque temps à la cour du roi Robert, puis revint à Avignon, où il fit connaissance avec Pétrarque, et il dut peut-être à son appui amical, d'être fait évêque en Calabre; il mourut en 1353.

Barlaam, on doit le croire, ne connaissait guère de la littérature grecque que la partie scolastique et théologique; et son influence sur Pétrarque fut, on l'a vu, très-légère. Un autre Grec devait en mieux répandre le goût en Italie.

Léonce Pilate, ce second maître de Pétrarque, était né en Calabre [1]; mais pour se donner plus de relief, dit Pétrarque, il se faisait grec, et se prétendait originaire de Thessalonique. Boccace qui l'avait connu, l'invita à venir à Florence, le reçut dans sa propre maison, le fit admettre

[1] De Sade, t. III, p. 625.

parmi les docteurs de l'université de Florence, et lui fit donner un traitement public[1]. Dans une visite que Boccace fit à Venise à Pétrarque, il mena Léonce Pilate avec lui. Léonce était l'inconstance même; à Venise, il voulut, malgré les instances de Pétrarque, retourner en Grèce. Pétrarque ne le pouvant retenir lui donna pour compagnon de voyage, le viatique nouveau de la science, un Térence qui devait égayer son humeur triste et bizarre. A peine arrivé en Grèce, l'ennui le saisit; il regrette l'Italie, et écrit à Pétrarque de l'accueillir de nouveau. Pétrarque le lui refuse, et il écrit à Boccace: « Non, il n'aura jamais de moi, ni lettre ni message, malgré ses prières; qu'il reste où il a voulu aller, et habite misérablement, là où il s'est insolemment en allé. »

Léonce Pilate se décida néanmoins à revenir en Italie, mais il n'y put aborder; surpris par une violente tempête, il périt au sein des flots. Pétrarque fait à Boccace un récit pathétique de cette mort: « Déplorable sort de notre Léon, car la compassion, la pitié m'inspirent ce langage, et me font parler sans colère de celui dont naguère je ne pouvais parler sans irritation; mes sentiments changent avec la fortune de cet homme, fortune misérable et maintenant affreuse. L'in-

[1] *Illust. del Decamer.*

fortuné, quel qu'il fût, il nous aimait; bien qu'il fût d'un caractère à ne savoir aimer ni les autres ni soi-même. Entré dans le monde sous de sinistres auspices, il en est sorti sous des présages plus affreux encore. Il me redemandait avec larmes et prières de l'admettre, il avouait son erreur, aveu qui désarme les plus grandes colères. Mais moi qui connaissais son inconstance et les défauts de son caractère plus graves à un âge où on ne se corrige plus, fort d'ailleurs de votre conseil, je méprisai ses prières et ne lui répondis point. Lui cependant fut saisi d'un grand ennui au souvenir de notre amitié; il regretta cette Italie qu'il avait mal connue, et se confiant en mon indulgence, et pensant, et en cela il ne se trompait point, que bien qu'il ne méritât pas d'être rappelé, s'il revenait de lui-même, on ne lui interdirait point le seuil de ma maison, à l'approche du printemps, malgré Éole et Neptune, malgré toute l'armée des monstres marins, il s'embarque à Byzance. Oh! poursuivrai-je? tu vas entendre un lamentable, un terrible récit. Déjà, il avait franchi le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, la mer d'Égée, la mer Ionienne, Océans grecs; déjà à l'aspect de l'Italie, son cœur allait s'ouvrir à la joie, si sa nature ne s'y fût refusée; moins triste toutefois, il fendait les ondes de l'Adriatique; quand tout à coup le ciel et la mer changent, et s'élève une horrible tempête;

chacun est à son poste; Léon, le malheureux Léon, lui, s'attache à un mât, à un (mal) pour lui, hélas! le dernier des maux, celui qu'après tant d'épreuves cruelles lui réservait encore la fortune. Ma plume se refuse à retracer le sort d'un malheureux ami; enfin, au milieu des nombreuses et effroyables menaces du ciel, Jupiter lance un trait qui brise les antennes, déchire et brûle les voiles; la flamme du ciel dévore les mâts; tout tremble, tout est consterné; seul notre malheureux ami périt. Ainsi a fini Léon. Ah! je comprends maintenant, et combien de fois ne comprenons-nous qu'après l'événement, je comprends cette tristesse, ces nuages dont son front était chargé: c'était un présage de la foudre[1]! »

[1] O male igitur, o pessimè actum de Leone dicam nostro, cogit enim pietas atque ingens miseratio, sine stomacho jam de illo loqui, de quo pridem multo cum stomacho; mutatus est animus semper meus, cum illius hominis fortuna, quæ cum misera fuerit, nunc horrenda est. Infelix homo, qualiscumque quidem nos amabat; et si talis esset, qui nec alios, nec se ipsum amare didicisset, sinistris alitibus in hunc mundum ingressus, sinisterioribus abiit. Orabat miser, multis precibus, ut pro se mitterem, fassus errorem, quæ res maxime iratos animos placat; ego vero et instabilitatem mihi notissimam, et ætatem intractabilem, mutandisque moribus jam duriorem veritus, et consilio insuper tuo fretus, spretis precibus responsum litteris nullum dedi. Cepit illum tandem familiaritatis nostræ desiderium ardentius, et malè sibi cognitæ pudor Italiæ, moribusque fisus nostris, cogitansque, quod verum erat, etsi vocari esset indignus, si tamen ultro venisset, minime quidem se nostris arcendum liminibus,

Qui n'est frappé du mélange de naturel et de prétention qu'offre cette description ; qui n'y voit comme à nu le cœur en lutte avec l'esprit? Pétrarque est douloureusement affecté de cette mort; c'est sous une impression profonde de sympathie et de tristesse qu'il en fait le récit à Boccace, et pourtant la recherche se mêle aux sentiments d'une pitié sincère et les gâte. Quel misérable rapprochement entre ce mât et ce mal, jeu de mots que notre langue ne peut reproduire ; entre cette tristesse habituelle de Léon, et cette tempête qui a terminé ses jours par un coup de tonnerre! Ces défauts de Pétrarque, qui sont

proxima æstate, Æolo ac Neptuno, totoque Phorci exercitu adversante Byzantio funem solvit. O! quid dicam! miserabilem, terrificamque rem audies. Jamque Bosphorum atque Propontidem, jamque Hellespontum, Ægeumque, et Ionium, Maria græca transiverat, jam italicæ telluris, ut auguror aspectu lætus dicerem, ni natura respueret ; at equidem minus mœstus, Adriaticum sulcabat æquor, dum repente mutatâ cœli facie pelagique, sæva tempestas exoritur, cæterisque ad sua munera effusis, Leo miser, malo affixus inhæserat, Malo (inquam) vere, malorumque ultimo, quod per omne ævum multa perpesso, clara in finem fortuna servaverat. Horret animus infelicis amici casum promere ; ad summam, inter multas et horrisonas cœli minas, iratus Jupiter telum contorsit, quo disjectæ antennæ, incensaque carbasa in favillas abiere et lambentibus malis (malos) flammis æthereis, cunctis stratis ac territis, solus ille noster periit : hic Leonis finis ; semper certe nunc intelligo, ut multa post factum intelligimus, semper inquam nubes illa, mœstique oris obscuritas nunciabat hoc fulmen. *Senil.*, lib. VI, 1.

un peu restés ceux de la littérature italienne, les faut-il attribuer à une imitation quelquefois mal entendue des anciens; ou bien, et j'inclinerais à cette dernière opinion, naturels au goût de Pétrarque, ont-ils par la contagion de son génie pris dans la prose et plus particulièrement dans la poésie de l'Italie, ce droit de cité dont ils abuseront surtout au seizième siècle?

Léonce Pilate a droit, malgré ses bizarreries, à ces regrets que lui donne Pétrarque. Ce fut lui qui fit connaître Homère à l'Italie. Par les instances de Boccace, il traduisit l'Iliade et l'Odyssée, traduction dont Boccace, nous l'avons dit, fit une copie pour Pétrarque. Ce fut Léonce aussi qui traduisit quelques dialogues de Platon. Il paraîtrait d'après une lettre de Pétrarque écrite à Boccace six ans après [1], en réponse à la copie d'Homère qu'il avait faite pour lui et qu'il lui avait envoyée, que la version de l'Odyssée n'était pas achevée.

Ainsi Pétrarque avait deviné la beauté du grec, qu'il était réservé à Boccace de remettre en lumière.

L'influence de Pétrarque s'étendit autour de lui, elle lui survécut. Ce goût de l'antiquité qu'il a éveillé, ne s'éteindra plus, et à côté de son

[1] Senil., lib. V, 1.

nom, qui les domine, paraissent quelques noms que l'histoire ne doit pas oublier : Zanobi de Strada, Coluccio Salutati et Jean de Ravenne, le disciple de Pétrarque.

Zanobi de Strada naquit, en 1312, à quelques milles de Florence. Fils d'un grammairien célèbre, il lui succéda dans sa chaire, à vingt ans, et professa la rhétorique avec un grand éclat. Une lettre de Pétrarque, qui était alors à la cour de Naples, l'engagea à y venir chercher un théâtre plus digne de lui. Bien reçu par Acciajuoli secrétaire du roi, Zanobi justifia cette bienveillance par ses talents. Sa science égalait presque la science de Pétrarque, et lui valut une récompense éclatante. Charles IV, en l'honneur duquel il prononça un discours latin, lui donna la couronne poétique. On a prétendu que la faveur de l'Empereur avait en partie pour cause un peu d'inimitié pour Pétrarque, et le désir d'effacer par un couronnement nouveau ce triomphe du Capitole dont Pétrarque avait été si fier; on a dit que les sentiments de Pétrarque pour Zanobi en avaient été altérés; fausse et maligne interprétation, indigne de Pétrarque, qui ne ressentit jamais cette basse jalousie. Du reste il semblerait qu'il y eût en effet entre Zanobi et Pétrarque, non une rivalité, mais une direction semblable dans les travaux. Zanobi avait eu aussi l'idée d'un poëme sur

Scipion; le choix de ce sujet s'explique assez naturellement. Zanobi traduisit en langue italienne, en octaves, le commentaire de Macrobe sur le songe de Scipion; de là à l'idée du poëme il n'y a pas très-loin.

Il faut aussi placer au nombre des restaurateurs ou du moins des chercheurs de l'antiquité, Coluccio Salutati. Né en Toscane, en 1330, d'un père exilé, élevé à Bologne, Coluccio étudia d'abord les lois. Mais il quitta, comme avait fait Pétrarque, cette étude pour la littérature; Pétrarque le soutint de ses éloges dans cette carrière nouvelle. Coluccio qui s'était fixé à Avignon, où en 1368 il était notaire apostolique, quitta ce séjour et Urbain pour Florence, où il fut élu chancelier. Coluccio montrait surtout une grande habileté dans ses missives; Galeas le craignait: ses lettres, disait-il, lui faisaient plus de mal que mille cavaliers florentins. Villani le juge moins favorablement; il ne voit en lui que le singe de Cicéron. Coluccio du reste fut animé du même zèle que Pétrarque pour les manuscrits. Pour remédier aux altérations que chaque jour, et le temps et l'ignorance faisaient subir aux manuscrits, Coluccio avait songé à établir une école de transcription [1], et il semble avoir porté dans l'art de les reconnaître une critique péné-

[1] Mehus. *Vita Ambros. Camald.* p. 291.

trante ; il nia que les tragédies attribuées à Sénèque le philosophe fussent de lui. Coluccio reçut aussi les honneurs de la couronne, mais après sa mort; ce fut un triomphe posthume.

Pétrarque était retiré dans sa solitude d'Arquà, livré à l'étude, quand un jeune homme se présente à lui, pauvre, triste, mais paraissant dévoré de la passion de l'étude. Pétrarque l'accueille avec bienveillance, en fait son secrétaire, et l'admet insensiblement dans toute sa confiance. Ce jeune homme, dont l'esprit inquiet devait rappeler à Pétrarque celui de Léonce Pilate, entre un matin dans la chambre de Pétrarque et lui déclare qu'il veut partir; Pétrarque, pour donner le change à ce désir, l'emmène à Venise [1]; mais là son inquiétude le suit, il veut de nouveau quitter Pétrarque ; il veut aller visiter le tombeau de Virgile, chercher le berceau d'Ennius. Léonce avait la vanité de la science ; celui-ci en aura l'idolâtrie; il commence ces savants qui lui sacrifieront tout, l'amitié même et la reconnaissance. Pétrarque cède plutôt qu'il ne consent à ce départ; après diverses aventures, le jeune homme revient, et accueilli avec indulgence de Pétrarque, il le quitte une seconde fois. Cet enthousiaste de la poésie et de la science ancienne, c'est Jean de Ravenne qui

[1] De Sade, t. III, p. 700.

continua et assura l'œuvre de Pétrarque. La passion de Pétrarque pour l'antiquité, n'était que la passion d'un homme et pouvait périr avec lui ; Pétrarque fit des admirateurs, et pas de disciples. Jean de Ravenne a fondé une école qui a mérité cet éloge, que l'on faisait de l'école d'Isocrate, qu'il en était sorti plus de disciples que de guerriers du cheval de Troie [1].

La longue vie de Jean de Ravenne aida autant que son zèle à fonder et à entretenir ce séminaire de la science ; né en 1350, il aurait vécu, dit-on, jusqu'en 1420, et patriarche de la littérature savante, dirigé de la main et excité du regard ceux qui par lui allaient entrer dans la terre promise : Guarino, Aurispa, Léonard d'Arezzo.

[1] Hinc græcæ latinæque scholæ exortæ sunt; Guarino, Philelpho, Leonardo Aretino, Caroloque, ac plerisque aliis tanquam ex equo Trojano prodeuntibus, quorum æmulatione multa ingenia deinceps ad laudem excitata sunt. Platina *in Bonifacio IX*.

CHAPITRE XIII.

État des lettres en Italie à la fin du quatorzième siècle. — École de Jean de Ravenne. — Nicolas V. — Guarino de Vérone. — Aurispa.

Les lettres ranimées par Pétrarque et par Boccace auraient pu périr avec eux; mais cette passion pour l'antiquité qu'ils avaient répandue au sein de l'Italie, y avait jeté de profondes racines; elle avait gagné les républiques et les princes qui déjà succédaient aux républiques; elle saisit les papes eux-mêmes. Rome qui avait dominé le moyen âge par la supériorité des lumières, sentit de bonne heure, on lui doit cette justice, que l'esprit humain, par la passion récente de l'antiquité, entrait dans des voies nouvelles, et elle ne fut pas la dernière à suivre et à encourager ce mouvement intellectuel. Malgré le schisme qui au quatorzième siècle divisa la chrétienté, les papes s'intéressèrent aux lettres et les protégèrent. Innocent VII, au milieu de ses luttes contre Benoît XIII, avait conçu le dessein de faire refleurir l'université de Rome, fondée par Boniface VIII; projet que la mort seule interrompit. Alexandre V, homme instruit

et qui devait aux lettres son élévation, ne les oublia point dans sa grandeur. Né en Grèce dans l'île de Candie, Alexandre V, dont le premier nom était Filargo, se fit franciscain. Il étudia à Padoue, à Bologne, à Paris, où il prit ses grades, et composa, en 1381, un commentaire sur le livre des sentences. Il traduisit beaucoup du grec en latin. Protégé par Jean Galeas Visconti, auquel il dut d'être rapidement élevé aux honneurs de l'épiscopat, il occupa successivement plusieurs siéges, et monta enfin sur le trône pontifical. Martin V fit transporter, en 1417, d'Avignon à Rome la bibliothèque pontificale que Clément V avait fait venir en France.

Eugène IV au milieu des soins que lui donnaient les conciles de Bâle et de Ferrare, la renaissance du schisme, les prétentions d'Amédée VIII, pape sous le nom de Félix V, Eugène IV, fut attentif à ménager et à protéger les gens de lettres; on vante sa libéralité envers eux; plusieurs et des plus illustres entre ceux que nous retrouverons, furent ses secrétaires; il ranima enfin l'université de Rome, réalisant ainsi la pensée d'Innocent VII. Son coup d'œil pénétrant avait entrevu la portée de cette puissance nouvelle de la science et de la littérature; « il fallait, disait-il, honorer les gens de lettres, et craindre leur dédain, car on ne les insulte pas impunément. »

Mais tous ces encouragements devaient être surpassés par la protection d'un pape dont le nom, précurseur de Léon X, se peut placer à côté de lui; un pape qui élevé par les lettres leur fut reconnaissant; ce pape, c'est Nicolas V.

Nicolas était fils d'un pauvre médecin de Sarzane, il se nommait Thomas. Dès sa jeunesse il annonça d'heureuses dispositions, une ardeur extrême pour la recherche des manuscrits, une grande aptitude à expliquer les plus difficiles, et un talent merveilleux à en faire des copies aussi belles qu'exactes. Ce fut ce dernier talent qui le tira de son obscurité, et prépara son élévation. Cosme de Médicis que nous retrouverons, et qui déjà s'annonçait comme le protecteur des lettres, jetait les fondements de la célèbre bibliothèque Marcienne ou de saint Marc; il se fit aider par Thomas pour en mettre en ordre les manuscrits précieux. Protégé aussi par le cardinal Albergati, honoré de plusieurs missions par Martin V et Eugène IV, nommé évêque, puis cardinal, il se distingua au concile de Florence. Ces délicates et importantes fonctions ne lui faisaient point négliger ses premières et chères études. Il entretenait un commerce littéraire avec tous les savants; Philelphe lui écrit; le Pogge lui dédie son dialogue sur le malheur des princes.

Sur le trône pontifical, Nicolas V se garda

bien d'oublier ces douces relations; il s'entoura des gens de lettres, et son amitié leur fut un utile patronage. Autour de lui paraissent le Pogge, Georges de Trébisonde, Léonard d'Arezzo, François Philelphe, Laurent Valla, Théodore Gaza, Jean Aurispa. Ses munificences et ses lumières encouragent et dirigent leurs travaux. Il s'attache surtout à faire connaître à l'Italie la littérature grecque, dont on lui devait déjà d'avoir découvert plusieurs manuscrits, entre autres ceux de Grégoire de Nazianze, de Basile, de Lactance, d'Irénée, etc; il fait traduire Diodore de Sicile, Xénophon, Hérodote, Thucydide, Polybe, Appien, Homère (l'Iliade), Strabon, Aristote, Ptolémée, Platon, Théophraste. Sa bienveillance et sa générosité étaient extrêmes. Le Pogge, dans la préface de sa traduction de Diodore, dit que ce sont les libéralités de Nicolas V qui l'ont engagé à se livrer à ce travail; ailleurs, que Nicolas l'a en quelque sorte réconcilié avec la fortune [1]. Il donna quinze cents écus à Guarino pour la traduction de Strabon; cinq cents ducats à Perrotti pour celle de Polybe, en s'excusant de ne le pas récompenser dignement; à Valla, cinq cents écus d'or pour son Thucydide; une maison à Philelphe, et dix mille écus d'or dé-

[1] Æneas Sylvius, *Cosmog.*, c. 58, fait le tableau des générosités de Nicolas V envers les savants.

posés chez un banquier, pour la traduction d'Homère. Il peupla la bibliothèque de Rome, et jeta les fondements de la bibliothèque du Vatican [1].

Ces libéralités envers les gens de lettres, ne se faisaient point aux dépens des pauvres; tel est le caractère de Nicolas V : il reste pontife chrétien, au milieu de son amour pour l'antiquité; s'il fait traduire des auteurs profanes, il fait aussi traduire les pères grecs, ou pour la première fois, ou mieux qu'ils ne l'avaient été. Ce qui charme Nicolas V dans l'antiquité, c'est la beauté de la forme, et non le fond; il laisse des anciens le paganisme, et leur ravit leur beauté éternelle, l'art : pieux larcin de la prudence chrétienne, qui dérobant ce qui avait manqué au moyen âge dans l'expression de la pensée, l'élégance, donnait à la littérature une teinte douce et chaste, une teinte religieuse, que le siècle de Léon X effacera trop souvent sous des images et des couleurs païennes. Pontife sage et éclairé, ennemi de la guerre, c'est à l'autorité de la science unie à la piété, qu'il demande l'autorité nouvelle de l'Église. Précurseur de Léon X, que lui a-t-il manqué pour que son nom devînt celui de son siècle? plus de faste et de bruit. On doit regretter qu'il n'ait pas plus longtemps présidé aux destinées de la chrétienté; il eût préparé et opéré

[1] *Rer. italic. Script.*, t. III, pars II et t. XXV.

peut-être sans secousse le passage fatal du moyen âge à la renaissance; ami de l'antiquité, mais sans cette exagération qui dans Léon X sera presque du paganisme; plus attentif au mouvement qui se faisait autour de lui, il l'eût mieux dirigé; tolérant, parce qu'il était éclairé, le protestantisme qui plus tard lui a donné des éloges[1], eût reconnu en lui une piété simple et profonde qui eût prévenu ou désarmé les attaques. Nicolas V a manqué au moment où sa sagesse était le plus nécessaire.

En même temps que le zèle des papes continuait ainsi à encourager les lettres, les maîtres eux-mêmes ne manquaient point; les traditions se soutenaient; les élèves de Jean de Ravenne allaient répandant ses leçons, et continuèrent l'œuvre de Pétrarque et de Boccace.

A leur tête marche Guarino de Vérone. Né à Vérone, en 1370, d'une famille noble, Guarino, étudia d'abord la langue et la littérature latines sous Jean de Ravenne; puis il se rendit à Constantinople, pour s'y perfectionner dans l'étude

[1] Prima terrarum Italia ad hanc palmam occupandam sese concitavit. In ipsa vero Italia ad certamen adeo gloriosum Nicolaus Quintus, pontifex maximus, in cujus extrema tempora Byzantini imperii eversio incidit, princeps, quod equidem sciam, signum sustulit. Primus cum assiduis hortatibus, tum ingentibus etiam propositis præmiis, ad meliorem litteraturam à tenebris oblivionis in lucem revocandam homines stimulavit. » Casaubon, *Préf. de Polybe*, dédiée à Henri IV.

du grec auprès d'Emmanuel Chrysoloras, qui devait plus tard aller en répandre la connaissance au sein de l'Italie. Il revenait en Italie avec deux grandes caisses de manuscrits grecs, quand une soudaine et violente tempête engloutit une de ses deux caisses. Telle fut l'impression de cette perte, que ses cheveux blanchirent à l'instant; il avait vingt ans. De retour en Italie, Guarino tint successivement école à Florence, à Vérone, à Padoue, à Bologne, à Ferrare et à Venise. A Ferrare, où il séjourna assez longtemps, et où il fut professeur de langue grecque et latine, Nicolas III d'Este lui confia l'éducation de son fils Lionel. Il remplissait ces fonctions, quand s'ouvrit le concile de Ferrare; Guarino y assista. Les Grecs qui avaient accompagné l'empereur Jean Paléologue, lui donnèrent, à ce qu'il paraît, beaucoup d'occupation. Quand le concile fut transféré à Florence, Guarino s'y rendit, sans doute pour servir d'interprète entre les Grecs et les Latins. Revenu à Ferrare, il y professait encore à la fin de 1460; il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.

Des traductions, entre autres celles de plusieurs vies de Plutarque auxquelles il ajouta la vie d'Aristote et celle de Platon, de quelques-unes de ses œuvres morales, et surtout de la géographie de Strabon, des grammaires grecques et latines, des commentaires sur les oraisons de Cicéron, et sur Perse, des discours latins, des

poésies latines, un grand nombre de lettres non imprimées, telles sont les œuvres de Guarino. Dans le monde nouveau de l'antiquité, il eut aussi ses découvertes; il retrouva le premier les poésies de Catulle, couvertes de poussière, dans un grenier et presque détruites; il les restaura, les corrigea, les mit en ordre et en lumière, mais sans pouvoir ni effacer entièrement les injures du temps, ni en combler les lacunes; travail d'ailleurs que nul depuis lui n'a pu accomplir. La gloire de Guarino, et le grand service qu'il rendit aux lettres, c'est d'avoir formé de nombreux élèves. Son zèle était infatigable : « à peine il mange, à peine il dort, à peine il sort de chez lui, » disait un de ses disciples. Des nombreux enfants de Guarino, deux, Jérôme et Baptiste, marchèrent sur ses traces; le premier fut secrétaire d'Alphonse, roi de Naples; le second, professeur de littérature grecque et latine à Ferrare, comme son père; on lui doit la première édition des commentaires de Servius sur Virgile; et il compta au nombre de ses disciples Giglio Giraldi et Alde Manuce.

La route de Constantinople, que le premier Guarino eut la gloire de montrer aux savants italiens, fut reprise par un homme que l'érudition renaissante compte au nombre de ses illustrations, Jean Aurispa. Né en 1369, en Sicile, Aurispa y passa ses premières années; il

était déjà dans un âge mûr, quand il résolut de voyager en Grèce, pour y découvrir et rassembler des manuscrits. Ses recherches furent heureuses; il rapporta à Venise deux cent trente manuscrits d'auteurs grecs : Callimaque, Pindare, Oppien, les poésies attribuées à Orphée; Platon, Proclus, Plotin, Xénophon, Arrien, Dion, Diodore de Sicile, Procope, et plusieurs autres auteurs. Il était revenu en Italie avec l'empereur Jean Paléologue; il l'accompagna dans plusieurs villes; il était avec lui à Venise à la fin de 1423 : il le quitta l'année suivante. De Venise, il se rendit à Bologne, où il ne se fixa point; à Florence, où il ne resta point non plus. Ferrare le retint plus longtemps; il y était en 1438, quand le concile de Bâle y fut transféré. Élu secrétaire apostolique par Eugène IV, il fut confirmé dans cette dignité par Nicolas V. Vieux, il vécut à Ferrare dans une solitude tranquille et laborieuse, et mourut plus que nonagénaire, en 1490.

La réputation d'Aurispa comme celle de Guarino, brillante alors, est bien pâle aujourd'hui : tel a été le sort de ces savants. Rudes ouvriers, ils ont défriché le champ de la science et préparé ces brillantes moissons que devaient recueillir d'autres mains. Former des élèves, rassembler des manuscrits, c'était alors la tâche utile, et ils y ont consacré leur vie.

La connaissance de la langue grecque répandue

au sein de l'Italie par Guarino et Aurispa, le fut surtout par un Grec[1], Emmanuel Chrysoloras. Né à Constantinople vers le quatorzième siècle, Chrysoloras y enseigna les belles-lettres; c'était pour l'entendre que Guarino jeune encore avait quitté l'Italie. En 1393, il fut envoyé à Venise par Manuel Paléologue, pour solliciter des secours contre les Turcs; et dès cette époque, plusieurs Italiens s'instruisirent à ses leçons. Il était de retour de Constantinople, quand les Florentins l'invitèrent à venir professer la littérature grecque en leur ville, lui offrant, pour dix ans, cent florins chaque année. Chrysoloras s'y rendit en 1396; de nombreux et brillants élèves sortirent de son école : Léonard d'Arezzo, le Camaldule, le Pogge, Philelphe, Manetti, Guarino. Au commencement du quinzième siècle, Chrysoloras se rendit à Milan auprès de l'empereur Manuel, qui venait de passer en Italie; à Milan, il ouvrit une école. Chargé bientôt par Manuel, de missions importantes auprès des puissances d'Italie, et par Alexandre V, auprès du patriarche de Constan-

[1] Interea Emmanuel Chrysolora, Constantinopolitanus, vir doctrina et omni virtute excellentissimus, cum se in Italiam contulisset, partim Venetiis, partim Florentiæ, partim in curia, quam secutus est, Romana, prædictos pene omnes Johannis Ravennatis auditores litteras docuit græcas, effecitque ejus doctrina, paucis tamen continuata annis, ut qui græcas nescirent litteras, latinis viderentur indoctiores. *Blond. flav. ubi de Romandiola, p. 340, Edit. Basil.*

-tinople, et enfin par Jean XXIII, au concile de Constance; il y mourut en 1415. Son oraison funèbre fut prononcée, et son épitaphe composée par le Pogge [1].

Un nom plus oublié encore peut-être aujourd'hui et alors célèbre, ce fut celui de Gasparino Barziza, ainsi nommé du village de Barziza, où il était né en 1370. Étudiant, on le croit, à Bergame, il y tint ensuite une école particulière; puis il professa publiquement les belles-lettres à Pavie, à Venise, à Padoue et à Milan. Il était à Milan en 1418, quand le pape Martin V y passa, en revenant du concile de Florence. Barziza fut choisi pour le haranguer; et quand les deux universités de Pavie et de Padoue lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter, ce fut à Barziza que l'on confia le soin de rédiger les deux discours. Barziza fut pendant le reste de sa vie

[1] Hic est Emanuel situs,
Sermonis decus attici:
Qui dum quærere opem patriæ
Afflictæ studeret, huc iit.
Res belle cecidit tuis
Votis Italia; hic tibi
Linguæ restituit decus
Atticæ, ante reconditæ.
Res belle cecidit tuis
Votis, Emanuel; solo
Consecutus in italo
Æternum decus es, tibi
Quale Græcia non dedit,
Bello perdita Græcia.

HODY., *de Græc. ill.*, p. 22.

honoré de la faveur de Philippe-Marie Visconti. Il mourut à Milan vers la fin de 1430.

Expliquer les auteurs anciens, rechercher et déchiffrer les manuscrits, ce furent là la tâche et la gloire de Barziza. Remarquables par l'élégance et une pureté alors fort rare, les œuvres latines de Barziza ont reçu en France un honneur qui est en même temps un fait curieux pour l'histoire de l'imprimerie. En 1469, deux docteurs de Sorbonne, Guillaume Fichet et Jean de la Pierre, firent venir d'Allemagne à Paris trois ouvriers imprimeurs; ils établirent des presses dans une salle de la Sorbonne; le premier ouvrage qui en sortit, furent les lettres de Barziza.

CHAPITRE XIV.

Léonard d'Arezzo.—Le Camaldule.—Victorin de Feltro.

Chrysoloras forma de nombreux et illustres élèves. Ce fut un de ses élèves que ce Léonard d'Arezzo, contemporain de Guarino et d'Aurispa, et leur émule de science et de zèle pour l'antiquité.

Léonard Bruno naquit à Arezzo en 1369. Ses premières années virent Arezzo pillé par les troupes d'Enguerrand de Coucy, réunies aux bannis d'Arezzo; son père fut fait prisonnier, et emmené dans un château; lui, dans un autre. Cette captivité lui révéla sa vocation. Dans la chambre où il était enfermé se trouvait un portrait de Pétrarque; cette vue enflamma l'imagination du jeune Léonard, et il ne rêva plus qu'étude et gloire. Rendu à la liberté, le premier usage qu'il en fit fut d'aller à Florence pour y continuer sous Jean de Ravenne ses études commencées à Arezzo. Livré d'abord à l'étude des lois, il les quitta pour apprendre le grec sous Emmanuel Chrysoloras. Peu de temps après le départ de Chrysoloras, en 1405, Léonard fut

appelé à Rome par Innocent VII; et en 1405, nommé secrétaire apostolique, il partagea les dangers et les vicissitudes de ce pape. Il conserva la même place sous Grégoire XII, sous Alexandre V, et même sous Jean XXIII. Après la déposition de ce pape, au concile de Florence, Léonard d'Arezzo revint à Florence. Martin V régnait; Léonard d'Arezzo, soit fidélité à Jean XXIII, soit ressentiment particulier, attaqua par des chansons le pouvoir et la personne du nouveau pape :

. . . . . Papa Martino
Non vale un quattrino.

Le pape se fâcha; il voulut excommunier les Florentins, eux et leur ville; mais Léonard parvint, telle était l'autorité naissante de sa parole, à le fléchir par un discours qu'il a conservé dans ses Mémoires.

A Florence, Léonard Bruno fut deux fois nommé chancelier de la république, et reçut les plus grands honneurs; distinctions qu'il devait à son caractère autant qu'à ses talents. Sincère, discret, patient, il honora le nom d'Arezzo qu'il porta le premier, et qu'un autre devait flétrir. On cite de sa modération un exemple remarquable. Dans une discussion philosophique qu'il avait soutenue contre un jeune homme, Léonard Bruno, soit infériorité, soit

impatience, s'emporta à des paroles violentes. Le jeune homme par modération naturelle, ou par respect pour sa dignité et son âge, ne lui répondit point. Quand Léonard Bruno fut resté seul, et que rendu à lui-même, il put sentir l'inconvenance de ses paroles, il en éprouva un profond regret ; toute la nuit se passe inquiète et agitée ; il attend avec impatience le retour du jour. Dès le matin il se rend sur la place publique, et fait dire au jeune homme que la veille il avait blessé de le venir trouver. Le jeune homme, quelque peu troublé, se rend à cette invitation. Aussitôt qu'il le vit, Léonard Bruno lui dit : « Hier, je vous ai blessé, mais j'en ai été bien puni ; je n'ai pu de la nuit trouver un moment de repos ; il me tardait de vous voir, de réparer ma faute envers vous ; l'offense a été publique, je voulais que la réparation le fût [1]. »

Mais ce qui le distingue des savants que nous venons de nommer, c'est, à l'exemple de Pétrarque et de Boccace, de n'avoir point dans le culte nouveau de l'antiquité, négligé la littérature italienne. C'est dans cette langue qu'il a écrit une histoire de Florence en douze livres : ou-

[1] Heri quum vesper adventasset, gravi contumelia te videor affecisse. Verum præsto fuit pœna parata mihi, nam insomnem universam noctem ducens, nunquam animo consistere potui, donec te ipsum convenirem, ac ingenuo faterer, in quo deliquissem. (Manetti, *Vita Script. rer. italic.*, t. XX, p. 534.)

vrage placé à sa mort sur sa poitrine, comme l'avait été la Divine Comédie sur la poitrine de Dante; de Dante dont Léonard a écrit en italien la vie, ainsi que celle de Pétrarque. Léonard a laissé des lettres utiles pour l'histoire littéraire; son style rude, mais énergique, se ressent de la pratique des affaires; il a aussi écrit des mémoires ou commentaires sur les événements publics de son temps; des opuscules historiques, et des traductions ou plutôt des imitations de Polybe et de Procope; il a traduit avec plus d'exactitude les Économiques, les Politiques et les Morales d'Aristote; quelques opuscules de Plutarque, des harangues de Démosthènes et d'Eschyne; des morceaux de Platon, de Xénophon, de saint Basile. Léonard ne fut pas seulement un savant, un écrivain, ce fut un habile et noble citoyen de Florence; les lettres en lui prirent part à la vie politique, et l'honorèrent. Léonard mourut en 1444, chancelier de la république, dignité qu'il obtenait pour la seconde fois. On lui fit de magnifiques obsèques. Manetti prononça son oraison funèbre, et par décret de l'autorité publique, il le couronna de laurier. On lui éleva un mausolée en marbre, que l'on voit encore à Florence dans l'église de Sainte-Croix.

Entre ce premier âge de la renaissance et le quinzième siècle se présente encore un homme dont la vie tout entière consacrée aux lettres,

leur fut singulièrement utile. Ambrogio Traversari naquit en 1386 à Portico, château de la Romagne. Élève d'Emmanuel Chrysoloras, à l'âge de quatorze ans, l'année même où commençait un autre siècle, il entra à Florence dans l'ordre des Camaldules Degli Arigioli, dont le nom est devenu le sien, Ambrogio le Camaldule. Dans cette retraite, où il resta pendant trente et un ans, sans aucune fonction qui le pût distraire de l'étude, le Camaldule acquit une connaissance profonde de l'antiquité. Du fond de sa solitude, il entretenait avec les savants les plus illustres une correspondance suivie qui avait surtout pour objet la recherche des manuscrits. En 1431, il fut créé général de son ordre, et envoyé par Eugène IV, au concile de Constance; puis, auprès de Sigismond, et revint à Venise pour y recevoir, au nom du pape, l'empereur et le patriarche des Grecs, qu'il conduisit à Ferrare; il assista au grand concile, dont il ne vit pas l'heureuse issue; il mourut en 1439, à cinquante-trois ans.

Ami de Cosme de Médicis, de Niccolo Niccoli et de tous les citoyens qui aimaient et qui cultivaient les lettres, le Camaldule aida comme eux, dans une sphère plus étroite, mais non moins active, à la renaissance de l'antiquité, et à la bonne harmonie des savants. De mœurs douces et conciliantes, d'un esprit fin et délicat,

il fut l'Atticus de son temps; Philelphe lui devra le pardon de Médicis qu'il avait outragé. Dans les différents voyages qu'il fit pour les intérêts de son ordre, où par les instructions et pour le service de la papauté, le Camaldule ne perdait point de vue la grande passion de ce siècle, la découverte ou la conservation des manuscrits, et il a dans un ouvrage précieux consigné le fruit de ses recherches. Son Hodœporicon est un guide indispensable pour l'histoire littéraire du temps. Ses lettres ne jettent pas de moins vives lumières sur le mouvement intellectuel de cette époque; elles seraient à elles seules une histoire littéraire de la première moitié environ du quinzième siècle.

Les lettres encouragées par les papes, cultivées avec enthousiasme par les savants, trouvaient dans toutes les cours un appui et des récompenses. Pas plus que les Visconti, les Gonzague et les Sforce ne manquaient à ce noble patronage; et Mantoue offre à cette époque un savant qui sut se faire remarquer entre tant de noms illustres, par la nouveauté d'un enseignement ingénieux et fécond, ce fut Victorin de Feltro, qui naquit en 1379. Victorin de Feltro, auquel Jean-François de Gonzague avait confié l'éducation de ses deux fils et de sa fille, imagina pour eux un système d'éducation facile et attrayant. Il fit de l'étude un amusement; il parla à l'esprit par les

yeux, et fit entrer la science par l'imagination. Dans une maison meublée pour lui seul, et que seul il habitait avec ses élèves, il avait fait ménager des galeries, des promenades charmantes, des peintures agréables, représentant des enfants se livrant aux jeux de leur âge; son école fut et s'appela : la Maison Joyeuse. Cet essai heureux lui fit une immense réputation; de toutes parts lui arrivaient les élèves, de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèçe; Mantoue fut le gymnase de deux mondes. La douceur aimable et ingénieuse de Victorin de Feltro, n'était pas seulement dans l'idée de son enseignement; elle était aussi dans son caractère; attentive et paternelle, sa pensée formait l'âme en même temps que sa science cultivait et enrichissait l'esprit. L'éducation y était fort étendue; on y trouvait réunis les meilleurs maîtres de grammaire, de dialectique, d'arithmétique, d'écriture grecque et latine, arts d'agréments, dessin, danse, musique. Tous ces maîtres, dit-on, enseignaient gratuitement, par amitié pour Victorin de Feltro. Victorin de Feltro mourut dans un âge avancé; il n'a point laissé d'ouvrages; sa gloire était dans son enseignement, gloire fragile, et qui ne laisse point de traces. Mais ses nombreux élèves n'ont point laissé périr sa mémoire.

Si nous cherchons à résumer, à constater les

progrès de ce travail intellectuel qui se suit et se continue depuis Pétrarque et Boccace, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, nous verrons que ce mouvement, s'il n'est plus aussi brillant, est toujours vif et soutenu. L'impulsion donnée ne s'est point ralentie; quand un vaisseau a été fortement lancé par la rame, le mouvement, dit l'orateur romain, continue alors même que la rame reste immobile; il en est ainsi du mouvement de la pensée, quand il a été donné par le génie. Jean de Ravenne, Guarino, Aurispa, sont des savants; mais ils sont inspirés par le souffle de la première renaissance; le Camaldule a plus que du savoir, il a du goût et de la politesse; Léonard est presque un historien, en même temps qu'un homme d'état. A côté de ce travail séparé des intelligences, se remarque un autre et plus heureux mouvement : non-seulement par les voyages des savants italiens en Grèce, et des Grecs en Italie, les deux mondes de l'antiquité se mêlent; mais déjà par les conciles, par les ambassades, les savants communient entre eux : l'Orient et l'Occident se touchent, et nous les verrons bientôt réunis à Florence.

CHAPITRE XV.

Le Pogge.—Concile de Constance.—Récit de la mort de Jérôme de Prague.—L'abbaye de Saint-Gal. — Voyage en Angleterre.—Retraite à Valdarno.—Divers ouvrages du Pogge.—Les ruines du Capitole.

Au-dessus des noms que nous venons de rappeler, s'élève un nom célèbre encore aujourd'hui, le nom de Pogge.

Poggio Bracciolini, que nous appelons le Pogge, naquit en 1380, d'une famille pauvre, au château de Terranuova, dans le territoire d'Arezzo. Elève de Jean de Ravenne et d'Emmanuel Chrysoloras, il vint dans sa jeunesse chercher fortune à Rome, où il eut pour premier protecteur Boniface IX. Sous Innocent VII, il jouit de la même faveur, et fut, en 1402, nommé rédacteur des lettres pontificales, place qu'il conserva pendant cinquante ans sous huit papes. Disgracié sous Grégoire XII, il se retira à Florence; mais il reprit ses fonctions sous Alexandre V; avec Jean XXIII, il se rendit au concile de Constance.

Pendant vingt-deux ans le grand schisme avait déchiré l'Église d'Occident; depuis Urbain VI, et l'antipape Clément VII, les papes et les

antipapes, les excommunications réciproques se succédaient; les cardinaux se lassèrent enfin de voir ainsi la tiare partagée; pour faire cesser ce divorce funeste, ils se réunirent, en 1409, au concile de Pise; ils déposèrent les deux prétendants, et nommèrent un nouveau pape, qui devait être l'unique. Cet expédient fut un nouvel embarras : au lieu de deux papes, on en eut trois. Grégoire XII, et Benoît XIII, les deux papes destitués, conservèrent leurs partisans parmi les puissances de l'Europe; Alexandre V, le nouvel élu, eut les siens. Ce fut pour faire ce que n'avait point fait le concile de Pise, que s'assemblait le concile de Constance.

Le concile de Constance, dans le désir de rétablir l'unité si malheureusement compromise, s'attacha surtout à en fixer le principe et la source; il la dénia au pape, la dénia aux conciles mêmes, et finit par arriver à la souveraineté populaire de l'Église, à la démocratie chrétienne. On est étonné de la hardiesse des propositions de Gerson à cet égard. Mais comme pour corriger, pour expier ces hérésies constituantes, le concile se montra aussi fort inquiet des nouveautés qui alarmaient et troublaient l'Église. Il poursuivait donc deux buts : rétablir l'unité de la papauté et arrêter les hérésies naissantes et contagieuses de Jean Wiclef, hérésies qui de l'Angleterre, leur berceau, avaient déjà envahi une

partie de l'Allemagne, et étaient soutenues en Hongrie par Jérôme de Prague et par Jean Huss. Le concile, jaloux de prouver son orthodoxie, en même temps qu'il proclamait le principe démocratique de la supériorité des conciles sur le pape, cita Jean Huss à comparaître devant lui. Jean Huss se rendit à cette sommation théologique; mais dans ses interrogatoires il refusa de reconnaître ses erreurs; dégradé sur ses refus et livré au bras séculier, il mourut avec un courage invincible.

Jérôme de Prague, le disciple de Jean Huss, compromis dans l'accusation de son maître, était parvenu à s'échapper; mais bientôt honteux de lui survivre, il vint, un an après, se présenter devant les juges; quelques-uns d'abord essayèrent de l'amener à résipiscence. Jérôme résista à toutes les instances comme à toutes les menaces. Les haines contre lui s'en accrurent : il fut condamné. Il trouva surtout des accusateurs implacables dans les docteurs de l'université de Paris qu'il avait, dit-on, autrefois gravement blessés. Il serait venu anciennement à Paris braver les maîtres de Navarre, et les dénoncer comme nominalistes; il leur aurait jeté un insolent défi, et les attaquant dans leur côté faible, leur infaillibilité scolastique, il se serait écrié : que seul il les combattrait tous [1].

[1] Veniant omnes magistri de Parisiis; ego volo cum ipsis

Jérôme de Prague mourut avec un courage égal à celui de son maître. Témoin de son supplice, le Pogge fut vivement frappé de cette opiniâtre et calme fermeté; et sous l'impression immédiate de ce fier courage, il a tracé de Jérôme devant ses juges, de sa présence d'esprit, de son sang-froid à l'aspect du bûcher et au milieu des flammes, un tableau plein de chaleur et d'intérêt, et où dans la beauté nouvelle du langage, animé par une émotion profonde, éclate une indépendance d'esprit, une tolérance philosophique plus remarquables encore[1].

disputare qui libros nostros cremaverunt in quibus honor totius mundi jacuit. Labbe; *Concil.*, t. XII, p. 140.

[1] Fateor me neminem vidisse unquam qui in causâ dicendi, præsertim capitis, magis accederet ad facundiam priscorum, quos tantoperè admiramur. Mirum est vidisse quibus verbis, quâ facundiâ, quibus argumentis, quo vultu, quo ore, quâ fiduciâ responderit adversariis, ac demùm causam peroravit, ut dolendum sit tam nobile ingenium, tam excellens, ad illa hæresis studia divertisse. Si tamen vera sunt quæ sibi objiciuntur, non enim mea est tantam rem judicare, acquiesco eorum sententiis qui sapientiores habentur.

O virum dignum memoriâ hominum sempiternâ!

« Jocùndâ fronte et alacri vultu ad exitum suum accessit, non ignem pavit, non tormenti genus, non mortem. Nullus unquam stoicorum tam constanti animo, tam forti mortem perpessus, quam iste appetisse videtur. Quùm venisset ad locum mortis, se ipsum exuit vestimentis Tum procumbens flexis genibus, veneratus palum ad quem ligatus fuit. Tunc flammâ adhibitâ, canere cœpit hymnum quemdam, quem fumus et ignis vix intercepit. — Hoc maximum constantis

Qu'un partisan de l'hérésie nouvelle eût, dans son fanatisme puritain, admiré l'héroïque fermeté de Jérôme de Prague, il n'y aurait là rien de bien étonnant; mais qu'un esprit assez indifférent, on peut le croire, aux questions théologiques qui se débattaient alors, s'élevant au-dessus des préventions qui condamnèrent Jérôme de Prague, et de l'exaltation réformiste qui l'animait lui-même, ne voie dans ce spectacle que le courage de l'esprit, c'est-à-dire de la pensée contre la violence matérielle qui la veut écraser, c'est là une tendance philosophique aussi élevée que nouvelle. On voit au récit de Pogge, qu'un sentiment nouveau a pénétré dans les âmes : la tolérance et l'admiration pour cet indomptable courage d'esprit qui doit vaincre l'inflexibilité dogmatique. Dans l'apologiste de Jérôme de Prague, il y a quelque chose du défenseur de Calas. Où le Pogge a-t-il dérobé cette hauteur et cette indépendance nouvelles de la pensée? au foyer, caché encore mais ardent, qui échauffe les imaginations, à la

animi signum : cum lictor ignem post tergum, ne videret, injicere vellet : hùc, inquit, accede et in conspectu accende ignem. Si enim illum timuissem, nunquam ad hunc locum quem fugiendi facultas erat, accessissem. Hoc modo vir præter fidem egregius, est consumptus.—Nam neque Mutius ille tam fidenti animo passus est membra uri, quam iste universum corpus; neque Socrates venenum bibit, sicut iste ignem suscepit. (Pogg. Opp., p. 301.)

lumière de l'antiquité, qui se manifeste ici pour la première fois avec cette influence libre et hardie, qui en fera l'initiation à la liberté moderne. Dans l'antiquité, Pétrarque, Boccace et leurs disciples n'avaient vu, pour ainsi parler, que l'extérieur, la beauté de la forme et les souvenirs de la grandeur matérielle et politique de Rome. Le Pogge y aperçoit et y prend quelque chose de plus profond, le sentiment philosophique, le stoïcisme de l'esprit : écrivain vraiment original et hardi sous ce costume latin, qui voile et embellit la pensée sans la gêner et l'amoindrir. Tous les savants du reste n'avaient pas ce courage. Léonard Bruno auquel le Pogge adressait ce récit pathétique et quelque peu indiscret de la mort de Jérôme de Prague, fut effrayé de tant de hardiesse; il lui répond timidement et semble s'étonner de tant d'intérêt montré à un hérétique [1].

Tandis que les docteurs de l'université et les théologiens disputaient à Constance sur la supériorité de l'Église ou des conciles, le Pogge toujours occupé de l'antiquité, errait aux environs de Constance [2], cherchant, ainsi qu'avaient ac-

[1] Sed nimio fortassè affectu quàm decuit catholicum virum. *Leon. Brun.* Epist., lib. IV, p. 10.

[2] Fortuna quædam fuit, ut cum essemus Constantiæ otiosi, cupido incesseret visendi ejus loci quo ille (Quintilien) reclusus tenebatur. Est autem monasterium sancti Galli prope urbem hanc millibus passuum XX. Itaque nonnulli animi

coutumé Pétrarque et Boccace, quelques manuscrits enfouis et oubliés sous la poussière des monastères; ses recherches furent heureuses. A vingt milles de Constance, dans l'abbaye de Saint-Gal, il découvrit un Quintilien; les trois premiers livres et la moitié du quatrième livre des Argonautiques; les Scholies d'Asconius Pedianus sur huit discours de Cicéron; Vitruve, Priscien : tous ouvrages ensevelis dans une espèce de cachot obscur et humide, au fond d'une tour, où l'on n'aurait même pas voulu jeter des condamnés à mort. L'Allemagne et la France n'échappaient point à l'activité de ses investigations, qui était excitée et récompensée par les plus importantes découvertes. Sur ses instructions on retrouva, à Langres, chez les moines de Cluny, le : Pro

laxandi, et simul perquirendorum librorum, quorum magnus esse numerus dicebatur gratia, eò perreximus. Ibi inter confertissimam librorum copiam, quos longum esset recensere, Quintilianum comperimus adhùc salvum et incolumem, plenum tamen situ, et pulvere refertum. Erant enim in bibliothecâ libri illi, non ut eorum dignitas postulabat, sed in teterrimo quodam et obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ne vita quidem damnati detruderentur. — Reperimus præterea libros tres primos, et dimidiatum quarti Caii Valerii Flacci Argonauticon, et expositiones tanquam thema quoddam super octo Ciceronis orationibus, Quincti Asconii Pediani, eloquentissimi viri, de quibus meminit Quintilianus. (Epist. Pogg. ad Johann. amicum suum. *Murator.*, Script. rer. Italic., t. XX, p. 168). Cf. Poggii *Vita*, c. VI, p. 166, sur les autres auteurs découverts par le Pogge.

Cæcina; ailleurs les discours sur la loi agraire contre Rullus; le discours au peuple contre cette loi; le discours contre Lucius Pison et plusieurs autres discours. On lui doit encore le poëme de Silius Italicus, de Manilius; la plus grande partie de Lucrèce, les bucoliques de Calpurnius, un livre de Pétrone, Ammien Marcellin, Végèce, Julius Frontin sur les aqueducs, huit livres des mathématiques de Firmicus, Nonius Marcellus, Columelle, et d'autres auteurs moins importants, mais précieux encore. On ne possédait alors que huit comédies de Plaute; un certain Nicolas de Trèves, que dirigeaient les indications de Pogge, en découvrit douze autres.

Le concile terminé, le Pogge se rendit à Mantoue, à la suite du nouveau pape Martin V. Mais tout-à-coup il part pour l'Angleterre [1], sans que ce départ subit semble suffisamment motivé; il paraît, il est vrai, avoir un peu cédé aux instances de l'évêque de Winchester, le cardinal de Beaufort. Mais sans les précautions que le Pogge crut sans doute devoir prendre, pour échapper au péril de ses éloquentes sympathies en faveur de Jérôme de Prague, il est probable que les instances du cardinal auraient été moins heureuses. Quoi qu'il en soit, arrivé en Angleterre, le cardinal tint à grand'peine et avec mau-

[1] Cùm venissem in Angliâ, *Facet.* p. 474.

vaise grâce les promesses qu'il lui avait faites. Ce mécompte se joignant à d'autres déplaisirs, l'ennui saisit le Pogge. Ses regrets étaient encore augmentés par un des grands événements de ces temps, la découverte de quelques manuscrits qui venait de se faire en Italie. Gérard Landriani, évêque de Lodi, avait retrouvé plusieurs traités oratoires de Cicéron : le « De Oratore, le Brutus et l'Orator. » Tant et de si grandes richesses exhumées, et ne point les voir, ne les pas toucher! le Pogge n'y tint pas. D'ailleurs d'Italie lui venaient des offres brillantes; secrétaire du pape, ou professeur, il avait le choix. Le Pogge se décida pour la place de secrétaire, et s'attacha au pape Martin V, dont il partagea les diverses fortunes.

Compromis sous Eugène IV, dans une sédition qui eut lieu à Rome, le Pogge s'enfuit et fut fait prisonnier par les soldats de Piccinnino. Il fut bientôt relâché et se retira alors à Florence, qu'agitaient des troubles politiques; ces orages se calmèrent, et le Pogge résolut de s'y fixer. Il acheta une petite maison de campagne à Valdarno : il en fit un muséum; il l'enrichit de ruines précieuses; y rassembla des médailles, des statues, et autres antiques, s'entourant à l'exemple de Cicéron, des souvenirs et des images des grands hommes de l'antiquité [1]. Les

[1] Habeo cubiculum refertum capitibus marmoreis, interque

honneurs vinrent le chercher dans cette studieuse retraite. Tranquille et honoré, le Pogge songea au mariage; mais il avait cinquante-cinq ans; celle qu'il devait épouser, était jeune, elle était riche : il hésitait. Dans un dialogue [1] qui n'a point vu le jour, mais dont Apostolo Zeno possédait une copie, il examinait sérieusement le pour et le contre; il se décida enfin pour l'affirmative; il eut une nombreuse famille; nous verrons deux de ses fils dans des fortunes bien différentes, sous Laurent de Médicis et sous Léon X.

Nicolas V était monté sur le trône pontifical. Nous savons déjà quelle bienveillante protection trouva auprès de lui le Pogge, qui était lié avec le savant avant d'être honoré du patronage du pape. A l'avénement de Nicolas V, le Pogge lui adressa un discours de félicitation. Nicolas V, homme de lettres, en même temps que pape, n'oublia point son ancien état, et le premier des papes il employa, dans une lutte pontificale, la plume d'un séculier. D'après ses instructions, le Pogge écrivit avec une grande vivacité, contre Amédée de Savoie, compétiteur de Nicolas;

unum est elegans, integrum; aliud truncis naribus, sed quæ vel bonum artificem delectent. His, et nonnullis signis quæ procuro, ornare volo academiam meam. *Epist.* Romæ scripta. Poggii Vita, c. XIII, p. 183.

[1] An seni sit uxor ducenda.

service d'ailleurs que Nicolas V paya peut-être un peu cher. Car il dut plus tard fermer les yeux sur deux ouvrages de le Pogge, censures vives et hardies, dirigées contre les vices et les folies de quelques moines.

Dans les fonctions si longues et si occupées du sécrétariat pontifical, au milieu de ses voyages, dans la douce solitude de Valdarno, le Pogge ne cessait de se livrer à l'étude. Faisant tout à la fois œuvre de savant et d'écrivain, il traduisit plusieurs ouvrages anciens. On lui doit des versions de Diodore de Sicile, et de la Cyropédie; il traduisit aussi l'Ane de Lucien. Ses principaux ouvrages, outre des lettres fort intéressantes pour l'histoire littéraire de ce temps, sont : un traité du malheur des princes, dedié à Thomas de Sarzane; un autre sur le malheur de la destinée humaine; un dialogue sur la noblesse; et une espèce de banquet philosophique et littéraire, de propos de table, à la manière de Platon et de Plutarque, dans lequel sont agitées diverses questions, celle-ci entre autres : si du temps des anciens romains le latin était la langue commune, ou seulement la langue des savants; une histoire de Florence en huit livres, de 1350 jusqu'à la paix de Naples en 1453; cette histoire n'est point entièrement terminée.

Nommerons-nous un ouvrage de le Pogge, si singulier et en lui-même, et par l'âge auquel

l'auteur le composa, et par le lieu où il l'écrivit? Le Pogge était septuagénaire, quand il lui vint à l'esprit de rédiger les contes qui se débitaient sous le toit pontifical, entre officiers ou gens attachés à la cour du pape. Ces contes [1], plus libres que ceux de Boccace, sont écrits en un latin moins élégant que ne l'est ordinairement le latin de le Pogge. Il nous apprend lui-même qu'il y avait à dessein employé un langage vulgaire; il voulait que ces facéties, puisqu'il faut les nommer, devinssent populaires. Populaires, je ne sais si elles le furent jamais; mais elles eurent parmi les savants une grande vogue. Nos poëtes français du quinzième et du seizième siècle, ont fait de quelques-unes de ses saillies d'heureuses imitations. Ces contes donnent la mesure de la liberté qui alors régnait en Italie; de tels récits se faisant à l'ombre de la papauté et par un secrétaire pontifical, c'est là un grave symptôme. Du reste il y a alors comme une veine de cynisme d'esprit qui circule dans tous les écrivains, et dont nos poëtes français non moins que les poëtes italiens offrent de nombreux vestiges.

Il ne faudrait donc point juger de Pogge, sur la frivolité de ces contes. Esprit enjoué, le Pogge fut en même temps un noble caractère; fidèle au

[1] Bugiale nostrum, hoc est mendaciorum velut officina quædam. *Epilog.*

malheur, il n'abandonna ni Martin V dans ses disgrâces, ni Cosme de Médicis dont il put avec enthousiasme célébrer le retour dans Florence, puisqu'il ne l'avait point renié dans l'exil. Il dut à la sûreté et à la dignité de son caractère, non moins qu'à ses talents, la considération et les honneurs qu'il obtint.

Comme tous les grands esprits que nous avons envisagés, comme Pétrarque et Boccace, le Pogge ne séparait point le culte de l'antiquité romaine du désir et de l'espérance de voir renaître la grandeur et la liberté qu'elle rappelait sans cesse : c'était l'illusion de tous les savants. en ressuscitant, en exhumant la Rome littéraire, ils ne pouvaient se résigner à voir la Rome matérielle, la ville des Césars, entièrement veuve et deshéritée de sa grandeur passée. Le contraste de ce que fut la ville éternelle et de ce qu'elle est, les poursuit continuellement et les remplit d'une mélancolie profonde et éloquente. Nous connaissons la patriotique indignation de Pétrarque contre les dégradations injurieuses des ruines romaines, qui se faisaient au sein même de Rome. Le Pogge a les mêmes colères et les mêmes regrets, et ses plaintes sont plus pittoresques encore. Un jour parcourant les débris de la campagne romaine, et revenant à la ville, il monte lentement les degrés du Capitole, d'où se découvre à ses regards, et où s'étale toute l'étendue

de la déchéance romaine : colonnes brisées et gisant çà et là; portes tombant en ruines, temples écroulés, marbres couverts de ronces; alors saisi d'une douloureuse émotion, il s'écrie : « O combien ce Capitole est différent de celui que chantait notre Virgile [1] !

Je ne connais d'égal à ces tristes et pittoresques images, que cette peinture qu'a faite de nos jours, de la campagne romaine, le poëte des ruines, M. de Châteaubriand, dans la lettre qu'il écrivit à M. de Fontanes, au milieu des grandeurs déchues de la ville éternelle. Après ces tristes et éloquentes paroles, le Pogge interroge pour ainsi parler, et relève chacune de ces

[1] Visebamus sæpè deserta urbis, Antonius Luscus vir clarissimus egoque, admirantes animo veterum collapsorum ædificiorum magnitudinem, et vastæ urbis antiquæ ruinas, cùm ob tanti imperii ingentem stragem, tum stupendam profectò ac deplorandam fortunæ varietatem. Cùm autem conscendissemus aliquando Capitolium collem, Antonius obequitando paululum fessus, cùm quietem appeteret, descendentes ex equis, consedimus in ipsis Tarpeiæ arcis ruinis, pone ingens portæ cujusdam marmoreum limen, plurimasque passim confractas columnas, undè magnâ ex parte prospectus urbis patet. Hic Antonius cum aliquantulùm hùc et illuc oculos circumtulisset, suspirans, stupentique similis : O quàm, inquit, Poggi, hæc Capitolia ab illis distant quæ noster Maro cecinit :

Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.

ut quod hic versus merito posset converti. *De fortunæ varietate urbis Romæ.*

ruines impérissables; il les entoure de leurs souvenirs, de leur gloire; il refait Rome par l'imagination et lui rend la vie et le bruit qu'elle a perdus. On le voit: c'est toujours dans ces savants le regret du passé, qui est en même temps une espérance de l'avenir. Ainsi Pétrarque s'attendrissait sur les ruines mutilées de Rome; ainsi le Pogge déplore sa grandeur déchue et la solitude de sa gloire. Le Pogge comme Pétrarque, le Pogge est florentin; mais pour le culte de Rome, il n'y a plus que des Romains : c'était la nationalité de l'Italie.

Le Pogge vit sa vieillesse honorée et tranquille. Aux charmes de l'étude, aux douceurs de sa solitude, à une fortune modeste, mais noble, vinrent se joindre des dignités civiques. En 1453, il avait été nommé chancelier de la république de Florence et prieur des arts.

Il mourut le 30 octobre 1459; ses funérailles se firent avec beaucoup de magnificence dans l'Église de Sainte-Croix.

CHAPITRE XVI.

Philelphe.—Ses voyages.—Ses inimitiés avec les Médicis.—Pie II.—Mérula.—Ouvrages de Philelphe.—Laurent Valla.

Le Pogge eut un contemporain et un rival de gloire, dont l'esprit moins solide, mais plus brillant peut-être, lui a valu pendant sa vie une célébrité qu'il n'a pas aussi bien conservée que le Pogge a fait la sienne.

Francesco Filelfo né le 25 juillet 1398, à Tolentino, marche d'Ancône, d'une blanchisseuse et d'un prêtre, s'il en fallait croire les insinuations de la haine [1], fit ses études à Padoue sous Gasparino Barziza; à dix-huit ans, il fut nommé professeur d'éloquence. Appelé à Venise, en 1417, il y professa pendant deux ans, et y obtint, par un décret public, le droit de cité; il fut ensuite attaché en qualité de secrétaire à la légation que la république de Venise envoya à la cour de Constantinople. A Constantinople, il étudia sous Jean Chrysoloras, frère d'Emmanuel. Puis devenu secrétaire et conseiller de Jean Paléologue, ce prince le députa en 1423, à Bude, en

[1] Pogg., *Invectiv.*

qualité de ministre, à l'empereur Sigismond. Déjà l'ambassadeur vénitien auquel il était attaché, lui avait confié, auprès de l'empereur des Turcs, Amurath II, une négociation qu'il avait menée à la satisfaction de la république. En février 1424, Philelphe fut invité à assister au mariage de Ladislas, roi de Pologne, et prononça, à Cracovie, au milieu d'une assemblée brillante, et avec un grand applaudissement, un discours latin. De retour à Constantinople, après quinze ou seize mois d'absence, il épousa la fille de son maître, la jeune et belle Théodora. En 1427, il revint avec elle à Venise. Venise était alors ravagée par la peste; Philelphe, sur les instances de Théodora effrayée, accepta donc une chaire qu'on lui offrit à Bologne. En avril 1429, il quitta Bologne pour Florence; à Florence, il obtint les plus brillants succès. Mais son caractère violent et sa vanité lui firent beaucoup et de puissants ennemis, au nombre desquels il comptait les Médicis. Ces querelles allèrent jusqu'à l'assassinat.

Une première fois, Philelphe fut blessé au visage. Les Médicis, exilés de Florence, y rentrèrent; Philelphe crut alors devoir se retirer à Sienne; un arrêt de bannissement, parti de Florence, vint lui apprendre que le ressentiment de ses ennemis n'était point satisfait par cette retraite volontaire. A Sienne, Philelphe fut victime

d'un nouvel assassinat, pendant qu'il était aux bains de Petriolo. L'assassin fut saisi, et sur les poursuites mêmes de Philelphe, il eut le bras coupé. Cette vengeance paraît ne lui avoir pas suffi; furieux contre les Médicis auxquels il attribuait ses malheurs et ses périls, il arma à son tour contre eux le bras d'un assassin. Les Médicis plus généreux lui offrirent une réconciliation que Philelphe refusa. « Que Médicis, disait-il, emploie ses poignards et ses poisons; j'emploierai mon génie et ma plume; je ne veux point de l'amitié de Cosme, et je méprise sa haine; je préfère une inimitié ouverte à une fausse bienveillance[1]. » Il crut même que Sienne ne lui était plus un sûr refuge, et il revint après dix ans d'absence à Bologne; pour un simple semestre que Philelphe n'acheva pas, les Bolonais lui donnèrent quatre cent cinquante ducats; de Bologne, il se rendit auprès du duc de Milan, Philippe Marie Visconti, auprès duquel il passa sept années tranquilles et heureuses. Ce bonheur fut interrompu par la mort de sa femme; dans le premier moment de cette perte, Philelphe songea à s'ensevelir dans une retraite profonde; projet qui se changea bientôt en un second mariage.

Le dernier Visconti mourut; Philelphe se

[1] Philelph., *Epist.*, liv. II, p. 25.

rendit alors à Naples, à la cour d'Alphonse, qui le nomma chevalier, et lui remit, de sa main, la couronne de poëte.

Constantinople venait de tomber sous l'effort des Turcs; ce désastre de la chrétienté fut en outre pour Philelphe une calamité de famille. Sa belle-mère, Manfredina Doria, fut faite esclave avec ses deux filles. Philelphe, dans sa douleur et sa confiance de poëte, écrivit une ode et une lettre grecques à Mahomet [1], qui rendit sans rançon la liberté aux trois captives.

Nous retrouvons ensuite Philelphe à Milan, où il fit un séjour de quinze années, heureux et protégé sous Jean François Sforce. Sforce mourut; son fils Galéas Marie s'intéressait peu aux lettres. Philelphe, qui avait toujours beaucoup plus compté sur les princes que sur sa propre prévoyance, Philelphe délaissé se trouva réduit à un extrême dénûment : il fut obligé de vendre ses meubles, ses livres, pour soutenir sa famille. Pauvre, il n'en fut pas moins prodigue, espérant toujours que les puissances pensionneraient son mérite. Pie II, Æneas Sylvius Piccolomini, venait de monter sur le trône pontifical; il devait son élévation aux lettres; il les protégerait sans doute, ainsi pensait Philelphe. Pie II

[1] M. de Rosmini a publié le texte grec de la lettre à Mahomet II, avec une traduction italienne; *Vita di Filelfo*, t. II, p. 305, N° X, dei Monumenti inediti.

trompa ses espérances, et celles que d'autres savants, plus désintéressés que Philelphe, avaient formées sur lui pour la prospérité des lettres.

Æneas Sylvius Piccolomini naquit en 1405, dans un château voisin de Sienne. Attaché dans sa jeunesse au cardinal Capranica, il l'accompagna au concile de Bâle; dans la rupture qui survint entre Eugène IV et les cardinaux, Piccolomini prit parti pour les opposants; puis, changeant d'opinion, il alla se jeter aux pieds d'Eugène IV, dont il obtint son pardon. Pendant quelques années, il fut secrétaire de l'empereur Frédéric III; chargé de différentes missions et ambassades, Æneas visita successivement l'Angleterre, l'Ecosse, la Hongrie, l'Allemagne, la France. Eugène IV le fit évêque de Trieste; Nicolas V, de Sienne; Calliste III l'éleva au cardinalat, et en 1458, il devint pape sous le nom de Pie II. Devenu pape, Æneas désavoua par une grande bulle de rétractation ses opinions et sa conduite au concile de Bâle. Son pontificat qui semblait promettre aux lettres une protection éclairée et puissante, leur fut indifférent. Occupé d'un projet de ligue contre les Turcs, Pie II parut y concentrer toutes ses pensées; peut-être aussi le pape oubliait-il les études du savant, comme il avait oublié les opinions de l'opposant. Toutefois si comme protecteur des lettres, Pie II n'a rien fait, ses propres œuvres

suffisent à lui donner un rang distingué entre les savants de cette époque. Des commentaires en douze livres sur les événements arrivés de son temps en Italie; deux autres commentaires sur les actes du concile de Bâle; un abrégé de l'histoire de Bohême et de l'empereur Frédéric III; une cosmographie; des opuscules philosophiques, des harangues, des traités de grammaire et de philologie, ces ouvrages attestent suffisamment les travaux et la merveilleuse souplesse du talent de Pie II, dont les écrits ainsi que la parole brillent par l'élégance, la force, et une éloquence naturelle et vigoureuse.

Les espérances que Philelphe avait vainement placées en Pie II, il les reporta sur Paul II; c'était, nous le verrons, mal choisir le protecteur des lettres. Son espoir fut cependant à la longue réalisé par Sixte IV, qui lui fit une magnifique réception, peut-être un peu par haine contre les Médicis. Les prodigalités de Philelphe ne s'arrêtaient point, et l'obligeaient incessamment à des demandes importunes; des malheurs domestiques vinrent se joindre à ces embarras. Philelphe fit deux nouveaux voyages à Milan; au premier, il perd deux de ses enfants; au second, sa femme; elle avait trente-huit ans; lui, quatre-vingts. Le malheur abaissant sa fierté, ou attendrissant son âme, il se prêta à une réconciliation avec les Médicis; reconciliation ménagée par le

Camaldule. Son ardeur de combats semblait du reste l'avoir abandonné. Laurent le Magnifique rapporta le décret qui le bannissait de Florence; et à 83 ans, Philelphe vint y occuper la chaire de langue et de littérature grecques. Il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle et tranquille fortune; il tomba malade, et mourut quinze jours après, le 31 juillet.

Philelphe, dans cette vie agitée par des inimitiés politiques et littéraires, par des pertes de famille, par des misères sans cesse renouvelées par son faste et son orgueil, Philelphe ne perdit jamais la première considération qui s'était attachée à son nom; tel était alors le prestige de la science : elle couvrait ses défauts, humeur bizarre, vanité folle, espérances chimériques, les violences et les caprices des savants. Philelphe avait les fantaisies du poëte aussi; il s'était imaginé la vie facile, riante, avec toutes ses splendeurs et toutes ses jouissances; il menait grand train, et auprès des princes imitait leur faste. Philelphe a du Voltaire; mais Voltaire qui aimait la magnificence, ne la demandait qu'à son travail, et non aux princes; Philelphe aurait dû venir plus tard. Phidelphe eut de violentes inimitiés à soutenir, contre le Pogge d'abord qui s'était le premier déclaré contre lui, moins par un ressentiment particulier, que par dévouement aux Médicis dont Philelphe,

nous le savons, était l'ennemi acharné. Il eut aussi des querelles littéraires; quel savant n'en avait point alors? il en eut, et d'assez vives, nous le verrons, avec un de ses disciples.

Philelphe a laissé beaucoup d'ouvrages; mais ces ouvrages, dont un grand nombre fut composé sous l'impression d'un ressentiment particulier, ou d'une vive douleur, ont dû beaucoup perdre de leur intérêt, du vivant même de Philelphe; ils contribuèrent moins à sa gloire, que l'ardeur même et l'éclat de son enseignement. Au milieu de ce zèle des savants du quinzième siècle pour répandre la science, Philelphe se fait encore remarquer à une ardeur toute particulière. Dans les agitations de l'exil, sous le poids de la vieillesse, ce feu de l'enseignement ne se ralentit point. A Sienne, il ne composait pas seulement des satires, mais aussi des ouvrages d'érudition. D'une santé et d'une force inaltérables, il passa ainsi sa vie, écrivant, travaillant sans relâche, professant surtout : c'est le trait distinctif de Philelphe. A Florence, dans cette ville si remplie de savants, il étonne par son savoir les plus instruits, et les plus ardents par son zèle; on le voyait le matin, dès le point du jour, expliquer et commenter les Tusculanes de Cicéron, ou l'un de ses traités sur l'Art Oratoire, une Décade de Tite-Live, ou l'Iliade; quelques heures de repos suffisaient à lui rendre sa vivacité, et il

revenait lire publiquement Térence, les Epîtres de Cicéron, quelqu'une de ses harangues; Thucydide, ou Xénophon. Quelquefois à ses leçons, il ajoutait des lectures sur la morale[1]; puis les jours de fête, pour satisfaire au désir de jeunes Florentins, il lisait et commentait le poëme du Dante, dans l'Église de Santa-Maria Del Fiore, sans en être chargé par l'autorité publique, et en recevoir d'émoluments. Ce travail fait sur Dante nous reste; plein de bruits injurieux contre Pétrarque, contre Laure, contre les Médicis, c'est un fort mauvais commentaire, ou plutôt une invective. Déjà vieux, à peine accueilli à Rome par Sixte IV, il explique de nouveau, devant un auditoire nombreux, ses chères Tusculanes; enfin, à quatre-vingt-trois ans, Florence le voit se ranimer, pour y mourir, à l'interprétation de cette langue grecque, dont il fut un des plus habiles maîtres, et sur laquelle il nous a laissé de précieux renseignements.

Faisons cependant connaître quelques-uns des ouvrages de Philelphe : ce sont des traductions d'abord; traductions de la Rhétorique d'Aristote; de deux traités d'Hippocrate, de plusieurs vies de Plutarque; puis des traités philosophiques : « Convivia mediolanensia, » Banquets de Milan, à l'imitation de Platon, ainsi

[1] Ambros. Travers. *Epistol.*, p. 1006 et 1007.

que le sont ceux du Pogge; traités de Morale, « de Morali Disciplina ; » des Harangues, Discours oratoires, Oraisons funèbres; un Discours de consolation à un noble Vénitien sur la mort de son fils, discours pour lequel il reçut un bassin du poids de plus de sept livres, et qui valait plus de cent sequins; il en fit cadeau au duc de Milan [1]. Des apophthegmes des anciens Rois et grands Capitaines de Plutarque; de l'Exil, « de Exilio » ou Méditations Florentines, commencées pendant son séjour à Sienne. Beaucoup de lettres philosophiques, littéraires, écrites pendant le même temps : c'est la partie curieuse et intéressante de ses œuvres. Philelphe fut poëte aussi; il a laissé des satires [2]; la Sfortiados, huit livres d'une Epopée en l'honneur de François Sforce; le poëme devait avoir vingt-quatre chants; des Odes : « Odæ et Carmina ; » des Epigrammes, « de Jocis et Seriis. » Le style de Philelphe, moins pur et moins élégant que celui du Pogge, a plus de chaleur et de force : on y retrouve la vigueur de ses haines, et les écarts de son imagination.

Philelphe avait critiqué le mot « Turcos », dont Mérula s'était servi, au lieu de « Turcas », qui était en effet le mot juste; Mérula, non moins irascible que son maître, prit mal l'observation, et lui ré-

[1] Philelphi, Epist., lib. XVIII, p. 127.

[2] Philelphi opus satyrarum seu hecatosticon decades X; Paris, 1508, in-4.

pondit par deux lettres violentes. Philelphe, soit modération de l'âge, soit dédain d'entrer en lice avec un disciple, ne répondit point. Mais un autre de ses disciples, ardent et dévoué, prit en main sa défense; c'était le jeune Gabriel Povero Fontana de Plaisance. Il publia contre Mérula, dont le véritable nom était Merlani, une Merlanica prima; invective qui devait être suivie de plusieurs autres; mais la mort de Philelphe mit fin à une guerre entreprise pour lui.

Mérula, dont le nom de famille était de Merlani, naquit à Alexandrie de la Paille. Pendant presque toute sa vie, il enseigna les belles lettres, tantôt à Venise, et tantôt à Milan. Il a composé une histoire des Visconti, remarquable par la pureté du style, mais où les origines de la famille des Visconti sont entourées de trop de fables, et où ne manquent d'ailleurs ni les fautes, ni les inexactitudes. Là donc n'est point la gloire de Mérula; son mérite c'est d'avoir été un des plus habiles et des plus zélés restaurateurs de l'antiquité; le premier il a publié réunis, avec des explications et des notes, les auteurs latins qui ont écrit sur l'agriculture, Caton, Varron, Columelle et Palladius; le premier encore, il a donné une édition de Plaute, Juvénal, Martial, Ausone. Les déclamations attribuées à Quintilien, lui durent aussi de paraître, ou pour la première fois, par ses soins; ou de nouveau, avec des notes

et des commentaires. On lui doit aussi quelques traductions d'auteurs grecs, et plusieurs opuscules historiques, philosophiques ou critiques. Le défaut de Mérula, défaut qui était celui de ses contemporains, c'était un excessif orgueil. Nous avons vu qu'il n'avait pu supporter la critique même de son maître; nous le verrons soutenir contre Politien une dispute plus éclatante encore.

Laurent Valla forme, bien qu'à un degré inférieur, le triumvirat littéraire de cette seconde époque de la renaissance.

Né à Rome sur la fin du quatorzième siècle, Laurent Valla, fils d'un docteur en droit civil, fit ses études à Rome; il y resta jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Nommé professeur d'éloquence dans l'université de Pavie, il y chercha ou y trouva des querelles qui ne furent pas sans danger. Il s'était permis sur Barthole des plaisanteries qui excitèrent la fureur des écoliers; il resta néanmoins à Pavie jusqu'en 1431, époque où les ravages de la peste forcèrent l'université à se disperser.

Connu à cette époque du roi Alphonse, il l'accompagna dans ses voyages et dans ses guerres; en 1443, il le quitta pour aller s'établir à Rome. A Rome, il composa sur la donation de Constantin un traité, où il exprimait sur l'authenticité de cet acte, quelques doutes qui le

firent inquéter, et l'obligèrent à prendre la fuite. Il aurait, s'il en faut croire un témoignage suspect [1], été pendu en effigie et exposé publiquement avec une mitre de papier sur la tête. Il reprit plus tard cet ouvrage qui parut sous Nicolas V, sans qu'on songeât à inquiéter l'auteur [2]. Nicolas était peut-être, ainsi que nous l'avons déjà vu, un peu indulgent; Luther, qui devait s'y connaître, a rangé Laurent Valla au nombre des précurseurs de la réforme. Nicolas V fut son bienfaiteur; pour cette traduction de Thucydide dont nous avons déjà parlé, il lui donna, outre les cinq cents écus d'or, un canonicat de Saint-Jean de Latran, et le titre de secrétaire apostolique.

Laurent s'était refugié à Naples, auprès d'Alphonse Ier, dont l'amitié fidèle l'accueillit avec distinction. Alphonse, par un décret, le déclara poëte, et homme versé dans toutes les sciences divines et humaines. A Naples, Laurent Valla ouvrit une école d'éloquence grecque et latine; mais bientôt son esprit sceptique lui suscita de nouveaux déplaisirs; il émit sur le Symbole des opinions mal sonnantes; il ne croyait pas que chacun des articles du Symbole eût été composé

[1] Accusatus, convictus, damnatus, ante tempus legitimum absque ulla dispensatione episcopus factus. Pogg., *Invectiv.* II.

[2] Fascicul. rer. expetund. et fugiend., t. I.

séparément par chacun des douze apôtres. Cette témérité fut déférée au tribunal de l'inquisition, et Laurent ne fut sauvé que par la protection du roi.

Ses querelles avec l'inquisition ne furent pas ses seuls démêlés: le Panormita, que nous retrouverons, fut aussi l'objet de ses invectives; Valla devait du reste partout retrouver des combats. Rappelé à Rome par Nicolas V, en 1447, il y obtint de nouveaux succès, troublés bientôt par de nouvelles luttes; ce fut d'abord contre un Grec, George de Trébizonde. George de Trébizonde préférait Cicéron à Quintilien; Laurent prit fait et cause pour Quintilien, et il ouvrit une école pour soutenir son opinion. Ses querelles avec le Pogge furent plus vives encore. On avait publié sur le style et les ouvrages du Pogge des notes et des corrections que le Pogge attribua à Laurent Valla [1]; le Pogge lança de suite l'invective: c'était le pamphlet du temps. Valla y répondit par ses Antidotes, qu'il dédia à Nicolas V. Philelphe chercha à les réconcilier, et n'y gagna que ces insinuations injurieuses du Pogge sur sa naissance, que nous avons rappelées.

Brouillé avec l'inquisition, avec les érudits,

[1] Cum eæ (les lettres du Pogge) in manus sævissimi atque petulantissimi hominis Laurentii Vallæ incidissent, multis in locis illas carpens, pro earum vitiis suam ignorantiam expressit. Pogg. *Invectiv. in Vallam.*

Laurent Valla qui avait déja irrité les disciples de Barthole, s'attira encore la colère des jurisconsultes. Lucius et Aruntius étaient-ils fils ou petits fils de Tarquin? tel était le grave problème qu'avait soulevé un jurisconsulte bolonais, et que Laurent Valla ne traita pas aussi sérieusement. De là, nouvelles disputes, nouvelles tracasseries. Laurent Valla donc, soit désir de revoir Naples, soit sage précaution, retourna à la cour d'Alphonse, qu'il quitta de nouveau pour Rome, où il mourut en 1457, âgé de cinquante-huit ans.

Les querelles de Valla ne sont pas toujours querelles de pédant; elles sont souvent celles d'un philologue ingénieux et d'un esprit hardi; il y a en lui du critique et du novateur. Valla fut l'apologiste d'Épicure.

Valla a laissé plusieurs ouvrages: des traductions d'abord; c'était le tribut nécessaire de tout savant, versions de Thucydide et d'Homère, et une traduction inachevée d'Hérodote; des ouvrages de critique, de dialectique, de philosophie morale et d'histoire. Ses Élégances de la langue latine ont beaucoup contribué à rouvrir et à purifier les sources de la littérature ancienne, latine et grecque.

CHAPITRE XVII.

Les antiquaires. — Flavio Biondo. — Annius de Viterbe. — Rucellaï.

Le culte des monuments et des ruines de Rome, dont Pétrarque et le Pogge avaient eu les premiers le sentiment et comme la piété, trouva bientôt de nouveaux et fidèles adorateurs; les Romains se mirent à étudier leurs antiquités oubliées.

Flavio Biondo, ou Flavius Biondus, né à Forli en 1338, se distingua entre ces fervents et habiles chercheurs d'antiquités. Chancelier de la république de Bergame, secrétaire d'Eugène IV et de ses trois successeurs, Biondo mit à profit les facilités de sa position pour rechercher les antiquités; dans ses voyages, c'était sa plus attentive, pensée. Rome, où il vint séjourner, enflamma encore cette passion en la satisfaisant; il s'attacha, dans un premier ouvrage[1], à en découvrir, à en expliquer, à en décrire les monuments; dans un second ouvrage[2], il fit pour la Rome civile et politique ce qu'il avait fait pour la

[1] Romæ restauratæ libri III.

[2] Romæ triumphantis lib. X.

Rome matérielle; il en décrivit les lois, le gouvernement, la religion, les sacrifices, les cérémonies, en un mot toute la constitution; puis étendant ses recherches au delà de Rome, il donna, dans un troisième ouvrage[1], l'histoire ancienne de l'Italie entière. Il la montre divisée en quatorze régions; il développe l'origine et les revolutions de chaque province et de chaque ville. Biondo avait aussi formé le projet d'une histoire de Rome depuis sa décadence jusqu'au temps où il vivait; il la divisait en décades; trois décades seulement, et le premier livre de la quatrième furent achevées; il avait aussi composé un abrégé de l'histoire de Venise.

Biondo fut suivi dans la route qu'il avait ouverte. Nanni, qui changea son nom en celui d'Annius, était né à Viterbe vers l'an 1432. Entré fort jeune encore dans l'ordre des Dominicains, il apprit à fond le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, les langues orientales. Il eut quelque succès comme prédicateur; et composa plusieurs traités contre les Turcs et contre Mahomet. Mais ce qui l'a rendu célèbre, ce sont ses ouvrages sur les antiquités. Annius prétendit avoir découvert les textes originaux de plusieurs historiens : Bérose, Manéthon, Fabius Pictor, Archiloque, Caton, Megasthène; il les avait, disait-il, retrouvés

[1] Italia illustrata.

dans un voyage fait à Mantoue, pour accompagner le cardinal de Saint-Sixte [1]. Cette prétendue découverte, qui excita d'abord une vive admiration et trouva créance, ne tarda pas cependant à rencontrer des doutes et des critiques. L'Italie qui la première y avait applaudi, fut aussi la première à en signaler l'imposture. Une dispute ardente s'éleva : Annius eut et des apologistes et des adversaires également opiniâtres. Quelque temps assoupie, la querelle se ranima avec une vivacité nouvelle au dix-septième siècle. Au fond y avait-il imposture? c'est-à-dire Annius avait-il voulu tromper, ou s'était-il lui même trompé [2]? j'inclinerais à cette dernière opinion. Annius a reproduit plutôt qu'inventé ces erreurs historiques qu'il est si facile de remarquer dans ses prétendues découvertes.

Au nombre de ces chercheurs et de ces restaurateurs de l'antiquité, plaçons ici, bien qu'il ne dût venir qu'un peu plus tard, Bernardo Ruccellai.

Ruccellai, qui changea son nom en celui d'Oricellarius, était Florentin ; il naquit en 1449; sa mère était fille de Pallas Strozzi. A dix-sept ans, Ruccellai épousa Jeanne de Médicis, fille de Pierre, et sœur de Laurent. Dès sa jeunesse, il

[1] Antiquitatum variarum volumina XVIII. Bâle, 1498, in-folio.

[2] Apostolo Zeno. *Dissert. Voss.*, t. II, p. 189 à 192.

montra un goût très-vif pour les lettres : c'était en lui un double penchant de famille. En 1480, Ruccellai fut gonfalonier de la république; dans les révolutions qu'éprouva Florence à cette époque, sa conduite fut équivoque, partiale, et il ne conserva pas l'estime qu'il avait d'abord obtenue. Il mourut en 1514.

Ruccellai ne se contenta pas de protéger les lettres et les arts. Épris des antiquités de Rome, il essaya de les retrouver et de les éclairer; il a composé divers ouvrages et sur ses monuments et sur ses institutions. Le principal de ses ouvrages est celui qui a pour titre : la Ville de Rome [1]. Ruccellai y a rassemblé avec un soin extrême et une sagacité ingénieuse tout ce qui, dans les auteurs anciens, peut donner une idée des magnifiques édifices de cette reine du monde. Érudition solide, critique éclairée, élégance et précision peu communes, telles sont les qualités que l'on remarque dans ce travail. On a aussi de lui un petit traité sur les magistrats romains [2].

Ruccellai était un des meilleurs écrivains de son siècle. Historien distingué en même temps que savant antiquaire, il a laissé une histoire de la guerre de Pise, et une histoire de la descente de Charles VIII en Italie.

[1] De urbe Roma, *Rer. Itali. Script.*, II, p. 755.
[2] De Magistratibus romanis.

Bernardo Ruccellai ne cultiva pas seulement les lettres et les arts, il leur fut un généreux protecteur ; et quand l'Académie platonicienne que nous verrons fonder par Cosme de Médicis, sera détruite et dispersée au milieu des révolutions de Florence, les beaux jardins de Bernardo, ornés des monuments antiques les plus précieux, et longtemps célèbres sous le nom d'Orti Oricellarii, lui seront un sûr et agréable sanctuaire. A l'ombre de leurs bosquets, et par la générosité des descendants de Bernardo, Machiavel y méditera et y développera les pensées qui deviendront les Discours sur Tite-Live.

CHAPITRE XVIII.

Cosme de Médicis.—Pallas Strozzi.—Niccolo Niccoli.—Concile de Florence.—Bessarion.—Isidore.—Marc d'Éphèse.

Les lettres favorisées au sein de l'Italie par la bienveillance des papes, la munificence des princes, la féconde rivalité des cités, vont recevoir une nouvelle et plus généreuse protection d'une famille dont le nom, porté noblement par trois générations, a mérité de devenir celui d'un des grands siècles de l'esprit humain : le siècle des Médicis.

La famille des Médicis était depuis plusieurs siècles distinguée à Florence, quand Cosme lui vint donner une grandeur nouvelle. Cosme de Médicis était fils de Jean de Médicis, qui avait considérablement augmenté les richesses, déjà immenses, de sa famille. Libéral, modéré, Jean transmit ces qualités à son fils, et quand il mourut en 1428, Cosme son fils aîné, qui avait alors quarante ans, était désigné à ses concitoyens comme un des chefs de Florence. Cosme accompagna Jean XXIII au concile de Constance, marque de distinction et de confiance dont il ne tarda pas à se montrer reconnaissant. Jean XXIII

peu de temps après, fugitif, déposé, détenu par le duc de Bavière, ne dut sa délivrance qu'à Cosme qui paya sa rançon, et lui donna asile à Florence, pendant le reste de sa vie. Chaque jour augmentait le pouvoir et les richesses de Cosme; Florence, ou plutôt le parti contraire aux Médicis, en prit ombrage: Cosme fut exilé.

Cet exil fut principalement l'œuvre et le triomphe d'un homme dont le nom, rival en politique de celui de Cosme, se doit aussi placer à côté de lui comme protecteur des savants; cet ennemi de Cosme, ce fut Pallas Strozzi, dont le nom se trouve souvent dans l'histoire de l'Italie à cette époque, et dans l'histoire des lettres. Élève d'Emmanuel Chrysoloras, ce fut lui qui le fit appeler et fixer à Florence. Ce savant manquait de livres grecs pour ses leçons; Strozzi en fit venir de Grèce un grand nombre à ses frais, et en fit présent à son maître. Florence lui doit le rétablissement de son université. Pendant plusieurs années, sa maison fut l'asile de Thomas de Sarzane. Strozzi remplit dans la république de grandes charges et de nobles ambassades; rival des Médicis en amour et en libéralité pour les lettres, il le fut aussi en pouvoir. Cosme qu'il avait exilé, le bannit à son tour, lui et les chefs de son parti. Pallas Strozzi se retira à Padoue, où les lettres le consolèrent de ses déplaisirs. Un Grec, Jean Argyropule, lui lisait tous les jours

des livres grecs, et entre autres les ouvrages d'Aristote. Moins heureux que Cosme, il ne fut point rappelé dans sa patrie, et mourut à Padoue en 1462, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Cosme s'était réfugié à Venise; pendant son séjour dans cette ville, sa munificence ne l'abandonna point; il y fit bâtir à ses frais, par le célèbre Michellozzo qui l'avait suivi, une bibliothèque pour le monastère des Bénédictins de Saint-Georges, et la fit remplir de livres. Sa fortune changea; il se vit bientôt rappelé à Florence; son retour fut d'abord marqué par de sanglantes représailles [1], rigueurs qui du reste doivent plutôt être attribuées à ses partisans qu'à lui-même, et que sa modération, qui ne se dementit plus, chercha à réparer, et que firent oublier, trop peut-être, aux gens de lettres les faveurs qu'il ne cessa de leur accorder.

Dès lors en effet commence ce patronage éclatant des Médicis qui doit se soutenir pendant plusieurs générations : recherches des manuscrits, libéralités envers les savants, construction de ces édifices magnifiques qui doivent être le foyer nouveau et l'indestructible sanctuaire des richesses de l'antiquité. Cosme commence cette bibliothèque Mediceo-Laurentienne dont nous

[1] Horrere soleo cùm reminiscor tot aut nobilitate aut gestis magistratibus claros viros. (Fabroni. Magni Cosmi Medicei Vita, p. 99 et sqq.)

aurons à suivre les fortunes diverses; il établit la bibliothèque Marcienne ou de Saint-Marc, dans le monastère des Dominicains de Saint-Marc; l'origine de cette bibliothèque vaut d'être rappelée.

Niccolo Niccoli, qui eut avec Léonard Bruno un démêlé que nous n'avons pas cru devoir rappeler, doit être compté au nombre des hommes qui ont rendu les plus grands services à l'étude et à la renaissance de l'antiquité. Niccolò Niccoli, passionné pour les manuscrits, les recopiait, les corrigeait. Le premier il conçut l'idée d'une bibliothèque publique; il avait rassemblé huit cents volumes grecs, latins et orientaux[1]. Niccolo Niccoli n'était pas seulement un chercheur de manuscrits; c'était un philologue et un critique[2]. A

[1] « Quod autem egregiam laudem meretur, summam operam, curamque adhibuit ad pervestigandos auctores, qui culpa temporum perierant. Qua in re vere possum dicere, omnes libros ferè, qui noviter tum ab aliis reperti sunt, tum à me ipso, qui integrum Quintilianum, Ciceronis nostri orationes, Silium Italicum, Lucretii partem, multosque præterea Germanorum Gallorumque ergastulis mea diligentia eripui, atque in lucem extuli, Nicholai suasu, impulsu, cohortatione, et pœnè verborum molestiâ esse latinis litteris restitutos. » Pogg., *Orais. fun. de Medicis.*

[2] « Quùm eos auctores, ex vetustissimis codicibus exscriberet, qui suo potissimum consilio, aliorum verò opera inventi sunt, non solum mendis quibus obsiti erant, expurgavit, sed etiam distinxit, capitibusque locupletavit. » Mehus. *Præfat.*, ad Epist. Amb. Camald., p. 50.

sa mort, il laissa sa bibliothèque pour l'usage public; mais il laissait en même temps des dettes, et ses créanciers s'opposaient à ce que ce legs généreux eût son effet. Cosme paya les créanciers, et la bibliothèque de Niccolo Niccoli devint le fonds le plus précieux de la bibliothèque Marcienne.

Une occasion plus éclatante s'offrit à Cosme de montrer sa munificence. En 1439, le concile de Florence s'ouvrit. Après bien des difficultés, le concile de Constance avait enfin terminé son œuvre; par obéissance forcée ou volontaire, les différents candidats s'étaient retirés. Jean XXIII, le successeur d'Alexandre V, condamné par le concile, captif et sans moyens de résistance, s'était soumis; Grégoire avait été déposé, et s'était soumis aussi. Benoît XIII seul restait, inflexible même aux prières des empereurs et des rois, mais il mourut en 1424; un chanoine de Barcelone, fantôme de pape, qu'en désespoir de cause lui avaient donné pour successeur les deux cardinaux qui lui étaient restés fidèles, abdiqua; Martin V, que dix ans auparavant le concile avait élu, se trouva ainsi seul maître de la tiare.

L'élection de Martin V, qui avait suspendu le schisme arrivé en 1431, ne le termina point. Après sa mort, Eugène IV ouvrit à Bâle un concile général, pour traiter des affaires de la

chrétienté, et donner à son élection, pour ainsi parler, une seconde consécration; mais le concile trompa ses espérances; et il en fut si peu content, qu'il en ordonna la translation à Ferrare. Les pères se partagèrent, les uns dociles, les autres rebelles à ce décret. En 1438, il y avait deux conciles généraux, l'un à Bâle, l'autre à Ferrare; tous deux se lançaient des censures et des excommunications.

Tandis que Bâle et Ferrare offraient ainsi le spectacle d'une déplorable scission, les événements avaient amené l'Église d'Orient, ou du moins l'empereur, à désirer un rapprochement avec l'Église latine. Mais pour saisir ces événements, il en faut reprendre de plus haut l'histoire.

L'Église grecque n'avait jamais vu sans une secrète envie la suprématie de l'Église latine. Cette rivalité, née du génie différent des deux Églises, s'était augmentée des inimitiés nationales. Mais depuis le jour où Constantin transportant à Byzance le siége de l'empire, sembla déshériter Rome de sa suprématie, Constantinople se crut sinon supérieure, du moins égale à Rome. Elle prétendit à l'indépendance religieuse, comme à la souveraineté politique; les empereurs favorisèrent ces prétentions. Mais ils trouvèrent dans les évêques de Rome d'inflexibles défenseurs de leurs droits : Phocas fléchit devant Grégoire le Grand. Chaque jour cette

division de l'Église grecque et de l'Église latine s'irritait. Quand, au huitième siècle, les Romains apprirent qu'à Constantinople on brisait les images, il y eut une indignation générale; on voulait marcher contre les Grecs; c'était une croisade. L'Église grecque ainsi poussée au schisme par l'orgueil de ses patriarches et la politique de ses empereurs, hésitait cependant à rompre les derniers liens de la communion catholique, quand parut un de ces hommes auxquels il est donné de consommer les grandes révolutions de l'humanité. Photius, on l'a nommé, acheva de séparer par le glaive de la parole, Rome et Byzance. . .

Vainement quelques papes avaient tâché de renouer l'antique chaîne qui unissait l'Orient à l'Occident; différents conciles avaient été tenus à ce sujet; entres autres celui de Lyon, en 1274. On s'était, il est vrai, séparé dans des cris communs d'orthodoxie; mais plus puissante que la voix des théologiens, la voix du peuple grec rompait ce qu'ils avaient scellé, et faisait mentir leurs promesses. C'était pour les Grecs une question d'amour-propre national, autant que de conviction religieuse. Cependant Byzance chaque jour voyait s'affaiblir sa puissance, et grandir et se resserrer autour d'elle le péril. Les empereurs alors songeaient à Rome, songeaient à l'Occident.

Depuis le jour où nous avons vu Barlaam, messager de Constantinople et de Rome, demander et promettre, sous prétexte théologique, des secours et une soumission religieuse, qui de part et d'autre n'étaient pas très-sincères, ces communications entre les empereurs et les papes n'avaient jamais cessé. Plus ou moins repétées et pressantes, selon le danger où se trouvait Constantinople, elles devinrent vives et continues, quand l'empire, tant de fois et de si près menacé par les Turcs, n'attendit plus rien que de l'Occident. Andronic le Jeune et Paléologue les avaient entamées; Paléologue vint lui-même en Italie et conclut un traité secret; mais ce traité ne produisit rien. Trente ans après, Manuel son fils fit aussi une tentative en Italie; enfin, en 1425, les négociations furent reprises par Jean Paléologue. Telles étaient les dispositions des empereurs grecs au moment où les conciles de Bâle et de Ferrare se disputaient le droit de nommer un chef à l'Église. La préférence que l'empereur donnerait à l'un des deux conciles, serait donc pour celui qu'il choisirait d'une grande importance; elle déciderait en quelque sorte de leur légitimité. Aussi chaque concile fit-il de son côté tout ce qu'il put pour décider en sa faveur l'incertitude de l'empereur. L'empereur se déclara enfin pour Ferrare. Les galères romaines allèrent donc chercher à Constanti-

nople l'empereur, et une partie de l'Église d'Orient; elles jetèrent l'ancre à Venise, et se rendirent à Ferrare, où le concile s'ouvrit en 1438.

Ce fut pour l'Italie un grand et nouveau spectacle que la Grèce tout entière, Grèce savante et religieuse, abordant sur ses rivages; patriarches à l'antique et pittoresque costume; évêques à la robe flottante et riche; moines à la simple tunique; savants et philosophes avec leurs manteaux qui semblaient rappeler le portique. Toute cette cour impériale et ecclésiastique se rendit à Ferrare, où le concile s'ouvrit en 1438. Après seize séances, le concile fut transféré à Florence. Cosme, qui pour la première fois était revêtu de la charge de gonfalonier, reçut au nom de la république, mais à ses frais, toute la cour romaine, pape, cardinaux, évêques, docteurs; le patriarche grec, les métropolitains, et l'empereur Jean Paléologue : en un mot l'Église d'Orient et d'Occident.

Assistons à ce concile, dernière et solennelle entrevue des deux Églises.

Quatre questions principales s'agitaient dans le concile :

L'usage du pain avec ou sans levain dans le sacrifice de l'autel;

De la nature du Purgatoire;

La procession du Saint-Esprit, et l'addition

des Latins, au Credo, des mots : Filioque;

La suprématie de l'évêque de Rome [1].

Dix champions furent choisis de chaque côté pour soutenir les débats.

Dans la première session, Jean Paléologue soutint une longue discussion contre le brillant cardinal, Julien Césarini ; vinrent ensuite des débats sur la procession du Saint-Esprit, et l'on décida que la doctrine des Latins sur la procession pouvait être admise, et l'union rétablie. On s'accorda aussi sur la suprématie, et l'acte d'union fut signé, le 5 juillet 1439, par l'empereur et par les membres du concile, Grecs et Latins.

Le pape, en retour, s'engageait : 1° à fournir aux Grecs des vaisseaux ; 2° à entretenir 300 soldats et 2 galères pour la garde de Constantinople. Il promit que les galères qui porteraient les pèlerins à Jérusalem, feraient voile par Constantinople.

Nous verrons quel fut à Constantinople le retentissement de ce concile ; faisons connaître maintenant les hommes qui y jouèrent le rôle le plus brillant, et l'influence que cette entrevue de la Grèce et de l'Italie eut sur le sort des lettres.

Deux hommes entre les Grecs étaient les représentants de l'Orient : Marc d'Éphèse et Bessarion.

[1] *Concil. genér.*, t. VIII.

Bessarion était né, en 1395, à Trébizonde; mais il fit ses premières études à Constantinople, et alla ensuite en Morée suivre les leçons de Gemistus Pléthon. Ses talents l'élevèrent plus tard sur le siége épiscopal de Nicée, et quand vint le concile de Florence, sa réputation le désigna pour un des principaux soutiens de l'Église grecque. Marc d'Éphèse, moins brillant, était peut-être plus solide. Ce fut donc à les gagner que s'attacha, dès le premier moment, l'habile et brillant chef des Latins, le cardinal Julien Césarini. Les prenant par le faible des Grecs, la discussion, il leur proposa des problèmes philosophiques. Il paraîtrait que dans cette épreuve, Marc d'Éphèse aurait été plus faible que Bessarion, et la déférence que, dès ce moment, Césarini eut pour Bessarion fut manifeste. Ce fut entre eux que se concentrèrent et se préparèrent les questions du concile : l'empereur et le pape abdiquèrent entre leurs mains. Marc s'en irrita sans doute, et entre lui et Bessarion éclata une dissidence profonde sur la question du purgatoire. Il y eut des injures réciproques. Déjà Bessarion appartenait à Rome, et Marc d'Éphèse se posait comme le soutien et le martyr de Constantinople. Cette situation ne tarda pas à se dessiner nettement. Dès la première session, Bessarion prépara habilement sa transition; dans la septième, il alla même jusqu'à attaquer fortement les Grecs; et dans la suite, il ne cacha plus

sa préférence pour les Latins. Seul admis, avec Isidore, aux conseils de l'empereur, Bessarion fut l'âme du concile. La faveur qu'il montrait pour les Latins rendit un instant sa bonne foi suspecte à l'empereur : il est vrai qu'il avait répondu à l'empereur qui lui demandait de l'argent, qu'il n'en avait point.

Bessarion s'était fait Romain. Le concile fini, c'est à Rome qu'il resta. On a beaucoup blâmé, ou du moins diversement interprété sa conduite. En laissant de côté les motifs intérieurs, dont nul n'est juge, et à n'estimer Bessarion que sur le fait même de son désir de réunion à l'Église romaine, a-t-il eu tort? et en respectant également les convictions de Marc d'Éphèse que nous voulons croire sincère, le divorce avec Rome ne fut-il pas alors et plus tard un grand malheur? Je ne sais si les secours promis par le pape eussent été plus réels et plus efficaces; s'ils fussent venus à temps pour secourir Constantinople; mais Constantinople même tombée au pouvoir des Turcs, et ainsi séparée du reste de l'Europe, Constantinople y fût du moins restée attachée par le lien religieux; elle eût conservé, au sein de l'esclavage, la protection au moins morale de l'Europe; protection que de nos jours la littérature et la liberté lui ont rendue, et qui a été sa première émancipation. En restant schismatique, Constantinople n'a pas seulement été soumise à un joug

politique ; elle a aussi perdu sa liberté religieuse. Sous le rite grec, l'Église est captive. Soumise au czar, sa foi n'est plus entière. C'est ce qu'avait bien compris le cardinal russe Isidore, quand, avec Bessarion, il se déclara pour Rome ; il sentait que pour les Grecs la liberté religieuse est auprès du pape et non de l'empereur, qu'il soit à Constantinople ou à Moscou. Sans doute, on doit admirer la conviction de Marc d'Éphèse, consacrée par un martyre ; mais on doit, ce me semble, regretter aussi les quatre siècles d'esclavage qui ont pesé sur la Grèce, et cette erreur fatale qui, attachant la religion au pouvoir d'un prince, lui ôte le seul dédommagement de l'homme sous le despotisme, l'indépendance et l'inviolabilité de sa foi.

CHAPITRE XIX.

Bessarion cardinal.—Anecdotes.—Ses exhortations aux princes chrétiens pour la délivrance de Constantinople.—Ses conseils aux fils de Paléologue.

Nous avons envisagé dans Bessarion le théologien au concile de Florence; il nous faut maintenant contempler le savant dans la protection qu'il exerce à l'égard de ses compatriotes malheureux, dans les encouragements qu'il accorde aux lettres; le suivre dans sa retraite de Crypta-Ferrata, l'examiner dans ses ouvrages.

Le concile terminé, Bessarion resta à Rome; nous avons vu quel avait été son rôle dans le concile, ses heureuses médiations et enfin le parti de Rome hautement accepté et soutenu; Rome s'en montra reconnaissante. Eugène IV le nomma cardinal, et lui confia plusieurs missions importantes. Sous Pie II, il obtint la même considération; et un moment la mitre pontificale sembla devoir se fixer sur sa tête. La maladresse de son camerlingue l'en aurait, dit-on, éloignée. Un membre du Sacré Collége se serait présenté chez Bessarion, pour lui offrir

la tiare au nom de ses collègues; Bessarion était alors occupé dans son cabinet; son secrétaire ne voulut point introduire le messager, son maître étant, dit-il, en ce moment livré à ses études. Ce qu'apprenant, Bessarion se serait écrié: Maladroit! tu nous as fait perdre, à toi la pourpre, à moi la tiare. On donne une autre explication à cette chance de la tiare offerte et enlevée à Bessarion. Plusieurs d'entre les cardinaux, et les plus influents, auraient songé à placer sur sa tête la triple couronne. Mais ils auraient mis à ce choix des conditions assez singulières. Bessarion se serait engagé d'avance à leur livrer, dans le Sacré Collége, un certain nombre de places dont ils auraient disposé à leur gré, et pour leurs créatures; toutes propositions que refusèrent les scrupules de Bessarion, et qu'un compétiteur moins délicat aurait acceptées. Mais en y réfléchissant, on voit que le projet de faire de Bessarion plus qu'un cardinal, n'a jamais pu être sérieux. C'était déjà beaucoup pour Rome d'avoir donné la pourpre à un Grec, même rallié. Mais l'orgueil romain eût-il pu jamais se résigner à obéir à celui qui, il y avait peu de temps, était encore schismatique; et la soumission de Bessarion, si éclatante qu'elle fût, pouvait-elle effacer son ancienne opposition, et Rome recevoir un pape de Constantinople? Assurément, si les talents eussent suffi à cette auguste dignité, Bes-

sarion en était digne ; mais combien de fois les tiares, ainsi que les couronnes, n'ont-elles pas fui les fronts qui les semblaient appeler ! En outre, à y regarder de plus près, l'élévation de Bessarion au souverain pontificat, eût été une inconséquence. Bessarion, nouvellement uni à l'Église, et qui, au milieu de ses qualités, avait un peu les inconvénients de l'esprit grec, la mobilité et l'amour de la parole, Bessarion eût-il eu, eût-il pris cette gravité profonde, ce sens ferme, cette suite dans les pensées, et cette perpétuité de sagesse mystérieuse qui n'a jamais manqué, malgré quelques choix fâcheux, à la chaire de Saint-Pierre ?

Quoi qu'il en soit, Bessarion sut se faire, dans sa fortune et sa patrie nouvelles, une noble existence. Protecteur des Grecs réfugiés et malheureux, sa retraite de Crypta-Ferrata, monastère situé sur l'emplacement du Tusculum de Cicéron, et dont il était le chef, leur fut un sûr et doux asile. C'est là que rassemblant autour de lui les savants grecs et latins, Bessarion, dans de doctes entretiens, initiait l'Italie à cette antiquité encore si peu connue. Ses libéralités ne se renfermaient point dans cette enceinte : il établit une académie à Rome ; il fit à Venise le don d'une riche collection de manuscrits grecs qui, selon Platina, lui avaient coûté trente mille écus d'or, et qui furent le premier fonds de la bibliothèque de Saint-Marc.

Ces nobles consolations de la science ne pouvaient toutefois distraire Bessarion de ce qui était alors la douleur des Grecs et de l'Europe, la chute de Constantinople. Ses regards se portaient toujours vers les rives du Bosphore, et l'espérance de les arracher bientôt à leurs nouveaux et barbares possesseurs, qui alors surtout ne paraissaient que campés en Europe, le préoccupait continuellement. Elle animait ses doctes travaux; elle venait le saisir et l'inspirer au milieu des commentaires et des traductions du génie grec. Bessarion traduit les Olynthiennes de Démosthènes; bientôt son patriotisme s'exalte, et par une application vive et éloquente, dans les patriotiques paroles de l'orateur athénien, il ne voit, il ne montre plus que l'indignation présente des Grecs. Qui faut-il reconnaître ici dans le portrait de la tyrannie, Philippe ou Mahomet? N'est-ce pas l'ancienne lutte de la Grèce contre l'Asie, de la liberté contre l'esclavage, de la civilisation contre la barbarie [1]? Fidèle au souvenir de la patrie, Bessarion l'était également au malheur des princes grecs, échappés aux flammes de Byzance. Le frère de Constantin Paléologue avait laissé deux fils. Bessarion, dans une lettre adressée à ces jeunes princes, leur donne des conseils sages et affectueux, et

[1] Oratio de discordiis sedandis, et subjecta Demosthenis oratione de proferenda ope Olynthiis adversus Philippum, etc.

conformes à leur humble et nouvelle fortune [1]; conseils dont ils ne profitèrent guère : l'un, André, se maria à une courtisane; le second, Manuel, retourna à Constantinople, esclave où ses pères avaient régné.

Le caractère de Bessarion, c'est l'activité des affaires au sein de l'étude. Sa science est pratique : affaires de la religion, affaires politiques, union de la chrétienté et délivrance de Constantinople, ces deux pensées pour Bessarion n'en font qu'une. Ainsi nous le voyons faire quelques voyages à Constantinople, où quelques auteurs prétendent, à tort, qu'il fut nommé patriarche. Pie II l'envoya à Bologne, auprès de Frédéric; il l'envoya à Venise. C'était principalement son éloquence qui lui valait ces missions diplomatiques : telle était alors sa réputation. Un jour, il était question de l'envoyer en ambassade. Si on l'envoie, qui restera? Et s'il reste, qui envoyer? s'écrie une voix. Ce fut pourtant une ambassade qui fit ses déplaisirs et hâta sa fin. Pie II l'avait envoyé à la cour de François Ier. Bessarion, comme tous les Grecs, portait une longue barbe, brillante et soignée. Quand il se présenta à l'audience de François Ier, ce prince, dans une familiarité peu royale et peu bienveillante

[1] Epistola ad pœdagogum filiorum Thomæ Paleologi, Anconæ commorantium. In notis ad. Phranzæ historiam, 1604.

sans doute, le saisit par le menton, en s'écriant :

Barbara græca, genus retinent quod habere solebant.

Bessarion fut singulièrement contrarié de cette apostrophe; d'autres désagréments se joignirent à ce mécompte, et lui causèrent une douloureuse impression. Il revint en Italie, triste et malade, et mourut quelque temps après. Platina prononça son oraison funèbre.

CHAPITRE XX.

Gémiste Pléthon. — George de Trébizonde. — Théodore Gaza. — Disputes pour Platon et Aristote.

Tandis que le concile agitait les hautes et difficiles questions de la théologie, un homme assistait à ces débats, indifférent et presque ennemi. Il confiait en secret ses espérances à quelques amis. Bientôt, disait-il, on en reviendra à Platon. Platon, dont il annonçait ainsi le retour, le triomphe prochain et définitif, Platon, c'était tout le paganisme. Cet homme, que Cosme de Médicis avait accueilli avec bienveillance, qu'il aimait à entendre, dont les conseils lui firent établir l'Académie platonicienne, c'est Gémiste Pléthon [1].

Pléthon est un théologien philosophe, et à travers dix siècles, un descendant direct de Proclus. Cet homme avait dormi pendant le moyen âge; il se réveillait néo-platonicien. M. Villemain,

[1] M. Vincent, professeur de mathématiques au collége Saint-Louis, et qui prépare sur la musique des anciens un intéressant ouvrage, dont l'Institut a déjà accueilli avec faveur plusieurs lectures, a donné, d'après Oudin et quelques manuscrits, des fragments d'un rituel païen, qui, selon toutes les probabilités, sont des fragments de l'ouvrage de Gémiste

que nous devons souvent citer, a caractérisé, avec le bonheur habituel de son expression, cette illusion philosophique, ce paganisme platonicien, de

Pléthon, περὶ νομοθεσίας, ouvrage où le disciple de Platon avait rassemblé les doctrines et les traditions mystérieuses du paganisme et du platonisme ; ouvrage que condamna aux flammes le patriarche Gennadius, mais dont Léon Allatius, malgré son attachement au catholicisme, déplorait amèrement la perte. Citons-en quelques passages :

Instruction pour l'usage des invocations et des hymnes.

§ I. (Temps et lieu.) — « Maintenant que nous avons fait connaître les invocations et les hymnes, nous devons expliquer la manière de les employer ; et d'abord le moment qu'il faut choisir pour chaque invocation. Celle du matin, ἑωθινή, doit être faite entre le lever et le déjeuner, pour ceux qui déjeunent, bien entendu, et pour les autres, c'est avant de se livrer à leurs affaires. L'invocation de l'après-midi, δειλινή, doit être faite entre le milieu du jour et l'instant du repas ; enfin, l'invocation du soir, ἑσπερινή, entre le repas et le coucher, à moins cependant que l'on ne jeûne : car alors la prière du soir doit être faite après le coucher du soleil, et toujours avant le repas. Telles sont donc les époques à observer pour chaque invocation. Quant aux lieux, ce sont d'abord les temples, et encore un endroit quelconque pur de toute souillure humaine, de tout reste mortel humain, de tout ce qui pourrait en contenir. »

§ II. (Cérémonial de l'adoration.) — « Voici maintenant la manière de procéder aux diverses invocations. D'abord, le héraut sacré fait pour chacune d'elles une proclamation, si toutefois il s'en trouve un régulièrement institué par un prêtre pour remplir cette fonction. Dans le cas contraire, il en sera désigné un pour la circonstance, soit par le prêtre, s'il y en a un, soit par quelqu'une des personnes présentes les plus dignes de respect par leur âge ou tout autre titre.

Gémiste Pléthon, dans des paroles qu'il lui prête, et qu'on dirait inspirées du souffle de Platon. « N'était-ce pas, ô Grecs! une admirable

La proclamation se fait en ces termes : « Écoutez, vous tous » qui honorez la divinité ; voici l'heure d'adresser aux dieux » la prière du matin, ou du milieu du jour, ou du soir. In- » voquons les dieux de tout notre cœur, de tout notre es- » prit, de toute notre âme ; invoquons-les tous, et en par- » ticulier Jupiter qui règne sur eux. » Cette proclamation se fait une fois seulement les jours non consacrés (les jours *profanes*, βέβηλοι) deux fois aux *hiéroménies*, et trois fois aux *néoménies*. Aussitôt tout le monde doit porter les regards en haut, se mettre sur les deux genoux, lever les mains en les renversant en arrière, τῶτε χεῖρε ἠρκότας ὑπτίω, puis chanter : « O dieux, soyez-nous propices! ἕλεω εἴητ' ὦ θεοί. » Aussitôt cette allocution faite, il faut adorer les dieux, προσκυνεῖν, d'abord ceux de l'Olympe, en appliquant la main droite sur le pavé, et en même temps se soulevant des deux genoux. On doit chanter l'allocution une fois, et faire l'adoration aussi une fois. Ensuite il faut adorer de même, mais de la main gauche, tous les autres dieux, en chantant la même allocution. En troisième lieu enfin, il faut s'a- dresser à Jupiter-Roi en chantant : « Jupiter-Roi, soyez-nous » propice, » puis se prosterner des deux genoux et des deux mains, et en outre appliquer aussi la tête contre le pavé. Cette allocution doit être répétée trois fois ; mais les trois ne comptent que pour une. Tous les jours, il faut en user ainsi une fois, à chaque prière ou invocation ; mais aux hiéromé- nies, il faut répéter le tout trois fois. L'adoration doit être commencée par un prêtre ou par la plus considérable des personnes présentes. De plus, le chant de l'allocution aux dieux doit être sur le ton hypophrygien (octave de *sol*) dans l'adoration sur la main droite, sur le ton phrygien (octave de *ré*) dans l'adoration sur la main gauche, et sur le ton hypodorien (*la*) dans celle que l'on fait à Jupiter. »

§ III. (Invocations.) — « Ensuite le héraut sacré ayant fait

idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l'univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard actuel d'un dieu suprême? Que sont nos arts, séparés du culte et des croyances, c'est-à-dire de la vie de nos frères? Si vous aviez habité dans Athènes; si vos regards, au lever du jour, avaient rencontré le Parthénon; si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon; si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la perfection des arts et de la parole. Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits, ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux? Élevons les ailes de notre âme vers cette beauté céleste; alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie

une nouvelle proclamation, on procède à l'invocation, soit l'invocation du matin, adressée aux dieux (soit la première du milieu du jour), ou la seconde, ou la troisième adressée à Jupiter, soit enfin l'invocation du soir aux dieux ou à Jupiter, en ayant soin de se mettre sur les deux genoux après que la personne qui préside a donné le signal. Observons en outre que l'invocation de chaque heure doit être récitée au nom de tous les assitants.

» L'invocation ou les invocations étant terminées, le héraut sacré fait une proclamation pour annoncer les hymnes aux dieux. A cet égard, observons que les hymnes se chantent aux jours profanes tout simplement pour l'ordinaire; mais aux hiéroménies, on les accompagne ordinairement de musique. »

dans les traditions et la poésie de nos pères [1]. »

Partisan de Platon, dont il voulait, on le voit, ressusciter les doctrines, et les doctrines mêlées de mysticisme par l'école d'Alexandrie, Pléthon ne souffrait point de partage entre son maître et le philosophe de Stagire; il s'éleva contre ceux qui les voulaient concilier; s'attacha à démontrer que leurs principes étaient entièrement opposés, traitant de paradoxe toute pensée de conciliation; et il écrivit un traité sur les différences entre la philosophie d'Aristote et celle de Platon [2]. Cette opinion souleva de vifs débats; plusieurs Grecs y prirent part. George de Trébizonde se prononça contre Pléthon, et en faveur d'Aristote [3].

George était né à Candie en 1395; mais, originaire de Trébizonde, il aima mieux en porter le nom. De bonne heure il passa en Italie, et professa l'éloquence grecque à Vicence, à Venise, et ensuite à Rome, où Nicolas V le prit pour secrétaire, et le chargea de traduire plusieurs auteurs grecs en latin. Mais Nicolas, peu satisfait de la manière dont il avait traduit et commenté l'Almageste de Ptolémée, le chassa ensuite de Rome. On attribue aussi sa disgrâce

[1] Lascaris, p. 32.

[2] Imprimé à Paris en 1541, traduit en latin en 1574.

[3] Brucker, t. IV; Boivin, Mém. de l'Acad., t. 11, p. 715 Fabric., Bibl. med. ævi. t. X.

à un autre motif; mais, ce qui acheva de le perdre dans l'esprit de Nicolas V, ce fut un ouvrage qu'il composa en faveur d'Aristote[1]. Il y oubliait, il est vrai, toute mesure. Mahomet, selon lui, était un meilleur législateur que Platon, auquel, du reste, il reprochait toutes sortes de crimes, attribuant à la philosophie toutes les calamités publiques passées et présentes.

Les défenseurs ne manquèrent point à Platon.

Le plus illustre et le plus actif fut Bessarion, qui composa contre George de Trébizonde un ouvrage avec ce titre : *Contre le calomniateur de Platon*.

Un Grec que protégeait Bessarion, Michael Apostolius, lui servit de second dans cette lutte, et avec un zèle plus ardent qu'éclairé, il traita avec mépris Aristote et son défenseur. Aristote ne resta point non plus sans apologistes. Un Grec, un de ceux qui les premiers s'étaient établis en Italie, Théodore Gaza, épousa sa cause. Bessarion lui répondit comme il avait fait à George de Trébizonde; et le Grec qui soutenait le cardinal, Michael Apostolius, fit aussi une réponse moins mesurée que celle de Bessarion, et où il traitait avec peu de respect Aristote et ses partisans. Un autre Grec, Andronicus

[1] Comparationes philosophorum Aristotelis et Platonis, écrit en 1458; imprimé à Venise, 1523.—Brucker, t. IV, Ext. de la défense de Bessarion et de George.

Callistus, répliqua à Michael Apostolius, et, plus habile, il sut louer Aristote sans blesser ni Platon ni les platoniciens.

Il y avait donc deux questions : la première, les incompatibilités mêmes que George de Trébizonde prétendait exister entre Aristote et Platon, et sur lesquelles il avait composé son ouvrage : Des différences ; traité auquel Bessarion avait répondu par l'écrit : contre le Calomniateur de Platon ; la seconde, les problèmes mêmes qu'avaient fait naître les discussions contre ou pour Aristote et Platon. A Théodore Gaza, Bessarion avait répondu par une courte et modeste réponse sous le titre de : *Natura et arte*, qui, plus tard, fut réunie à son ouvrage contre George de Trébizonde. George, dans un traité tout en grec, et où il se demandait : *Utrum natura concilio agat*, traité en apparence dirigé contre Gaza, mais en réalité contre Bessarion, lui répondit. Les deux derniers écrits de Bessarion et de George de Trébizonde, bien que les plus courts, étaient les plus importants. Au fait, de quoi s'agissait-il ?

George de Trébizonde avançait avec Aristote : que la nature ne fait jamais rien sans une fin, mais qu'elle n'agit pas non plus avec dessein : *Naturam quidem omnia alicujus rei gratiâ facere ; verumtamen nihil consultò agere*. Bessarion répondait : La distinction entre *facere* et

agere ne décide point la question ; il s'agit toujours de savoir si la nature fait ou si elle agit, et il ajoutait avec raison : que sur cette question, Platon et Aristote ne sont pas aussi éloignés qu'on le pense ordinairement. Le premier, en effet, en soutenant que la nature agit avec dessein, attribue ce dessein à une cause extérieure qui la fait agir avec intelligence, tandis qu'Aristote, en avançant que la nature n'agit pas avec dessein, prétend seulement qu'elle n'a pas l'intelligence ; que, par conséquent, elle n'agit pas par elle-même, mais par l'impulsion d'une cause étrangère, ce qui ne diffère absolument en rien de l'opinion de Platon.

En même temps qu'il cherchait à concilier Aristote et Platon, Bessarion tâchait aussi de faire concorder Platon et le christianisme. Il s'attachait surtout aux opinions de Platon, relatives à la morale; admirateur de Platon, sans en nier toutefois les erreurs, il montrait combien il se rapproche de la religion chrétienne. C'était là une noble tâche qu'entreprenait Bessarion ; mais où ramenait, après tout, cette harmonie du disciple de Socrate et du Christ ? Au troisième siècle, on recommençait le christianisme. Avant Bessarion, les apologistes grecs avaient signalé ces rapports entre la doctrine de Platon et la doctrine chrétienne, et s'y étaient même égarés. Aussi Platon, ou plutôt le polythéisme, revenait-

t-il de toutes parts; par l'enthousiasme théologique de Gémiste, par l'éclectisme éclairé de Bessarion, le culte de Platon recommence; les adorateurs ne lui manqueront pas. Le polythéisme que rêvait Pléthon n'est-il pas ressuscité en effet? A partir de ce jour, l'Europe est-elle encore bien chrétienne? et le paganisme vaincu, ne va-t-il pas, après plus de dix siècles, reprendre une autorité que l'on pouvait croire à jamais perdue?

CHAPITRE XXI.

Chute de Constantinople.—Cosme de Médicis accueille les Grecs fugitifs.—Argyropule. — Chalcondyles.—Constantin Lascaris.

Le concile de Florence n'eut point les heureux résultats qu'on s'en était promis ; à peine l'empereur eut-il touché les rives du Bosphore, qu'il entendit retentir des malédictions contre Rome. Le peuple se souleva; un moine fanatique, un moine qui avait assisté au concile, excitait, entretenait sa fureur. Le pacte scellé à Florence fut brisé à Constantinople. Rome, de son côté, soit qu'elle conservât un reste de défiance contre la sincérité tant de fois en défaut des Grecs, soit qu'elle eût promis plus qu'elle ne voulait et ne pouvait donner, Rome n'envoya que de faibles et lents secours. Bientôt Constantinople fut serrée de plus près. Après cinquante-trois jours de résistance, d'une résistance héroïque, surtout de la part de son empereur, abandonnée de l'Europe et trahie peut-être par les Vénitiens, les seuls représentants auprès d'elle de la chrétienté, elle était tombée au pouvoir de Mahomet.

A considérer cet événement du point de vue

historique et moral, ce fut assurément un grand malheur que le triomphe de la barbarie sur la civilisation; au point de vue littéraire, le désastre fut-il aussi grand qu'on se le figure ordinairement? Vingt mille manuscrits, il est vrai, y périrent, dit-on; mais les Grecs reçurent de la chute même de Constantinople un mouvement nouveau, un contre-coup qui les tira de leur indolence, et ranima en quelque sorte leur ardeur pour des richesses qu'ils laissaient enfouies dans les bibliothèques. S'il en faut croire le témoignage d'un homme qui, quelques années avant la chute de Constantinople, l'avait visitée et était en état de la bien juger, cette ville ne conservait plus du sentiment littéraire que les petites subtilités. La science s'y était corrompue, et la pureté du langage ne se retrouvait que dans les rangs élevés, dans les femmes surtout qui en avaient retenu la correction et l'élégance. Les Grecs donc ainsi frappés, se réveillèrent. Dans cette fuite vers l'Europe, ils emportèrent comme sauvegarde, et comme prix de l'hospitalité, les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres; et si leur commerce plus intime agit avec puissance sur l'imagination italienne, ils reçurent de cette vivacité littéraire, qui depuis un siècle animait toute l'Italie, une secousse heureuse. L'Italie de son côté leur dut tout à coup une nouvelle et puissante initiation. Les richesses du génie grec ne lui

avaient été jusque-là qu'imparfaitement révélées; elles lui furent alors entièrement montrées. Sans la chute de Constantinople, l'Europe, la France, l'Angleterre, l'Allemagne surtout, qui depuis plusieurs siècles étaient étrangères à la langue et à la littérature grecque, seraient restées longtemps encore sans les connaître.

Néanmoins cette chute de Constantinople consterna l'Europe, et les savants se répandirent en douloureux regrets sur les suites funestes qu'elle pouvait avoir pour les lettres. Æneas Sylvius est inconsolable. Cependant le désastre n'avait point été aussi irréparable qu'on avait pu le craindre dans une première confusion. Mahomet maître de Constantinople, les Grecs reprirent leurs habitudes. Au témoignage de Reuchlin, on comptait encore à Constantinople, après sa prise, plus de dix mille écoliers venus de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, de la Judée, et nous verrons les successeurs de Mahomet ouvrir à des savants italiens les sources de la littérature grecque, et leur permettre de rapporter dans les palais de Laurent de Médicis des manuscrits précieux. Les Turcs, dans leur ignorance, méprisaient trop les livres grecs, pour s'acharner à les détruire, et leurs princes ne manquaient ni de politesse, ni de grandeur d'âme : nous avons vu Mahomet se laissant désarmer par une épître grecque de Philelphe.

L'Italie fut le refuge des Grecs, philosophes, littérateurs, savants. Cosme de Médicis les accueillit avec la plus noble générosité; son palais devint l'asile de la Grèce savante; au nombre de ces Grecs exilés on remarque Argyropule, Charlcondyles, Constantin Lascaris.

Jean Argyropule était de Constantinople; il professa d'abord les lettres et la philosophie à Florence, sous Cosme de Médicis, puis pendant une peste qui ravageait Florence, il se retira à Rome; il enseigna aussi le grec à Pallas Strozzi; il voyagea ensuite en France. Argyropule était d'un caractère difficile; Philelphe, qui lui fut dévoué, ne peut s'empêcher, tout en vantant son éloquence, de blâmer son humeur. Vous pouvez, écrit-il à un ami, lui emprunter ses connaissances littéraires, mais non son caractère [1]. Il était l'ennemi de Cicéron, et cette haine contre l'auteur que l'Italie honorait le plus, lui attira beaucoup de désagréments. Du reste, Argyropule était d'une humeur insouciante, et quelque peu gastronome; il mourut, dit-on, d'une fièvre causée par une indigestion de fruits; et mourut pauvre, léguant ses dettes à ses amis les plus riches.

Argyropule traduisit plusieurs auteurs grecs, Aristote principalement; ses traductions furent jugées si parfaites que quand elles parurent,

[1] Litteratura tibi ex eo comparanda, non mores.

Théodore Gaza crut devoir brûler les siennes. Il a aussi laissé quelques ouvrages que l'on pourrait appeler politiques; une Consolation qu'il dédia à Constantin Paléologue, ainsi qu'un traité sur le gouvernement, et un écrit contre Jean Paléologue.

Demetrius Calchondyles, né à Athènes, et disciple de Théodore Gaza, vint en Italie en 1447; il resta quelque temps à Rome, à Pérouse; maître de Laurent de Médicis, la rivalité qui s'établit entre lui et Politien, le décida à se retirer à Milan, où l'appelait Ludovic Sforce.

Entre ces nobles exilés de la science, il en est un que son nom impérial a désigné à une gloire que ses talents seuls et les services qu'il a rendus aux lettres lui auraient méritée; gloire qui de nos jours a reçu une nouvelle et éclatante consécration d'une plume éloquente.

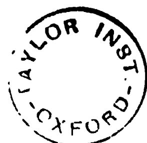
Constantin Lascaris vint après la ruine de sa patrie, chercher un asile en Italie.

Constantin Lascaris était de la famille impériale. Réfugié à Milan, il instruisit dans la langue grecque la fille du duc François Sforce, qui épousa, en 1465, Alphonse, prince et depuis roi de Naples. Ce fut pour elle que Lascaris composa sa grammaire grecque, le premier livre grec qui eût été imprimé en Italie, et qui le fut à Milan, en 1476; il alla ensuite à Rome, et vécut probablement quelque temps à la cour du

cardinal Bessarion, asile de tous les Grecs malheureux. De là, il se rendit à Naples, où l'avait appelé le roi Ferdinand, pour y enseigner publiquement la langue grecque; il voulut enfin repasser dans quelque ville de la Grèce; mais à Messine, où il avait relâché, on lui fit pour le retenir tant d'instances et des conditions si avantageuses et si honorables, qu'il s'y fixa. Sa renommée y attira un grand nombre d'étrangers, au nombre desquels était Bembo, qui dans son dialogue sur l'Etna nous a laissé une intéressante peinture de ces nobles entretiens, et qui dans plusieurs de ses lettres parle de Lascaris en termes honorables. Messine, dont cette affluence augmentait la prospérité, l'en récompensa en lui donnant les droits de citoyen. Constantin y enseigna jusque vers la fin de 1493, époque de sa mort. Dans sa reconnaissance pour la noble hospitalité qu'il avait reçue, il légua, en mourant, au sénat, sa riche et précieuse bibliothèque, qui fut transportée en Espagne longtemps après[1].

M. Villemain a rassemblé autour de Lascaris tout l'intérêt de l'exil des Grecs; les nobles espérances qui s'y attachaient pour l'Europe, les révélations intellectuelles dont ils payaient l'hospitalité qu'ils y trouvaient; les regrets de la

[1] *Memor. letter. de Sicil.*, t. I, part. IV, p. 3. Hodius; Tiraboschi, t. V, 2.



patrie; les opiniâtres espérances du retour, mêlées aux enthousiasmes de la science; et à côté des consolations chrétiennes les illusions ranimées du paganisme. Il faut laisser à cette plume brillante les traits dont elle a si habilement peint ces diverses et nobles espérances du double enthousiasme de la patrie et de l'imagination [1].

Ce ne fut pas seulement dans le palais des Médicis que les Grecs exilés trouvèrent un généreux asile; la cour des princes s'ouvrit aussi pour eux; et l'auteur de *Lascaris* a heureusement saisi et montré le lien qui, à cette époque, rapproche Naples de Florence dans une commune et noble pitié pour le malheur et la gloire.

[1] Lascaris, p. 41.

CHAPITRE XXII.

Alphonse Ier. — Manetti. — Le Panormita. — Pontanus. — Fazio. — Les deux Hermolaüs.

Tandis que Cosme de Médicis consacrait ses richesses à recueillir les débris de l'antiquité, et à en répandre le goût, les lettres ne trouvaient pas un moins favorable appui à la cour d'un prince que nous avons déjà vu couvrir de sa protection des auteurs compromis par la hardiesse de leurs opinions. Alphonse Ier, l'ami et le protecteur de Laurent Valla, eut dans son amour pour les lettres quelque chose de chevaleresque et de poétique. Si l'origine de son pouvoir sur Naples ne fut pas très-pure et très-légitime, la manière dont il l'exerça en couvrit le vice premier, et il a mérité des Espagnols le surnom de *sage* ou de *magnanime*, que l'histoire lui a laissé. Tous les jours, Alphonse se faisait lire des auteurs anciens; les historiens surtout, Tite-Live et Quinte-Curce; il avait un livre pour écusson, et il ordonnait à ses soldats, dans la prise des villes, de respecter les livres. Il était

brouillé avec Cosme de Médicis; le don d'un manuscrit de Tite-Live, que lui fit Cosme, rétablit l'harmonie entre lui et Alphonse. Il était dangereusement malade; Cosme de Médicis lui envoie, pour hâter sa guérison, un manuscrit. Les médecins croient le livre empoisonné, et veulent le lui enlever. Alphonse, nouvel Alexandre, a foi dans ce remède [1], il est guéri. *Valeant*, dit-il, *Avicenna, Hippocrates, medici cæteri, vivat Curtius sospitator meus* [2].

Contemplons, avec M. Villemain, Alphonse au milieu de sa cour, entouré de trophées militaires et des merveilles nouvelles de la science. « Au milieu de ces trophées brillait sur un bouclier la devise singulière du roi : c'était un livre ouvert. Sur une table immense de marbre étaient placées quelques médailles antiques des Césars. Dans une cassette d'ivoire, quelques instruments d'astronomie, encore rudes et grossiers; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Cette salle était encore ornée de quelques statues que le roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare.

[1] Panormita, *Vita Alphons.*
[2] Crinitus, *De Honestâ Disciplin.*, lib. XVIII.

Au fond de la salle, le roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire de l'Italie. Alphonse tenait à la main une Vie d'Alexandre, et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidents qui composaient toute sa cour [1]. »

Les savants trouvaient à la cour d'Alphonse un accueil aussi bienveillant que généreux; et, grâce sans doute à cette amabilité du prince, les savants de Naples offrent, à cette époque, un spectacle trop rare entre les autres savants de l'Italie : ils ne connaissent ni les rivalités ni les querelles.

Ce fut à la cour d'Alphonse que brilla un homme remarquable par des talents divers, et auquel les lettres ont dû beaucoup.

On n'a point oublié, peut-être, ce jeune homme qui, dans une discussion philosophique, triompha de Léonard Bruno; la colère, puis la noble réparation de ce dernier; ce jeune homme, c'était Giannozzo Manetti.

Manetti, né à Florence, vers la fin du quatorzième siècle, en 1396, d'une famille ancienne, fut d'abord destiné au commerce; mais une autre vocation se révéla bientôt en lui, et avec une vivacité merveilleuse, la vocation des lettres. Manetti avait toujours entre les mains les ou-

[1] Lascaris, p. 87.

vrages de Virgile, de Térence ou de Cicéron; il étudia avec passion la rhétorique, la logique, la philosophie qu'il finit par préférer. Saint Augustin était un de ses auteurs de prédilection. Il étudia le grec sous Ambroise le camaldule, et y fit des progrès étonnants. Il étudia l'hébreu aussi. Il avait des Juifs et des Grecs pour maîtres, et les gardait chez lui. Après neuf années de retraite et de silence, il paraît en public, et se mêle aux sociétés savantes qui, alors, s'établissaient en Italie.

Ses talents lui valurent bientôt des honneurs politiques; il fut envoyé plusieurs fois en ambassade auprès d'Alphonse I[er], auquel il adressa une magnifique harangue. Cet insecte, qui ne respecte pas le front des rois, une mouche, vint se placer sur le nez d'Alphonse. Alphonse se garda bien de la chasser, ne voulant en rien distraire l'orateur, et rien perdre de son discours. Manetti éprouva bientôt l'inconstance de ses concitoyens. Il fut exilé. Il se rendit à la cour d'Alphonse, qui lui témoigna la plus grande estime. « Si j'étais réduit, disait-il, à n'avoir qu'un morceau de pain, je le partagerais avec Manetti. »

Manetti a laissé les Vies de Nicolas V, du Dante, de Boccace, et autres ouvrages.

L'académie de Naples présente ensuite avec orgueil, Antoine Beccadelli ou Beccatelli, surnommé le Panormita.

Né à Palerme, en 1394, Beccatelli fut envoyé à l'âge de dix ans à Bologne, pour y étudier les lois; ses études achevées, il s'attacha au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti. Il fut ensuite, mais sans quitter la cour de Milan où il jouissait d'un revenu de huit cents écus d'or, professeur de belles-lettres à Pavie. Il reçut à Parme la couronne poétique de l'empereur Sigismond qui, en 1432, visita quelques villes de Lombardie. Il se rendit ensuite à la cour d'Alphonse, où il passa le reste de sa vie. Ce prince le combla d'honneurs et d'avantages : maison de campagne, titres de noblesse, ambassades à Gènes, à Venise, auprès de l'empereur Frédéric III. Le successeur d'Alphonse, Ferdinand, ne fut pas moins magnifique envers lui. Le Panormita mourut à Naples, à 77 ans, en 1471.

Le Panormita reconnut ces générosités, et composa une vie d'Alphonse, dont il fut récompensé par un don de mille écus.

On a de lui cinq livres de lettres, harangues, poésies. On regrette de trouver au nombre de ses écrits, un livre d'une excessive licence, dédié à Cosme de Médicis: l'Hermaphroditus. Philelphe et Laurent Valla l'attaquèrent par de justes censures; les moines prêchèrent contre le livre, et brûlèrent l'auteur en effigie à Ferrare et à Milan. Laurent Valla voulait qu'il fût brûlé

une troisième fois [1]. Pogge lui-même, à qui ses facéties ne permettaient pas d'être trop sévère, lui reproche son extrême liberté [2]. Le Panormità se défendit par l'exemple des anciens; et Guarino, dans une lettre qui se trouve en tête du manuscrit conservé à la bibliothèque Laurentienne, va jusqu'à le justifier par l'exemple de saint Jérôme. Je ne sache rien dans saint Jérôme, qui pût autoriser ces libertés. Mais l'exemple des anciens était plus fondé; non qu'il fût une excuse, mais il était assurément une cause. On ne peut douter que l'antiquité, depuis quelque temps tant de fois remuée dans toutes ses sources, n'eût fait monter dans quelques cerveaux des vapeurs impures. On commençait à admirer, à regretter de l'antiquité, non pas seulement le génie littéraire, mais les mœurs, le cynisme; le paganisme, avec son sensualisme et son insouciance de l'ave-

[1] Tertio per se ipsum cremandus ut spero — *in facium.*, invect., 11.

[2] Delectatus sum, me hercle, varietate rerum et elegantia versuum, simulque admiratus sum res adeò impudicas, adeò ineptas tam venuste, tam composite dici; atque ita multa exprimi turpiscula, ut non narrari, sed agi viderentur. Laudo ego et doctrinam tuam, jucunditatem carminis, jocos et sales, tibique gratias ago qui latinas musas quæ jamdudum nimium dormierunt è somno excitas. Pro caritate tamen, qua omnibus debitores sumus unum est, quod te monere et debeo et volo, ut scilicet deinceps graviora mediteris. Scis enim non licere nobis, qui christiani sumus, quod poetis qui Deum ignorant.

nir, entrait dans les âmes. Le long joug de la pensée chrétienne pesait, et pour s'en affranchir, on se jetait dans les licences de l'antiquité. Il y a eu chez nous un moment où l'antiquité avec ses grossières licences, avec ses saturnales de l'esprit et de l'âme, a paru renaître. A cette époque, l'ouvrage de Panormita a été réimprimé ; on avait saisi le rapport : il y avait à-propos.

Pontanus, un autre ornement de la cour d'Alphonse, naquit à la fin de 1426, à Térelo, diocèse de Spolète, dans l'Ombrie. Chassé de sa patrie par la guerre [1], il vécut quelque temps au milieu des armes et des soldats. Naples lui offrit un refuge; il y fut accueilli avec bienveillance par le Panormita qui bientôt le consulta sur les passages les plus difficiles, et le produisit auprès de Ferdinand qui lui confia l'éducation de son fils, Alphonse II. Pontanus l'accompagna dans les guerres qu'il soutint, et plusieurs fois il fut fait prisonnier : ces captivités étaient pour lui, s'il l'en faut croire, autant de triomphes; les ennemis tombaient en admiration devant sa science et son génie [2]. Il fut aussi chargé de plusieurs ambassades; entre autres, en 1486,

1 Me quondam patriæ casus nil triste timentem
Cogit longinquas ire repente vias.
Amor., lib. II, p. 28.

[2] Licet in hoc gloriari quod cum aliquando in hostis manus incidissemus, honorati et donati ab illo dimissi simus. *De Obedient.*, lib. V.

auprès d'Innocent VIII, qui rendit un éclatant hommage à sa loyauté [1]. Pontanus y déploya un grand zèle, et il se rend à lui-même cette justice [2]. Alphonse conserva toujours un profond respect pour son maître, qui paraîtrait n'avoir pas eu une égale estime pour son élève, s'il est vrai qu'il ait voulu le peindre dans un de ses ouvrages, dont le titre est assez significatif ; l'*Asinus*. Pontanus ne se montra pas non plus très-fidèle à la mauvaise fortune de ses maîtres ; quand la dynastie d'Aragon tomba, il prononça un discours en faveur de Charles VIII. Il garda un meilleur souvenir de son premier bienfaiteur, le Panormita ; et ce fut en souvenir de lui, qu'il intitula un de ses dialogues : Antonius. Pontanus mourut à 77 ans, en 1503.

Les ouvrages de Pontanus sont nombreux, et en général marqués à un rare cachet d'élégance et à une grande élévation de pensées. Il composa une histoire, en six livres, de la guerre de Ferdinand Ier contre Jean, duc d'Anjou ; différents

[1] Et nentiquàm falsos nos habuerit Pontanus, quicum de concordia agitur ; neque enim veritas destituet ac fides, qui ipse nunquam veritatem deseruerit aut fidem. *De Serm.*, lib. 11, p. 30.

[2] Miserati sæpe sumus senem languenti corpore, mediis diebus ardentissimo sole, per frequentissimos latrones quibus itinera circumsessa erant, nunc ex urbe ad Alphonsium in castra, nunc e castris ad Innocentium Romam properare ». *Asinus.* Dialog.

traités de morale, où éclatent des vues neuves et grandes; un traité sur le courage; un autre sur le Discours, composé à soixante-treize ans; cinq dialogues écrits avec une liberté peu décente. Célèbre surtout par ses poésies, dont la richesse, l'élégance, l'éclat le disputent à Sannazar, il a, le premier, retrouvé les grâces du style antique; et il les porte peut-être à l'excès : l'élégance chez lui est voisine de l'afféterie.

Pontanus consolida l'académie napolitaine, fondée par le Panormita.

Aux noms du Panormita et de Pontanus, il faut joindre un nom moins célèbre, mais qui appartient à l'académie de Naples : le nom de Fazio.

Fazio, né à la Spezzia, auprès de Gênes, fut élève de Guarino de Vérone. Appelé à la cour de Naples par Alphonse, il se mit en hostilité contre Laurent Valla, qu'il attaqua le premier, mais qui ne fut pas en reste.

Fazio a laissé une histoire de Ferdinand Ier, père d'Alphonse; une histoire de la guerre qui, en 1377, éclata entre les Vénitiens et les Génois; un livre des hommes illustres, publié en 1745, à Florence, avec la vie de l'auteur, par Mehus; ouvrage intéressant pour l'histoire littéraire du quinzième siècle.

Florence et Naples n'avaient pas seules le privilége de la science; de bonne heure Venise leur avait disputé cette gloire, en attirant à elle les

hommes illustres, et en recherchant les ouvrages des anciens. Dès le commencement du quatorzième siècle, au moment où Pétrarque ressuscitait l'antiquité, le chef d'une famille dont le nom est célèbre, François Barbarus, curieux investigateur des manuscrits anciens, devançait le zèle et la munificence des Médicis. Sa famille conserva ces traditions d'amour et de connaissance de l'antiquité. Deux autres Hermolaüs soutinrent et ravivèrent la gloire de ce nom.

Le premier de ces deux Hermolaüs naquit vers 1410. Après avoir appris le grec de Guarino de Vérone, il alla étudier les lois à Padoue. Eugène IV l'appela à Rome, et le nomma notaire apostolique. On lui doit la découverte de plusieurs manuscrits, et la traduction de la vie d'Athanase.

Le second, plus connu, étudia sous le vieux Hermolaüs, son oncle; puis à Rome, sous Pomponius Lætus. Couronné poëte à quatorze ans par l'empereur Frédéric, à vingt et un ans, il s'était rendu célèbre, comme savant, par une traduction de Thémiste. De retour dans sa patrie, il obtint les plus brillants succès. Ses explications de Démosthènes et de Théocrite attirèrent une foule nombreuse et éclairée : sa maison, trop petite, se changea en une université. A trente-deux ans, il avait rempli plusieurs ambassades importantes. En 1491, le pape Innocent VIII le nomma pa-

triarche d'Aquilée. Mais la république de Venise prit fort mal cet honneur rendu à un de ses enfants. Hermolaüs fut donc obligé de rester et de vivre à Rome, où il mourut en 1493. La douleur avait avancé ses jours.

On doit à Hermolaüs la publication et des corrections nombreuses et importantes de Pline l'Ancien[1].

[1] Hermolaus Barbarus barbariæ hostis acerrimus. Politian., *Miscellan.*, cap. XC.

CHAPITRE XXIII.

Pomponius Lætus.—Paul II.—Un anniversaire païen.—Tendance dangereuse de l'érudition.

L'étude de l'antiquité qui, jusque-là avait été une passion, devient un culte; elle tourne à l'idolâtrie et au paganisme; c'est ainsi qu'elle apparaît dans Pomponius.

Giulio Pomponio Læto était bâtard de l'illustre maison de Sanseverino, dans le royaume de Naples. Très-jeune encore, il se rendit à Rome, où il étudia sous un habile grammairien de ce temps, Pietro da Monopoli; il eut ensuite pour maître Laurent Valla. Bientôt Pomponio prit un rang distingué parmi les savants. Héritier de la passion et de la science de Flavio Biondo et d'Annius de Viterbe pour les anciens monuments et les institutions de la Rome païenne, il ne vivait qu'au milieu des souvenirs de l'antiquité; il allait faisant des recherches au milieu des ruines, et s'il rencontrait quelque inscription effacée, quelque fragment inconnu, il le rapportait, le

montrant à ses disciples comme une dépouille [1]. Il n'y avait dans Rome réduit si obscur, vestige d'antiquité si effacé, qu'il ne l'eût observé avec attention, et dont il n'eût pu rendre compte. On le voyait, solitaire et rêveur, errer au milieu de ses monuments antiques, rester en extase, et pleurer avec attendrissement.

L'enthousiasme en lui ne faisait point tort à la science; ses traités sur les sacerdoces, sur les magistratures, sur les lois, sont pleins d'une érudition solide et variée; il ne refait pas ou ne contrefait pas l'antiquité comme Annius de Viterbe, il la retrouve et la recompose. Il eut aussi la gloire de ressusciter à Rome le théâtre ancien [2].

Antiquaire profond, Pomponio était aussi un philologue habile; il se consacra avec ardeur à expliquer et à commenter les auteurs anciens. Il revit les premières éditions que l'on fit de Salluste, de Columelle, de Varron, de Festus, de Nonius Marcellus, de Pline le Jeune. On a encore

[1] « Pomponius natione Calaber, græcorum ignarus, tantum antiquarium sese factitaverat; ac siqua nomina exoleta et portentosa invenerat, scholis ostentabat. » Raph. Volterrano, *Comment. Urban.*, lib. XXI.

[2] Pari studio veterem spectandi consuetudinem desuetæ civitati restituit, primorum antistitum atriis pro theatro usus, in quibus Plauti, Terentii, recentiorum etiam quædam agerentur fabulæ, quas ipse honestos adolescentes et docuit, et agentibus præfuit. Marcant. Sabellic., *Pompon. Vita.*

de lui des commentaires sur Quintilien et sur Virgile. Il était aussi historien : il a laissé un abrégé de l'histoire des empereurs, depuis la mort du jeune Gordien jusqu'à l'exil de Justin. Telle était sa renommée, qu'à la mort de Laurent Valla, en 1457, Pomponius fut jugé capable de remplir sa place. Sa famille, qui jusque-là l'avait oublié, se souvint alors de lui et le voulut reconnaître; mais lui, fier et libre, lui répondit : « Pomponius à ses parents et amis, salut; ce que vous demandez ne se peut faire. Adieu. [1] » C'est du d'Alembert au quinzième siècle.

Successeur de Laurent Valla, Pomponius fonda à Rome une académie, où plusieurs hommes de lettres se rassemblaient. Leurs entretiens roulaient sur les monuments de Rome, sur les langues grecque et latine, sur les anciens auteurs. On y agitait aussi des questions philosophiques. Dans ces libres discussions, dans ces souvenirs d'un autre temps, ils en vinrent à prendre en dégoût le présent, et se firent, autant qu'il était en eux, hommes du passé. Ils commencèrent, exemple du reste déjà donné par l'académie de Naples, par changer leur nom : Pomponio fut Pomponius Lætus; Buonaccorsi, Callimachus Experiens; ainsi des autres. Cette imitation de l'anti-

[1] Pomponius Lætus cognatis et propinquis suis, salutem. Quod petitis fieri non potest. Valete.

quité alla-t-elle jusqu'au paganisme? Dans leurs conversations philosophiques et littéraires, ces jeunes gens se permirent-ils, entre les institutions anciennes et les institutions modernes, des comparaisons qui n'auraient pas toujours été à l'avantage de ces dernières? Il est difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, ces indiscrétions furent bientôt exagérées; elles se changèrent en mépris pour la religion, en complot contre l'Église, en conspiration contre son chef.

En 1468, Paul II donnait au peuple romain des spectacles et des fêtes pendant le carnaval, lorsqu'on lui vint dénoncer cette triple conspiration de l'académie fondée par Pomponius. Il y eut de nombreuses arrestations. Tous les académiciens qu'on put surprendre furent arrêtés, incarcérés, mis à la question; l'un d'eux, Agostino Campano, mourut peu de temps après des suites de ses souffrances.

Pomponius était alors à Venise; il y était même depuis trois ans dans la puissante famille Cornaro. Cette absence et l'inviolabilité de l'hospitalité ne le purent soustraire aux poursuites du pape. Il fut conduit à Rome, incarcéré et torturé comme les autres, sans qu'on pût lui arracher, non plus qu'à ses compagnons de captivité et de souffrances, l'aveu de ce qui n'existait peut-être pas. La procédure, quelque temps suspendue par l'arrivée de l'empereur Frédéric III, fut reprise

après son départ. Le pape se rendit lui-même au château de Saint-Ange, et examina les prisonniers, non plus sur la conspiration, mais sur les hérésies dont on les supposait atteints. Ces enquêtes furent continuées devant de savants théologiens, qui n'y trouvèrent point matière à censure. Une nouvelle enquête de Paul II fut également inutile. Le pape n'en déclara pas moins qu'à l'avenir on tiendrait pour hérétique quiconque, sérieusement ou même en plaisantant, prononcerait le nom d'académie [1]; et pendant une année encore, il retint les accusés en prison, adoucissant toutefois leur captivité; l'année révolue, il les rendit à la liberté. Paul mourut sans avoir hautement constaté leur crime, ou reconnu leur innocence.

Ces défiances de Paul II étaient-elles sans fondement? Le culte, disons mieux, l'idolâtrie des lettres profanes n'avait-elle pas éveillé dans quelques âmes le regret de cette civilisation; de ces croyances, de ces mœurs qui se liaient si étroitement à la littérature ancienne; et qui l'avaient faite? On n'en peut guère douter, et des témoignages curieux prouvent que dans plusieurs savants, le paganisme littéraire, s'il n'allait pas jusqu'à la pensée d'une révolte, d'un

[1] Paulus tamen hæreticos eos pronunciavit qui nomen academiæ, vel serio, vel joco deinceps commemorarent. Platina, *in Paulo* II.

changement de religion, en était bien près. Voici une fête toute païenne, célébrée, après la mort de Paul II, auprès de la maison de Pomponius, par l'académie qu'il avait fondée; célébrée avec le rit, les souvenirs, les expressions du paganisme [1]. Il est difficile de n'y point voir une imitation rivale des cérémonies chrétiennes. Un autre anniversaire, l'anniversaire d'un homme qui a figuré dans la conspiration de Pomponius, et qui nous en donnera le récit, offre également cette résurrection indiscrète de l'antiquité. On lut, dit un historien [2], des vers élégants du temps, mais qui ne convenaient pas à des chrétiens.

Ce moment était difficile pour Rome. Cette antiquité, que les papes avaient, les premiers, évoquée, se montrait dès lors menaçante. De l'admiration pour les monuments, pour les arts, pour la littérature, on passait insensiblement au regret des institutions, des mœurs, des croyan-

[1] In exquiliis prope Pomponii domum die dominico qui secutus est (20 avril) è sodalitate litteraria celebratum es Romanæ urbis natale. Sacra solemniter acta, Demetrio Lucensi bibliothecæ pontificiæ præfecto operante. Paulus Marsus orationem habuit. Pransum est apud Salvatoris sacellum, ubi sodalitas litteratis viris et studiorum sociis elegans convivium paraverat. Sex antistites convivio interfuere, et eruditi ac nobiles adolescentes quamplures. Recitatum est ad mensam Friderici Cæsaris privilegium sodalitati concessum; et è diversis juvenibus eruditis versus quamplures etiam memoriter recitati. *Script. rer. Italic.*, vol. XXIII, p. 185.

[2] Script. rer. Ital. Jacopo de Volterra, t. XXIII, p. 144.

çes peut-être, ou plutôt du scepticisme païen. La sinistre prophétie que Gémiste avait jetée au milieu du concile de Florence, contre le Christ, en faveur de Platon, en annonçant à George de Trébizonde que bientôt on renoncerait à l'Évangile et au Koran, pour revenir au paganisme, cette prédiction, déjà en partie réalisée par le culte qu'on rendait à la philosophie, semble se vérifier à Rome par l'enthousiasme de l'érudition. Pomponius est le Gémiste Pléthon de l'Italie; c'est le symbole et le représentant de ce paganisme de la science, depuis un siècle ressuscité à Rome, et chaque jour plus puissant. Faut-il s'étonner que dans cette passion de l'antiquité, qui avait saisi toutes les imaginations, dans cet éblouissement d'une si vive et si nouvelle lumière, les esprits aient été frappés d'illusions téméraires, quand, au dix-huitième siècle, un écrivain écrit l'histoire de la décadence de Rome, en regret du paganisme?

Les craintes de la papauté étaient donc fondées, nous le croyons; mais, pour conjurer les dangers qu'elle prévoyait, l'indulgence, une indulgence attentive, eût mieux valu que les rigueurs; la persécution donnait un corps à ces illusions de savants.

Le successeur de Paul II, Sixte IV, parut le comprendre. Il permit à Pomponius de reprendre sa chaire publique, où il continua de pro-

fesser avec un grand concours et un grand succès; il parvint même à réunir son académie dispersée. Mais il se vit bientôt éprouvé par de nouvelles infortunes. En 1484, dans une sédition qui s'éleva contre Sixte IV, sa maison fut pillée, ses livres et tous ses effets volés, et lui, forcé de s'enfuir en désordre, un bâton à la main. La reconnaissance de ses élèves s'empressa de réparer cette perte. Néanmoins les dernières années de Pomponius ne furent pas heureuses; il avait vécu pauvre, pauvre il mourut, bien qu'il n'ait pas fini ses jours dans un hôpital, comme l'assure Valeriano. Sa mort, arrivée à Rome en 1498, excita des regrets immenses. Ses funérailles se firent avec une pompe extraordinaire. Paul Marsus, un des assistants à la célébration de l'anniversaire de la fondation de Rome, prononça son oraison funèbre. Sans doute, par ses travaux, par son noble caractère, par toute cette vie dévouée à la science, Pomponius Lætus, malgré ses exagérations, méritait l'estime et les regrets de ses contemporains. On peut croire cependant que le souvenir de la persécution que les lettres avaient éprouvée en sa personne, ajouta à la popularité et à l'éclat des regrets. Les honneurs qu'on lui rendait étaient une protestation, autant qu'un hommage.

CHAPITRE XXIV.

Platina.—Les savants et la papauté.—Sixte IV.— Aurelio Brandolini.—Marc-Antonio Sabellico.—Le Mantouan.

Au nombre des membres de l'académie de Pomponius, se trouvait un homme célèbre, et qui nous a laissé le récit de cette conspiration dont il fut lui-même victime, cet homme, c'est l'historien des papes, Platina.

Bartholomeo Platina était né à Piadena, dans le territoire de Crémone. Le nom de sa famille était de Sacchi ; il y substitua le nom de sa patrie, en le latinisant selon le goût du temps. Engagé d'abord dans le métier des armes, Platina ne se livra que tard à l'étude des lettres[1], dans lesquelles il eut, on le croit du moins, pour maître Victorin de Feltro. Conduit à Rome, près le cardinal de Gonzague, et produit auprès du pape Pie II, Platina en obtint une place dans le collége ou conseil des abréviateurs, créé par le pape. Platina conserva cette place sous le successeur de Pie II ; il en jouissait quand il se vit

[1] Eo admiratione dignior quod jam provecta ætate, ac tirocinio posito, quod totum militiæ prius tradiderat, litteras didicit. Raph. Volterr., *Comment. Urban.*, lib. XXI.

impliqué dans la conspiration littéraire de Pomponius ; il fut jeté dans les fers, soumis à la torture et à la question, comme conspirateur, puis comme hérétique : il perdit sa place. Cette perte l'affecta vivement, et dans son déplaisir, il écrivit une lettre violente à Paul II, sur la suppression du collége des abréviateurs. Il se représente chargé de chaînes, dans une tour exposée à tous les vents, au milieu de l'hiver. Plus tard, il se réconcilia avec Paul II, et lui adressa un discours sur ce qui alors et depuis longtemps préoccupait les esprits, l'expulsion des Turcs et la reprise de Constantinople. « De pace Italiæ componenda, » et de bello Turcis indicendo. »

Platina nous a, dans la vie de Paul II, laissé le récit de cette conspiration, ou plutôt des persécutions que, sous ce prétexte, on fit souffrir aux savants. En l'écrivant, il s'est souvenu de sa prison. Le tableau qu'il en trace, singulièrement vif et animé, ne paraît pas toutefois exempt de partialité. Plusieurs historiens, et entre autres le judicieux Tiraboschi, présentent sous un jour différent quelques-uns des faits rapportés par Platina. Tiraboschi donne, par exemple, à la suppression du conseil des abréviateurs, un motif bien différent de celui que Platina prête à Paul II. Selon Tiraboschi, les abréviateurs, véritables secrétaires de la chancellerie pontificale, auraient trafiqué de la facilité qu'ils avaient

à rédiger, selon l'intérêt des parties, les instructions et les procès qu'ils devaient soumettre au pape[1]. Au reproche que Platina fait encore à Paul II, d'avoir négligé les lettres, et persécuté les savants, l'historien de la littérature italienne oppose des faits qui témoignent de la bienveillance de ce pape pour les lettres; il rappelle que ce fut Paul II qui protégea les premiers imprimeurs; qu'il rassembla des manuscrits et un grand nombre d'antiquités[2].

Sixte IV consola Platina de ses disgrâces, ainsi qu'il avait fait pour Pomponius; en 1475, il lui confia la garde de la bibliothèque du Vatican; place modique, mais honorable, et qui fut toute sa fortune; il mourut à Rome, en 1481, à soixante ans.

Platina a laissé plusieurs ouvrages qui empruntent un assez grand intérêt des circonstances où ils furent composés. Dans cette tour où l'avait fait jeter Paul II, pour avoir avec irrévérence réclamé contre la suppression du collége des abréviateurs, il composa un dialogue philosophique, sur le faux et le vrai bien. Avant sa seconde captivité, celle qu'il subit pour et avec Pomponius, il avait composé une autre dissertation sur la chaste volupté, qu'il dédia alors et adressa à un cardinal en le priant d'intercéder pour

[1] T. VI, p. 71, 109, 113.
[2] T. VI, p. 145, 165, 213.

lui. Il écrivit aussi sur la véritable noblesse, sur le meilleur citoyen, et autres sujets.

Mais l'ouvrage capital de Platina, celui qu'on lit encore avec plaisir et intérêt, ce sont ses Vies des pontifes romains. S'il en faut croire Platina, c'est sur les conseils de Sixte IV auquel il l'a dédiée, qu'il aurait écrit cette histoire, où la papauté est jugée avec une indépendance nouvelle et quelquefois hardie. Platina, il est vrai, cherche à s'y montrer digne et impartial; il y fait éclater un grand discernement, et il se sauve avec un grand bonheur des écueils nombreux et cachés que présentait le sujet; mais quelques précautions qu'il prenne, on sent que cet ouvrage, non-seulement à l'égard de Paul II, mais de la papauté elle-même, est écrit dans une secrète pensée de critique. Cette histoire est d'ailleurs d'un style plein de nerf et de concision; la narration est rapide et saisissante, les caractères animés, les réflexions vives et hardies, les portraits habilement peints, mais les traits incisifs quelquefois.

Telle était en effet alors la situation des savants envers les pontifes : les lettres et la papauté, qui jusque-là avaient marché d'accord, se séparent, non pas ostensiblement encore, mais secrètement; la réaction de Paul II, réelle, bien qu'il la faille dépouiller de la rudesse que lui donne Platina, se continue, même sous Sixte IV, que l'on aurait pu croire, à la tolérance dont nous l'avons

vu user envers Platina et Pomponius, plus favorable aux savants. L'indulgence qu'il eut pour eux ne me paraît guère que cette censure, sous forme de clémence, qu'un successeur, pontife ou prince, fait assez souvent du règne de son prédécesseur, les bienveillances ordinaires d'un avénement, et non la pensée et le caractère d'un règne. La protection que Sixte IV accorda aux gens de lettres, ne fut guère que de la politique; ainsi il se montrera généreux envers Philelphe, parce que Philelphe est l'ennemi de Médicis; il fera bâtir de pompeux édifices, accroîtra et rendra publique la bibliothèque du Vatican; mais il refusera aux professeurs le modique salaire qu'il leur avait promis. D'autres soins d'ailleurs l'occupaient. Attentif à l'élévation de sa famille, à l'abaissement et à la ruine des Médicis, il agita l'Italie par des intrigues qui s'accordaient peu avec le goût et la protection pacifique des lettres.

Innocent VIII ne fit rien, ou à peu près rien, pour ou contre les lettres; mais ce que les lettres et les arts perdent pour un moment à la cour des papes, elles le retrouveront à Milan auprès de François Sforce; à Florence, auprès de Laurent de Médicis, dont le fils, Léon X, ramènera au sein de Rome les beaux jours de Nicolas V, et réconciliera la science et la papauté.

Les lettres, du reste, ne manqueront point d'appuis et d'encouragements; les républiques et

les princes y suffisent. Venise accueillit les élèves de Pomponius Lætus;

Marc Antonio Coccio, qui changea son nom en celui de Sabellicus, à l'exemple sans doute de son maître Pomponius Lætus, naquit en 1436, dans la campagne de Rome, sur les confins de l'ancien pays des Sabins. Appelé en 1475, à Udine, comme professeur d'éloquence, il le fut dans la même qualité, à Venise, en 1484. Forcé par la peste de se retirer à Vérone, il y écrivit en quinze mois, en latin, les trente-trois livres de son histoire Vénitienne, pour laquelle la république lui donna une pension annuelle de deux cents sequins. Sabellicus dans sa reconnaissance ajouta à son histoire quatre livres, qui n'ont jamais vu le jour.

Il publia en outre une description, en trois livres, de Venise; un dialogue sur les magistrats vénitiens.

L'élève de Pomponius Lætus marcha aussi sur ses traces comme savant. Sabellicus a laissé une rapsodie des historiens, des notes et des commentaires sur Pline l'Ancien, Valère-Maxime, Tite-Live, Horace, Justin, Florus. Il a écrit la vie de Pomponius. Sabellicus mourut à Venise, en 1506.

Aurelio Brandolini naquit à Rimini, d'une famille noble. Dès sa première enfance, il perdit la vue; de là son surnom de Lippo Fioren-

tino, ou Lippus. Brandolini se distingua de bonne heure par ses brillantes improvisations en latin. Il fut appelé par Mathias Corvin à l'université de Bude, que ce prince venait de fonder. A la mort de Corvin, en 1490, Aurelio prononça son oraison funèbre, puis il retourna à Florence, et se fit moine de l'ordre de Saint-Augustin. Il s'acquit, comme prédicateur, une très-grande réputation; il ne cessait point toutefois d'être un brillant improvisateur. A Vérone, il obtint en ce genre un éclatant succès; il passa en revue et caractérisa sur le champ tous les hommes illustres qu'a produits cette ville, Catulle, Pline-l'Ancien, etc. Devant Sixte IV, il ne déploya pas une moins brillante facilité, et improvisa l'éloge des saints.

Brandolini passa quelque temps à Naples auprès de Ferdinand II, et ne se montra guère plus fidèle à sa fortune que Pontanus: il chanta l'arrivée de Charles VIII. Quelque temps après il revint à Rome, où il mourut en 1497.

Parlerons-nous d'un poëte latin, à qui le hasard d'être né à Mantoue, attira même de la part d'Érasme cet éloge, qu'un jour viendrait où on ne le mettrait pas beaucoup au-dessous de son ancien compatriote? Le Mantouan, dont le nom était Baptiste, eut une abondance inépuisable et facile qui lui valut, de son vivant, des admirations que la postérité n'a point partagées. Versificateur

lâche, diffus, irrégulier, manquant quelquefois aux règles les plus simples de la prosodie, il fit illusion cependant; Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, lui avait fait élever, auprès de la statue de Virgile, une statue de marbre couronnée de laurier.

Qui lit le Mantouan? qui s'en souvient?

Cette seconde époque de la renaissance que nous venons de parcourir, et qui s'étend du Pogge à la chute de Constantinople, se distingue de la première à des traits éclatants; ce n'est plus un âge entièrement d'imagination enthousiaste, comme au temps de Pétrarque et de Boccace; d'érudition ardente, mais restreinte, telle qu'elle se montre dans Jean de Ravenne et Aurispa. Cet âge est plus philosophique; la pensée y est plus ferme et plus hardie; la science plus ingénieuse et plus brillante; le coup que l'Italie reçoit de la Grèce plus direct et plus fort. Quel choc plus fécond que cette entrevue des deux Églises à Florence; que cette lutte des savants de l'Orient et des docteurs de l'Occident; de la philosophie platonicienne et de la scolastique; entrevue en apparence stérile, et où l'on se quitte, ce semble, sans s'être entendu; mais où véritablement l'Orient communie avec l'Occident; où malgré l'indifférence qu'ils affectent pour les subtilités des grecs, les latins restent sous le charme de cette puissance nouvelle de

la science et du goût! De ce jour en effet, l'Europe appartient à d'autres idées. Ce que le concile avait commencé, la chute de Constantinople l'achève. Cosme qui avait accueilli les dernières splendeurs de la Grèce dans son empereur, ses patriarches, ses métropolitains, ses moines, en reçoit alors les débris; son palais est l'asile des savants; ses bibliothèques le sanctuaire, désormais inviolable, des richesses intellectuelles de la Grèce. A l'exemple de Cosme, et aussi par cette sainte contagion du beau qui, une fois entrevu, saisit les imaginations pour ne les plus quitter, tous les princes rivalisent de générosité et d'intérêt pour les lettres. La cour d'Alphonse leur est surtout un doux et brillant asile; séjour heureux et tolérant, les savants persécutés, ou qui croient l'être, y trouvent protection et sécurité, et y apprennent aussi à vivre entre eux dans cette bonne harmonie, ailleurs trop oubliée. Les lettres sous le ciel brillant de Naples se colorent d'une teinte plus légère et plus gracieuse; irréprochables, si quelquefois la mollesse du climat et des mœurs ne semblait se réfléchir dans la liberté de certaines peintures, qui sont aussi un souvenir déplacé de l'antiquité.

Ainsi après l'admiration poétique de l'antiquité latine évoquée par Pétrarque, de la littérature grecque pressentie par Boccace, sont venus en cet âge les jugements philosophiques du

Pogge, les pensées morales de Pontanus, et aussi les illusions païennes de Pomponius Lætus, les regrets hardis de Gémiste Pléthon. La renaissance n'est-elle pas complète, ce semble, avec ses erreurs et ses bienfaits? nous ne sommes cependant qu'à son second âge. Ni le goût n'est encore assez pur, ni la science assez répandue, ni l'antiquité grecque surtout assez profondément interrogée. La forme a été devinée, retrouvée, heureusement reproduite; des idées nouvelles ont été quelquefois exprimées; mais après tout la rénovation n'est point entière; la philosophie de Platon s'est à peine montrée; l'histoire n'a point parlé; la poésie, latine et grecque, n'est point arrivée à sa perfection. Ces nouveaux progrès sont le spectacle que nous présentera la suite de ces recherches; l'œuvre que doivent achever d'autres Médicis.

CHAPITRE XXV.

Laurent de Médicis.—Son éducation, ses poésies, son amour pour l'antiquité.—Ses Jardins.—Conjuration des Pazzi.—Derniers moments de Laurent.

Cosme n'était plus ; ses dernières années s'étaient écoulées paisibles et brillantes. Un marchand florentin avait fini par traiter d'égal à égal avec les princes et les rois, jetant ainsi dans sa maison les fondements de cette grandeur qui devait aboutir à la destruction des libertés de Florence, et au trône de France. Médicis toutefois, au milieu de la protection qu'il accordait aux lettres, des munificences qu'il répandait sur les savants, des sacrifices qu'il faisait pour la recherche ou l'acquisition des manuscrits, Médicis n'oubliait pas les soins de sa fortune. Retiré dans sa vieillesse à ses maisons de campagne, dans sa villa favorite de Careggi, il s'occupait également de l'amélioration de ses terres, et de l'étude de la philosophie platonicienne. « Je me retire dans ma villa, écrit-il à Marsile Ficin, mais ce n'est que pour y cultiver mon esprit ; venez auprès de moi le plus tôt qu'il vous sera

possible; n'oubliez pas d'apporter le traité de Platon sur le bien suprême; car je ne désire rien plus ardemment que de connaître la voie qui conduit au suprême bonheur. Venez donc; n'oubliez pas la lyre d'Orphée. » Ce fut dans ces douces et nobles pensées, qu'il expira à l'âge de soixante-quinze ans, en août 1468. Peu de jours avant sa mort, il avait fait venir Ficin, et s'était longtemps entretenu avec lui des misères de la vie qu'il fallait abandonner; des faiblesses de la nature humaine dont il allait être délivré; puis laissant éclater librement toute l'élévation de ses pensées, il exalta d'un ton solennel les délices de la vie future, dans laquelle il était près d'entrer. Ficin fortifia les nobles sentiments de Cosme par des citations tirées des philosophes grecs et surtout de Xénocrate. Ce fut alors que Cosme le chargea de traduire le traité sur la mort que nous a laissé le célèbre philosophe grec : ce fut son dernier legs à la science. Cette mort est belle sans doute, mais n'est-elle pas un peu fastueuse; n'y a-t-il pas là quelque chose de ce calme apprêté, de cette tranquillité sentencieuse que Rousseau prêtera à son Héloïse mourante?

Médicis laissait un fils, Pierre de Médicis. Pierre sembla hériter, sinon de la haute intelligence et du goût de son père pour les arts et pour les lettres, de son zèle du moins à les encoura-

ger. Ce fut par ses ordres que Marsile Ficin publia la traduction de Platon, et en expliqua publiquement les ouvrages à Florence. Pierre soutint les établissements fondés par Cosme, et augmenta les collections qu'il avait faites. Il ouvrit des concours littéraires, où, entre autres questions, on traita de l'amitié véritable. Mais sa vie fut courte, et il ne put que montrer qu'il eût su continuer l'œuvre glorieuse de son père. Ses funérailles furent simples : noble humilité, ou sagesse profonde dans un pouvoir qui commence.

Pierre eut deux fils; leur éducation avait été l'objet de ses soins particuliers. L'aîné, Laurent de Médicis, l'héritier de sa puissance et de ses richesses, était né le 1 janvier 1448. Dès ses premières années, Laurent montra les plus heureuses dispositions, que développèrent à l'envi les maîtres les plus habiles. Ces maîtres, c'étaient Gentile d'Urbino, dont il fit ensuite un évêque d'Arezzo; Argyropule[1] et Ficin pour la philosophie; pour la littérature Landino et Politien. Laurent trouva aussi un guide éclairé dans sa mère, Lucretia Turnabuoni, protectrice brillante des

[1] Argyropulus Byzantius insigni fuit auctoritate et gratia apud Cosmum Medicem, hujus filium Petrum, nepotemque Laurentium, quem non modò græcis litteris, sed et dialecticis imbuit, eaque philosophiæ parte quâ de moribus præcipitur. (Politian. *in proœmio in Miscellan.*)

lettres, et auteur de poésies pieuses. Lucretia exerça sur son fils une grande et noble influence; il lui dut la dignité de ses sentiments, et aussi sans doute cette tristesse qui au milieu de la plus brillante fortune sembla ne l'abandonner jamais complétement. Des exercices physiques développèrent la beauté et la force de son corps, en même temps que ces doubles leçons de la science ancienne et de l'âme maternelle cultivaient et nourrissaient son esprit. Laurent avait à peine dix-sept ans, à la mort de son aïeul, quand Pierre, d'une santé faible, l'initia aux affaires, et lui en fit partager les soins. Laurent donna en plusieurs occasions, et surtout lors de la conspiration des Pitti, des preuves de sa prudence et de son habileté.

Bientôt mis en possession, par la mort de son père, d'une puissance et de richesses immenses, Laurent, fidèle au double génie de sa famille, s'occupa d'augmenter sa fortune par le commerce et la culture des terres; son pouvoir, par sa munificence et ses libéralités. Son goût pour les lettres, et la protection qu'il leur accorda, achevèrent de consolider, et autant que faire se pouvait, de légitimer le protectorat des Médicis sur Florence; protectorat de générosité et d'intelligence, et qui se perpétuera dans toutes les générations et dans les branches diverses de cette famille privilégiée. Laurent rétablit l'université de Pise, et ajouta de

son bien aux six mille florins que fournissait la république. Il accrut la bibliothèque formée par Cosme; il fit collationer et imprimer les manuscrits des auteurs anciens; encouragea les sciences et les arts. La médecine lui dut des progrès; il fit construire une horloge astronomique. Il n'est pas de notre sujet de le suivre dans les magnificences dont il embellit Florence; encourageant les arts qui se perfectionnent et s'étendent: la mosaïque, la gravure en pierres fines, à la manière antique, concourent avec la sculpture et la peinture à reproduire ou à surpasser les merveilles antiques; faisant élever une statue à Giotto; redemandant les cendres de Filippo Lippi aux habitants de Spolète; élevant l'admirable et riche galerie des Médicis, estimée, après sa mort, vingt-huit mille florins; instituant des pensions et des prix pour les artistes; devinant et soutenant Michel-Ange; mais nous ne devons pas oublier cette nouvelle et ingénieuse interprétation qu'il offrit des chefs-d'œuvres anciens. Il fit disposer dans une partie de ses jardins des statues, des bustes et autres ouvrages de l'art antique, révélations pour les savants et modèles pour les artistes : les savants, dans les ruines de la sculpture, retrouvaient quelquefois des sens qui leur avaient échappé; les artistes, des inspirations, et ce beau idéal qui est le caractère de l'art ancien.

Cet empire, si léger et si doux qu'il fût, ne

s'exerçait cependant pas sans opposition. Une conjuration où figure pour la première fois le grand nom des temps modernes, le nom d'un Napoléon, la conjuration des Pazzi, faillit ravir à Laurent la vie avec la puissance. La haine de Sixte IV lui suscitait ces dangers. Les conjurés enhardis par ce pape, et son neveu, Jérôme Riario, étaient soutenus du jeune cardinal Riario, neveu de ce Jérôme; de Salviati, archevêque de Pise, et par plusieurs Florentins. Le coup fut porté, le dimanche 26 avril 1478, dans l'église de la Riparata, en présence du cardinal, pendant la messe, et au moment de l'élévation de l'hostie. Julien, le frère de Laurent, fut tué; Laurent, blessé; mais l'entreprise manqua. L'archevêque fut pendu dans ses habits sacerdotaux; le cardinal, saisi par le peuple, ne dut son salut qu'à l'intercession de Laurent. Un fils du Pogge était au nombre des complices : il fut pendu aux fenêtres du palais.

Contre ces inquiétudes d'une puissance nouvelle, Laurent n'avait de distractions que les lettres, qui lui étaient tout à la fois une gloire personnelle et un moyen politique.

Laurent avait puisé dans le sein maternel le goût et le talent de la poésie. De bonne heure, la poésie lui avait été en quelque sorte un artifice de pouvoir; elle l'avait lié avec Frédéric d'Aragon, fils de Ferdinand. Il n'avait pas dix-sept ans,

que déjà il avait composé un certain nombre de poésies, qui font partie de ses œuvres. Ces poésies sont une image fidèle et intéressante de l'âme et des pensées de Laurent; âme tendre et mélancolique, qui retint le pouvoir comme une dette de fils et de père; mais n'y trouva jamais le bonheur, et appela souvent l'étude à l'en consoler. Dans ses sonnets, dans ses canzone, dans la Nencia da Barberino, il se complaît dans les tableaux tirés de la nature et de la vie champêtre; son goût pour la vie paisible s'y trahit à chaque instant.

Tantôt faisant de la poésie l'usage qu'en faisaient les anciens législateurs, il y répand des idées morales et philosophiques. Ainsi, dans l'Altercation, poëme divisé en six chapitres, il introduit le philosophe Marsile Ficin, développant, au sujet du bonheur, les dogmes de la philosophie platonicienne. Quelquefois, c'est à lui-même que Laurent adresse des conseils : ainsi, dans le Capitolo, il adresse à son esprit de vifs reproches.

La poésie dans Laurent n'était pas toujours aussi désintéressée, et la politique chez lui ne parlait pas toujours au nom de la morale; elle invoquait aussi le goût de la multitude pour les jeux, les fêtes, pour les séductions extérieures auxquelles, plus qu'aucun peuple, les Florentins étaient sensibles. Les Florentins aimaient surtout

beaucoup les fêtes de mascarades du carnaval; Laurent, pour leur plaire, composait des vers qui étaient récités par les masques, et des chansons qui étaient répétées par le peuple. Souvent même on le voyait se mêler sur la place aux danses populaires, chanter le premier une ronde qu'il venait de faire.

Popularité intéressée sans doute, séduction habile, mais qu'on ne se sent pas le courage de blâmer. Puissent les peuples ne jamais être autrement corrompus! On a beaucoup loué la politique d'Octave façonnant Rome à la servitude. Mais que la conduite de l'heureux triumvir pâlit auprès de celle de Laurent! Octave n'emploie pas seulement le prestige du génie; il ne dédaigne pas les spectacles et les jeux du cirque; c'est-à-dire qu'il dégrade en même temps qu'il pacifie. Les Médicis, qu'on leur rende cette justice, les Médicis ne doivent qu'à l'intelligence et au noble usage qu'ils en font, l'origine, l'accroissement et la tacite approbation de leur pouvoir. Que ces fêtes de Florence sont belles, et combien est heureusement doué un peuple qui se laisse gagner à de telles séductions! Ce pouvoir si noblement conquis fatiguait cependant quelquefois l'habile Médicis. Alors il demandait à la campagne et à la retraite un peu d'obscurité et de calme. On a peint, avec un assez grand charme d'érudition et d'imagination, le noble et studieux Laurent de

Médicis, au milieu de ses riches et brillantes villas : « Assise sur la pente rapide de ces hauteurs que couronne la cité mère, l'antique Fiésole, une villa dominait les tours de Florence. Là, dans des jardins que Cicéron eût enviés, entouré de Ficino, Landino, de Politien, Laurent de Médicis charmait ses loisirs avec les sublimes visions de la philosophie platonique, qui semblent s'harmoniser si bien avec le calme d'un soir d'été sous ce beau ciel de l'Italie. Jamais les sympathies de l'âme avec la nature extérieure ne pouvaient être plus vivement excitées ; jamais sujets de méditation plus frappants ne pouvaient s'offrir à l'esprit du philosophe et de l'homme d'état. Florence était à ses pieds : ce n'était pas encore Florence dans toute la splendeur que les derniers Médicis lui ont donnée. Mais, grâce à la piété des âges précédents, son profil se dessinait déjà sur l'azur du ciel en formes presque aussi variées. Un homme, la merveille de l'âge de Cosme, Brunelleschi, avait couronné cette belle cité du vaste dôme de sa cathédrale ; genre de construction jusqu'alors ignoré en Italie, et qui depuis a rarement été surpassé. Le dôme semblait, au milieu de la foule des tours des églises inférieures, un emblème de la hiérarchie catholique sous son chef suprême ; comme Rome elle-même, il s'élevait, fort de son unité imposante, immuable, rayonnant éga-

lement vers toutes les parties de la terre, et élançant vers le ciel ses arcs convergents. Autour, on distinguait, à d'inégales hauteurs, le baptistère, avec ses portes dignes du paradis; le beffroi de Giotto, remarquable par son élévation et la richesse de ses ornements; l'église Del Carmine, avec les fresques de Masaccio; celles de Santa-Maria-Novella, belle comme une nouvelle mariée; de Santa-Croce, qui ne le cédait en magnificence qu'à la cathédrale, et de Saint-Marc; le San-Spirito, autre grand monument du génie de Brunelleschi, et les nombreux couvents qui s'élevaient dans l'enceinte de la ville ou dans le voisinage immédiat de ses murs. De ces édifices, l'observateur pouvait tourner les régards sur les trophées d'un gouvernement républicain qui s'effaçait rapidement devant le même citoyen-prince qui les contemplait alors : le Palazzo-Vecchio, où la seigneurie de Florence tenait ses conseils, élevé par l'aristocratie Guelfe; ou bien le palais neuf, et encore inachevé, dont Brunelleschi avait tracé les plans pour un des membres de la famille Pitti, avant qu'elle succombât, comme d'autres avaient déjà fait, dans une lutte impuissante contre la maison de Médicis; palais destiné à recevoir la race victorieuse, et à perpétuer, avec son ancien nom, le souvenir des révolutions qui l'avaient portée au pouvoir.

» Une grande cité, vue d'un point élevé, lors-

qu'elle est plongée dans le silence, présente un des tableaux les plus propres à produire une vive impression, et en même temps des plus beaux qu'il soit possible de contempler. Mais quelles graves pensées ce spectacle ne devait-il pas évoquer dans l'esprit d'un homme qui, par la force des événements, par la généreuse ambition de sa famille, et la sienne, se trouvait engagé dans la périlleuse nécessité de gouverner sans la légitimité, et, jusqu'à un certain point, sans l'apparence du pouvoir; d'un homme qui n'ignorait pas quelles haines vindicatives, quelles violentes passions, s'agitaient contre lui, au dedans comme au dehors? Si ces pensées et d'autres semblables pouvaient faire passer un nuage sur le front de Laurent, et troubler un instant le repos qu'il cherchait dans cette retraite, la position de ses jardins lui offrait d'autres tableaux bien propres à ramener le calme dans son esprit. Des montagnes boisées, brillantes de teintes variées, bornaient l'horizon, et presque de tout côté à une distance peu considérable; au sein de ces monts se trouvaient d'autres villas et d'autres domaines à lui, tandis que la plaine rendait témoignage des améliorations qu'il avait introduites dans l'agriculture, délassement classique aux soucis de l'homme d'état. Le même esprit curieux qui l'avait engagé à remplir son jardin de Careggi, des fleurs exotiques de l'Orient, et à donner ainsi à l'Europe

le premier modèle d'une collection botanique, avait importé des mêmes régions un nouvel animal. Des troupeaux de buffles, depuis naturalisés en Italie, et dont la peau basanée, le cou baissé, les cornes recourbées, l'aspect sombre, contrastaient avec le ton grisâtre, l'œil large et doux des bœufs de la Toscane, paissaient dans sa vallée, à travers laquelle l'Arno jaunâtre décrit ses longues sinuosités en s'écoulant en silence vers la mer.[1] »

C'est ainsi qu'au milieu des soins politiques, de la paix de ses villas, des charmes de la poésie, Laurent le magnifique, donnons-lui maintenant ce nom, jouissait tout à la fois des douceurs de la vie privée et du plaisir de la puissance. Aimé dans Florence, respecté au dehors, il avait triomphé de ses ennemis et de ses rivaux; son commerce et sa politique embrassaient l'Europe; cependant Laurent était-il heureux? Dans un poëme ou mystère de saint Jean et de saint Paul, composé par Laurent, à l'occasion du mariage de Madeleine, l'une de ses filles, avec François Cibo, neveu d'Innocent VIII, mystère qu'il faisait représenter dans son palais, Laurent met ces mots dans la bouche de Constantin: «Souvent, celui qui donne à Constantin le nom d'Heureux, l'est beaucoup plus que moi, et ne dit pas la vé-

[1] Hallam, *Hist. de la Littérat. de l'Europe*, t. I, p. 178.

rité. » Tristes confidences qui échappent et éclatent sous les dehors de la grandeur. Les causes d'inquiétudes en effet ne manquaient point à Laurent, naturellement d'une santé délicate et d'une humeur mélancolique; la mort sanglante de son frère vint ajouter à ses tristesses; cette image funèbre ne s'effaça point de son souvenir; et sa figure conserva l'empreinte de la pâleur que lui avaient causée et le danger d'un frère et son propre danger. D'autres soucis, des prévoyances inquiètes pour l'avenir de sa maison, qui reposait sur un fils que sa tendresse paternelle elle-même sentait au-dessous d'un tel fardeau, toutes ces pensées semblent avoir vivement préoccupé Laurent, et peut-être avancé ses jours.

Ses derniers instants mêmes ne furent point tranquilles. Il s'entretenait à son lit de mort, avec Politien, de ses projets pour les lettres; de ces riches et nombreux manuscrits que Jean Lascaris était allé, par ses ordres, chercher à Constantinople : pacifique conquête sur la barbarie dont il ne devait pas jouir; il regrettait l'absence de Pic de la Mirandole qui eût calmé et élevé ses derniers moments, comme avait fait pour Cosme Marsile Ficin, quand un visiteur qu'on n'attendait pas vient hardiment interrompre ces suprêmes et solennelles confidences; il demande à Médicis de reconnaître ses fautes; Médicis s'incline en chrétien devant le religieux; enhardi par

cette condescendance, le moine, car c'était un moine dominicain, somme Médicis de renoncer pour lui et les siens à ce pouvoir qu'il avait usurpé sur Florence; Médicis se souvint de son aïeul : il résista à cet ordre : il ne voulut ni désavouer le passé, ni abdiquer l'avenir de sa famille. Le moine alors le quitta avec de sinistres prédictions.

Laurent mourut sous cette impression douloureuse, à Careggi, le 8 avril 1492. Il avait continué l'œuvre de son aïeul, et préparé la grandeur d'un de ses fils, Léon X. Prince généreux, esprit délicat, âme tendre, imagination heureuse et facile, Laurent, quand il n'eût été qu'un citoyen de Florence, mériterait encore un rang illustre dans les lettres; poëte, il a perfectionné, assoupli l'instrument créé par Pétrarque et par Boccace; homme de goût, les savants et les artistes le consultaient, et la philosophie platonicienne le comptera également au nombre de ses plus nobles interprètes.

CHAPITRE XXVI.

De la philosophie platonicienne au temps de Laurent de Médicis.—Fête de Platon.—Poésies platoniciennes de Laurent.—Marsile Ficin.—Pic de la Mirandole.—Landino.—

La philosophie de Platon, révélée à l'Italie par les Grecs du concile de Florence, avait singulièrement captivé l'imagination de Cosme de Médicis. En entendant les regrets enthousiastes de Gémiste Pléthon, il avait conçu l'idée d'une Académie platonicienne, et il avait chargé Marsile Ficin, bien jeune encore, de la former. Pierre de Médicis avait continué la pensée de son père: Laurent y ajouta la fête de Platon, célébrée par ses disciples depuis sa mort jusqu'à Plotin et Porphyre, et pendant plus de dix siècles interrompue. Le 6 novembre, jour supposé anniversaire de la naissance de Platon, Laurent qui alors accomplissait sa vingt et unième année, Laurent convia tous ses amis à un banquet. Francesco Bandini était chargé de présider la fête. Lui-même présidait, à Careggi, un autre banquet.

Laurent rendit à Platon de plus dignes hommages. Il étudiait ses doctrines, et les reproduisait dans ses poésies italiennes, avec une

grande élévation de pensées et une clarté heureuse de langage. Dans l'Altercation, poëme que nous avons déjà rappelé, après avoir fait développer par Marsile Ficin les doctrines de Platon sur le bonheur [1], resté seul, il adresse à l'éternelle lumière, au dieu de Platon, une prière éloquente; une de ces prières que lui adressait aussi, avec moins de clarté, l'empereur Julien dans un de ses hymnes.

Platon, dont le règne naissant avait, nous l'avons vu, trouvé des contradicteurs, ne compte plus alors que des partisans : son culte devient une idolâtrie; ses interprètes, sont presque des hiérophantes. Au nombre de ces grands prêtres d'un dieu nouveau, paraît d'abord un homme plein de foi et presque de génie, et que déjà nous connaissons, Marsile Ficin.

Marsile Ficin, fils d'un chirurgien de Florence, naquit en 1433. Il étudiait la médecine à Bo-

[1] C'est probablement à l'occasion de cet entretien que Marsile Ficin lui écrit : « Cùm ego ac tu nuper in Careggio multa de felicitate ultro citroque disputavissemus, tandem in sententiam eamdem, duce ratione, convenimus. Ubi tu novas quasdam rationes, quod felicitas in voluntatis potius quàm intellectûs actu consistat, subtiliter invenisti. Placuit autem tibi, ut tu disputationem illam carminibus, ego solutâ oratione conscriberem. Tu jam eleganti poemate tuum officium implevisti. Ego igitur nunc, aspirante Deo, munus meum exsequar quàm brevissime. » Ficin, *Epist.*, lib. I, p. 41.

logne, quand son père, dans un voyage qu'il fit à Florence, l'emmena avec lui faire une visite à Cosme de Médicis. Cosme s'intéressa à ce jeune homme, le prit chez lui, et lui fit donner une éducation philosophique, dont Marsile Ficin profita avec une surprenante facilité : à vingt ans, il avait écrit les quatre livres des institutions platoniques. Cosme de Médicis et Landino lui en firent de grands éloges, et l'engagèrent à étudier Platon dans le texte même. Marsile Ficin suivit ce conseil; et bientôt il traduisit les hymnes attribués à Orphée; le livre de l'origine, attribué à Mercure Trismégiste. Cosme, pour récompenser ses travaux, lui fit présent d'une maison de campagne, dans sa terre de Careggi, et de quelques magnifiques manuscrits de Platon et de Plotin.

A trente-cinq ans, Ficin avait achevé sa traduction de Platon, terminée en cinq ans, et publiée par les ordres de Pierre de Médicis.

A quarante-deux ans, Marsile Ficin se fit prêtre. Laurent de Médicis, dont les bienfaits ne s'étaient pas fait attendre jusque-là, lui conféra plusieurs bénéfices; Marsile Ficin n'en accepta que quelques-uns. Il conserva toujours cette même modération, et résista aux offres brillantes de Sixte IV et de Mathias Corvin. Il mourut vers la fin du siècle, à soixante-six ans.

La philosophie platonicienne eut un autre et

non moins illustre représentant dans Pic de la Mirandole.

Pic de la Mirandole, né en 1463, était le troisième fils de Jean François, seigneur de la Mirandole et de la Concorde. A quatorze ans, sa mère l'envoya étudier le droit canon à Bologne, Pic s'y livra avec une ardeur, que bientôt il devait transporter à la philosophie. Sa mémoire était prodigieuse. Il joignait à l'étude des langues grecque et latine, celle de l'hébreu, du caldéen et de l'arabe. Les voyages étendirent encore ses connaissances. Il visita l'Italie et la France, soutenant des joutes scientifiques, qui étaient pour lui autant de triomphes. A vingt-trois ans, de retour de ses voyages, il se rendit à Rome sous le pontificat d'Innocent VIII, et y jeta au monde savant le célèbre Défi qui retentit encore. Il se faisait fort de soutenir contre tout venant neuf cents propositions qui étaient comme le résumé de toutes les sciences divines et humaines. Ce grand éclat effraya Rome, qui s'enquit de ces propositions, et en condamna treize, malgré l'apologie que composa Pic de la Mirandole.

Cette sévérité du saint-siège produisit sur Pic de la Mirandole un effet tout contraire à celui qu'elle aurait pu produire dans un jeune homme fier de science et de philosophie. Pic de la Mirandole se soumit, et sa soumission fut bientôt une conversion complète. Il abandonna alors la

philosophie pour la théologie, et quitta Rome pour Florence. A Florence, il se lia avec Marsile Ficin et Laurent de Médicis, entre les bras duquel il mourut à peine âgé de trente-deux ans, le 17 novembre 1494, jour où Charles VIII, dans sa folle et brillante entreprise sur Naples, faisait son entrée à Florence.

Ce second âge de la philosophie platonicienne a un caractère particulier; ici s'accomplit ou plutôt se renouvelle, l'alliance que quelques chrétiens avaient tentée entre Platon et le Christ. Nous sommes ici véritablement au néoplatonisme d'une part, de l'autre au mysticisme chrétien. Marsile Ficin, Pic de la Mirandole allient avec une parfaite sincérité les dogmes platoniques et les dogmes chrétiens. Ils ne voient pas qu'en lui égalant la philosophie, ils détruisent la théologie, et que sur le terrain glissant et obscur où ils se placent, ils vont des certitudes théologiques aux rêveries mystiques. Ils ne s'arrêtent pas même sur cette pente; ils touchent presque au scepticisme par l'éclectisme, ou plutôt par le syncrétisme, et, dans leur admiration, ils se laissent égarer à la superstition philosophique: ils déraisonnent en Platon.

La philosophie platonicienne comptait encore à la cour de Laurent de Médicis un disciple moins illustre que Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, mais dont les écrits, moins profonds,

sont marqués à un caractère de bon sens et de clarté, rare alors, et empreints d'une sagesse pratique, où l'on ne songeait pas encore à amener les discussions philosophiques.

Christophe Landino, un des maîtres de Laurent, naquit à Florence en 1424; il fit ses études à Volterra. Forcé par son père de se livrer à l'étude de la jurisprudence, la faveur de Cosme et ensuite de Pierre de Médicis lui permit de se livrer à son goût pour les études philosophiques et littéraires. Nommé en 1457, pour remplir, à Florence, une chaire de belles-lettres, l'éclat de son enseignement le désigna au choix de Pierre de Médicis, qui le chargea d'achever l'éducation de ses deux fils, Laurent et Julien. Il resta dans la suite attaché à Laurent, qui eut pour lui la plus tendre amitié dans sa vieillesse. Landino fut secrétaire de la seigneurie de Florence, qui lui fit présent d'un palais dans le Casentin. Parvenu à l'âge de soixante-treize ans, Landino quitta ces fonctions laborieuses, en ne retenant de sa place que le titre et les honoraires. Alors retiré à la campagne, à Prato-Vecchio, dont sa famille était originaire, il y passa doucement ses dernières années, dans des études de son choix. Il mourut à quatre-vingts ans, en 1504.

Landino a laissé des poésies latines, dont quelques-unes ont vu le jour; les autres sont restées manuscrites. Il traduisit en italien Pline

l'ancien; fit sur Virgile, sur Horace, sur Dante, des commentaires estimés. On a aussi de lui quelques discours ou harangues en latin et en italien.

Mais à cette époque, si vive que fût l'étude des belles-lettres, elle restait sans éclat, si l'étude de la philosophie ne venait comme la rehausser et la couronner. Aussi Landino se livra-t-il avec ardeur à la philosophie platonicienne, et il devint un des principaux ornements de l'Académie de Florence. Ami de Marsile Ficin, il a, dans un ouvrage précieux, laissé le souvenir et le sujet de ces entretiens philosophiques.

Landino a fait avec son frère Pierre, une excursion de sa retraite dans le Casentin au monastère voisin des Camaldules. Il y trouve Laurent et Julien de Médicis qui y sont arrivés avant lui, accompagnés d'Almanni Rinuccini, de Pierre et de Donato Acciajuoli, hommes instruits et éloquents qui se sont livrés avec ardeur à des études philosophiques. Le plaisir de cette première rencontre est encore augmenté par l'arrivée de Léon Baptiste Alberti, qui, de retour de Rome, a visité Marsile Ficin, et obtenu de lui de venir passer quelques jours d'automne dans la douce et salubre retraite des Camaldules. L'abbé du monastère, Mariotto, présente à ses solitaires chacun de ces savants. Le reste du jour, car on était sur le soir, se passe à écouter Alberti,

homme, dit Landino, qui possédait toute science [1]. Le lendemain, les devoirs religieux accomplis, toute la société se rend à travers un bois au sommet d'une montagne, et en peu d'instants, arrivée à un lieu solitaire, elle s'y assied sous un large platane, auprès duquel coule un frais ruisseau : on voit que Landino se souvient du Phèdre de Platon. Sur l'invitation d'Alberti, chacun prend place, et Alberti alors commence : Heureux entre tous, dit-il, ceux qui, livrés à l'étude, libres de soins publics et d'inquiétudes particulières, peuvent, au sein d'une agréable retraite, s'abandonner à la contemplation du monde physique et moral. Mais cette étude vous convient à vous surtout, Laurent et Julien, qui, chargés des graves intérêts de la république par les infirmités croissantes de votre père, pouvez dans ces heures de loisir, dans ces solitaires méditations, dans ces discussions philosophiques, puiser de précieux enseignements sur l'origine et la nature de l'esprit humain, enseignements qui tournent au profit de la république; car il est impossible de bien gouverner les affaires, si l'on ne s'est formé à des habitudes vertueuses; si l'on n'a meublé son intelligence de ces connaissances qui nous révèlent pourquoi

[1] Cum nihil omnino extet, quod quidem homini scire fas sit, in quo ille scienter prudenterque non versaretur.

nous sommes appelés à l'existence, nos devoirs envers les autres et envers nous-mêmes. Vient ensuite une discussion entre Alberti et Laurent. Alberti cherche à montrer que la raison étant le privilége et le trait distinctif de l'homme, la beauté de sa nature consiste à la perfectionner par la culture de l'esprit et par un divorce complet avec les ambitions du monde. Laurent au contraire veut que la vie contemplative ne soit pas séparée de la vie active; et il presse Alberti par des raisonnements qui ruinent, malgré le désir contraire de Landino, les contemplations oiseuses de l'idéalisme platonicien [1]. Le jour suivant on continue le même sujet. Alberti expose la doctrine de Platon sur la vraie fin et l'utilité de la vie humaine, éclairant ses opinions par le témoignage des plus illustres philosophes de l'antiquité. Tel est le fond des deux premiers livres. Dans le traité de Landino, la philosophie platonicienne a un caractère plus sage et plus pratique que dans Marsile Ficin et dans Pie de la Mirandole; elle y est surtout ramenée à la politique et à la morale. Le troisième et le qua-

[1] Nam quod aiebas maximum idcirco indè provenire reipublicæ detrimentum quod, occupatis excellentioribus ingeniis circa veri cognitionem, ipsa à deterioribus regatur. Nunquam profecto cessabit sapiens quin se de rebus arduis consulentes recta semper moneat, indè si non opera, consilio tamen juvabit. *Quæst. Camald.*, p. 28.

trième livre renferment des explications sur Virgile. Alberti retrouve dans l'Énéide la philosophie de Platon; opinion vraie en quelques points et toujours soutenue avec une érudition variée et intéressante; c'est un souvenir du commentaire de Servius. Au moyen âge, Bernard de Chartres avait aussi donné des premiers livres de l'Énéide une explication allégorique, que nous a fait connaître M. Cousin [1].

[1] Introduct. au *Sic et non* d'Abeilard, p. 643.

CHAPITRE XXVII.

Politien.—Sa naissance.—Ses ouvrages.—Ses querelles.—Bartholomeo de la Scala. — Quelques savants de cette époque.—Marullo.

Les Florentins s'étaient vus obligés de soutenir contre Venise une guerre qui leur pouvait être funeste. Des succès balancés dans les premières hostilités leur permirent d'obtenir des conditions honorables de paix. Cette paix fut célébrée par des fêtes brillantes ; par deux tournois où parurent Laurent et Julien de Médicis. Laurent triompha dans le premier, et sa victoire fut célébrée par Luca Pulci. En 1468, Julien fut vainqueur à son tour, et son triomphe fut chanté par un poëte, dont l'ouvrage, qui était peut-être son début en langue italienne, est encore cité aujourd'hui, quoique resté imparfait, parmi les chefs-d'œuvre de la langue italienne. Ce poëte avait nom, Ange Politien.

Né le 24 juillet 1454, à Monte-Pulciano où Poliziano, petite ville du territoire de Florence, Ambrogini, dont le père était docteur en droit, et assez pauvre, substitua à son nom de famille le nom du lieu de sa naissance, et s'appela Poliziano : nous le nommons Politien.

Politien apprit le grec d'Andronicus de Thessalonique; le latin, de Landino; de Marsile Ficin, la philosophie de Platon; celle d'Aristote, de Jean Argyropule; mais sa prédilection était pour la poésie. Fort jeune encore, il fit, en vers latins, une traduction d'Homère, malheureusement perdue; des épigrammes latines et grecques publiées, les unes à treize ans, les autres, avant dix-sept ans. A cet âge, ou un peu plus tard, parurent les stances sur la joute de Julien de Médicis, qui décidèrent de sa fortune. Julien était le héros de son poëme; ce fut cependant à Laurent qu'il le dédia. Laurent l'accueillit avec bienveillance, le logea dans son palais, et en fit le compagnon assidu de ses travaux et de ses études; et, si l'on en croit Politien, ce n'était pas Laurent qui le consultait sur ses ouvrages, c'était Politien lui-même qui consultait Laurent avec fruit sur les siens. Peu de temps après, Laurent lui confia l'éducation de ses enfants. Politien venait d'entrer dans les ordres religieux, et, après avoir obtenu le titre de docteur en droit civil, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Florence.

Les soins de cette éducation ne l'enlevèrent pas à l'enseignement public; son école eut bientôt une éclatante célébrité, et toutes les rivalités furent obligées de se taire devant l'élégance de sa parole, et la facilité de son esprit. Interprète

des poëtes latins ou grecs, c'est en poëte que Politien les développait et les louait. De ses quatre poëmes latins, trois sont de magnifiques commentaires sur la poésie ancienne; le Rusticus, prononcé avant l'explication de Virgile, contient l'éloge de la poésie géorgique; Manto a pour sujet les Bucoliques de Virgile; l'Ambra, à la louange d'Homère, est un riche commentaire des beautés renfermées dans l'Iliade et l'Odyssée.

La poésie de Politien a un éclat, une souplesse, un naturel merveilleux, s'il est du naturel dans un langage d'imitation. Elle est pleine surtout de feu et d'enthousiasme; pour la pureté et l'élégance, on lui préfère Pontanus. Cependant, il faut l'avouer, quelque puissante que soit la verve de Politien, elle ne suffit pas toujours à soutenir les formes majestueuses et les larges proportions du rhythme latin. On a dit des chefs-d'œuvre de l'art moderne en Italie que, séparés des monuments qui leur donnent du relief et de l'éclat; privés de la lumière plus brillante et plus pure qui les revêt et les colore, ils perdaient, transportés sous un ciel moins heureux, une partie de leur beauté qui consiste dans l'harmonie des objets avec ce qui les entoure. N'en est-il pas de même du langage? n'a-t-il pas aussi son air natal, sa lumière et ses harmonies? on peut, par un long et intime commerce, dérober

aux orateurs, aux historiens, aux poëtes de l'antiquité, leurs plus ingénieux artifices de style; mais cette force et cette vie que donne à une littérature la facilité de se pouvoir sans cesse raviver au langage populaire; ce soleil en un mot et cette inspiration des mœurs, des sentiments, des habitudes de chaque jour, qui donnent aux expressions, aux tours, à tout le langage et à la pensée, le mouvement et la chaleur, les peut-on également dérober? Non; l'éloquence des sophistes, l'éloquence qui s'exerçait à l'ombre ne pouvait avoir la poussière, le bruit, le feu du barreau; ainsi une langue morte si habilement interrogée qu'elle soit, ne peut répondre à tous les élans de la pensée, à tous les mouvements de l'âme. Telle est la disproportion qui se fait quelquefois sentir dans Politien, entre la pensée et la forme. La forme antique, trop large et trop abondante, ne serre pas assez la pensée; ou plutôt la pensée, rare et vide quelquefois, n'anime pas assez et ne remplit pas suffisamment la forme. C'est le costume d'un âge héroïque sur de trop faibles épaules. Mais ce qu'il y a vraiment de merveilleux dans Politien, c'est que le feu poétique n'ait pas en lui éteint l'érudition, et que l'érudition n'ait point à son tour refroidi sa verve. Politien le grand poëte de cet âge, en est aussi le savant le plus ingénieux et le plus pénétrant : jurisconsulte, traducteur,

historien, commentateur, partout ses travaux ont été des progrès. Il corrigea avec une sûreté de critique, que la science respecte encore, les pandectes de Justinien; ses commentaires d'Ovide, de Suétone, de Stace, de Pline le jeune, des écrivains de l'histoire Auguste, témoignent de la variété et de l'étendue de ses connaissances.

Ses promenades mêmes étaient des travaux; quand il accompagnait Laurent de Médicis, il devisait d'auteurs anciens; en faisait ressortir les beautés; en expliquait, ou en rétablissait les passages difficiles ou altérés. Laurent ne voulut pas que ces familiers et utiles entretiens fussent perdus; et il engagea Politien à les mettre en ordre et à les rédiger; ce sont ses *miscellanea*.

Un événement imprévu et terrible, la conjuration des Pazzi, vint révéler dans Politien un nouveau talent. Politien se fit historien; et si un moderne pouvait égaler un ancien dans son langage, Salluste aurait un rival. La vivacité du récit, la franchise et la vigueur de l'expression, l'intérêt dramatique, les caractères et les motifs divers des personnages, tout y est peint avec un art, disons mieux, avec une vérité admirable. La mort de ce Julien, le héros de la Joute, chanté par Politien, et si misérablement immolé aux pieds des autels par les ordres d'un archevêque, lui inspire les plus touchants regrets,

et il le peint des plus vives et des plus douces couleurs.

Politien admiré pour son génie, en était fier; sa vanité excessive, comme celle de tous les savants de cette époque, lui attira beaucoup de déplaisirs.

Florence comptait alors au nombre de ses plus nobles citoyens, un homme qui, d'une naissance obscure, avait dû son élévation à ses seuls talents. Bartholomeo Scala était un de ces jeunes gens que l'intelligence généreuse de Médicis avait donnés aux lettres. Ses progrès l'avaient fait connaître de Cosme, qui le soutint de ses libéralités. Également protégé des successeurs de Médicis, en 1472, Bartholomeo Scala fut élevé au titre de chancelier de la république.

Son premier soin, comme celui de beaucoup de ses prédécesseurs en cette charge, fut de commencer l'histoire de Florence, dont il acheva seulement quatre livres; Scala a aussi laissé quelques essais en poésies latines. Le caractère de Scala était plein de noblesse; loin de rougir de l'humilité de sa naissance, il aimait à la rappeler; mais jaloux en même temps dés priviléges de sa place, il ne put souffrir qu'on y portât atteinte. Il suspecta Politien d'avoir écrit des lettres que lui Scala, en sa qualité de chancelier, avait seul le droit d'écrire; il s'en plaignit. La colère de Poli-

tien était assez facile à exciter; et Scala ajouta encore à ces griefs un tort plus grand: il déprécia les écrits de Politien. L'indignation de Politien alors ne se contint plus; les épithètes dont il accable Scala, les reproches qu'il lui fait de sa naissance, les insinuations injurieuses sur son caractère, sont d'une violence extrême. Cet emportement alla si loin, qu'on a cru qu'il y avait eu entre Scala et Politien un autre et plus vieux ressentiment, que celui de la vanité littéraire blessée. Il paraîtrait que l'amour-propre de l'homme y aurait eu une grande part. Politien, dit-on, aurait aimé Alessandra, fille de Scala, célèbre par sa beauté et son esprit; Scala, ou la jeune fille, aurait dédaigné les vœux de Politien, et Alessandra épousa Michele Marullo. Dans les poésies de Politien, on trouve des vers grecs d'Alessandra Scala. Politien n'aurait point, pense-t-on, oublié cette injure, et le ressentiment de l'amant se serait caché sous les violences du savant.

Quoi qu'il en soit, la vanité d'auteur suffisait bien pour exciter la colère de Politien. Quand ses Miscellanea parurent, au milieu des suffrages qu'ils obtinrent, se répandirent des critiques vives, et qui n'étaient pas sans justesse. Ces critiques étaient d'un homme qui avait fait ses premières armes contre de rudes champions, d'un homme qui n'avait pas moins d'orgueil que Philelphe,

et d'irascibilité que Politien: c'était Mérula.

Politien, blessé par Mérula, ne s'en reposa pas sur lui seul du soin de sa défense; il voulut y intéresser les princes. On ne sait pas comment, et quand aurait fini cette querelle, si la mort de Mérula, arrivée à Milan en 1494, ne fût venue y mettre un terme. Mérula, du reste, exprima, avec le regret de l'avoir engagée, le désir d'une réconciliation sincère. Il voulut qu'on effaçât de ses ouvrages tout ce qu'il avait écrit contre Politien.

Politien eut d'autres disgrâces, et celles-là accuseraient son âme. Il accompagnait ordinairement Laurent dans les séjours qu'il faisait à ses maisons de campagne, et quelquefois il y restait seul avec les enfants dont l'éducation lui était confiée. La famille de Laurent était depuis quelque temps à Pistoïa. Dans cette retraite, Politien saisi, dit-il, d'un ennui profond, languissant et triste, écrivait à Lucretia, mère de Laurent, des lettres au moins indiscrètes. Il y a dans ces lettres un mystère que l'on peut entrevoir, et qui fut, à ce qu'il paraît, compris par une personne qu'il pouvait intéresser. De ces plaintes mélancoliques, Politien passait à des bizarreries intolérables. Clarice, l'épouse de Laurent de Médicis, se vit donc obligée de l'inviter à quitter sa maison. Discrète autant que sage, elle laissa ignorer à Laurent ces fantaisies du poëte; Poli-

tien ne cessa de jouir de l'amitié de Médicis, qui mourut entre ses bras.

Politien le suivit d'assez près. Sa mort a été diversement interprétée. S'il en faut croire des anecdotes peu authentiques, Politien, épris d'une passion insensée, serait mort du délire que lui causait cette passion, nous profanons ce mot, ou plutôt d'un refroidissement qu'il aurait gagné à chanter ses amours la nuit, et en plein air. Les admirateurs de Politien, sans doute pour mettre aussi un peu de merveilleux de leur côté, ont attribué sa mort au regret que lui causait la perte de Laurent de Médicis. Quoi qu'il en soit, cette mort assurément tint un peu du délire; simple délire poétique peut-être; mais la vie de Politien devait le mener à cette fin. Politien avait ce que nous appellerions aujourd'hui les fantaisies du génie. Enthousiaste d'érudition, d'éloquence, de poésie; imagination vive et ardente, âme malade plutôt que sensible, esprit plein de verve et d'élan, Politien allie en lui le génie de la Grèce et celui de l'Italie. Nous avons vu jusqu'ici des hommes s'animer du souffle de l'antiquité latine, ou s'initier à la littérature grecque, regretter les usages, les mœurs, les croyances quelquefois de l'antiquité. Mais Politien est le premier qui en ait reçu le souffle le plus vif et plus éthéré. Cet homme, par toute son imagination, est Grec et poëte. Il ne marche que par

vives et impétueuses saillies ; une telle vie dure peu, et si elle a fini par le délire, il ne s'en faut pas étonner. Politien était né poëte ; il l'est en latin, en grec, en italien, sans que l'on puisse dire où sa supériorité éclate le plus, car elle brille également en chacune de ces trois langues. La poésie italienne qui fit sa fortune, et qu'il délaissa, le place à côté de Pétrarque ; en perfectionnant l'octava-rima, employée par Boccace, il prépara l'instrument de l'Arioste et du Tasse : mais la poésie latine et la poésie grecque eurent surtout ses amours. C'est en ses œuvres antiques que Politien plaçait sa gloire. On conçoit du reste que Politien ait peu compté, ainsi qu'avait fait Pétrarque, sur la poésie italienne pour son immortalité ; le préjugé en faveur de la langue latine était si puissant encore ! Quand fut représentée sa fable d'Orphée « favola di Orpheo », première pièce théâtrale, différente des mystères, improvisée en deux jours, on intercala une ode latine en vers saphiques en l'honneur du cardinal de Gonzague pour qui se donnait cette fête. Sans doute on ne pensait pas que l'italien fût une langue assez solennelle. Ce qui prouve la force et la hauteur du génie poétique de Politien, c'est qu'il n'a point péri dans des langues, qui ne sont plus que des formes magnifiques, mais glacées. Ses poésies, grecques et latines, ont le feu, l'élégance, l'imagination de ses poésies

italiennes ; ses épigrammes grecques surtout sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Sous ses doigts, la lyre antique était toujours sonore, quelles qu'en fussent les cordes.

Autour de Politien et de Laurent de Médicis se doivent placer quelques noms moins brillants, mais qui eurent leur célébrité.

Pierre Vergerio, dont le nom se lie aux noms des plus célèbres littérateurs du quinzième siècle, était né en 1349, à Capo d'Istria. Dans sa jeunesse, il parcourut plusieurs villes d'Italie, étonnant les plus habiles de son savoir en philosophie, en littérature grecque et latine. Sa renommée lui valut d'assister au concile de Constance. L'empereur Sigismond l'appela ensuite en Hongrie; il y mourut vers le temps du concile de Bâle. Vergerio a laissé une vie de Pétrarque; un livre intitulé : « Des mœurs honnêtes, » et qui fut partout et publiquement expliqué dans les écoles; une histoire des princes de Carrare. Le premier il traduisit en latin, pour l'empereur Sigismond, la vie d'Alexandre par Arrien.

Paolo Cortese, était né à Rome en 1465, d'une famille noble et toute littéraire; il fut lié, dès sa jeunesse, avec les hommes les plus éminents, Pic de la Mirandole et Politien qui faisait une très-grande estime de son goût et de son savoir. Paolo Cortese a laissé un dialogue sur les

hommes célèbres par leur savoir « de Hominibus doctis, » ouvrage remarquable et très-utile pour l'histoire littéraire de ce temps, et dans lequel il paraît avoir pris pour modèle le « Brutus sive de claris oratoribus » de Cicéron. Paolo Cortese, essaya le premier de mettre de la pureté et de l'élégance dans le style théologique ; ces qualités se trouvent en effet dans son traité « de Cardinalatu. »

Ugolino Verini, ami de Marsile Ficin, a laissé un poëme latin sur les embellissements de Florence, que l'on devait à Cosme et à Laurent de Médicis ; et une vie de Mathias Corvin.

N'oublions point Mathéo Bosso, chef du monastère de Fiesole, et dont les œuvres témoignent de l'étude de l'antiquité.

Nommons enfin Marullo, le rival heureux de Politien. Michele Marullo, Grec de naissance, fut amené en Italie encore enfant, après la prise de Constantinople. Il étudia le grec et le latin à Venise ; la philosophie, à Padoue. Puis il se jeta dans le métier des armes. Ses poésies ont été composées sous la tente et sur le champ de bataille. Elles ont de l'élégance, de l'élévation et de la grandeur. Ce fut à Laurent de Médicis qu'il dédia ses épigrammes. Émule de Lucrèce, il chanta aussi les phénomènes et les secrets de la nature. Ses « Hymni naturales » ne sont pas

indignés du chantre romain. Marullo finit misérablement : en revenant de Volterra, de chez un de ses amis, Raphael Volterrano, il tomba de cheval, et se noya dans le Cécina, petite rivière.

CHAPITRE XXVIII.

Pierre de Médicis. — Savonarole. — Genazzano.— Chute des Médicis.—Benivieni.—Ses chants populaires.—Charles VIII en Italie. —Ruine des bibliothèques. — Premières communications intellectuelles de la France et de l'Italie.

« Souviens-toi, avait dit en mourant Cosme, à son fils, souviens-toi que nous ne sommes que des citoyens. » Ce mot sage et profond du chef de la famille des Médicis, son fils Pierre, et son petit-fils Laurent ne l'oublièrent point. Contents de la réalité du pouvoir, ils en négligeaient les apparences; leur autorité s'accrut de leur modération. Mais cette simplicité ne se pouvait longtemps soutenir au milieu des tentations d'une grandeur qui semblait, après quatre générations, être devenue un héritage. Laurent de Médicis avait eu le triste pressentiment des fautes prochaines de sa famille, soit défiance naturelle de la fortune, soit connaissance du caractère de son fils qu'il jugeait au-dessous de sa destinée. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser.

Pierre, le fils aîné de Laurent, à peine mis en

possession du pouvoir, voulut changer en une domination absolue sur Florence, ce protectorat de munificence, de goût et d'esprit qu'y avaient exercé ses ancêtres. Mais se sentant incapable d'arriver seul, et par lui-même, à opérer cette difficile transition, il chercha au dehors de Florence et contre Florence, un appui étranger; il se lia avec le roi de Naples et le pape. Cette ligue fut découverte par Ludovic Sforce, qui sollicitant l'ambition impatiente de Charles VIII, l'attira en Italie.

Au sein même de Florence, Pierre avait rencontré un redoutable ennemi. Ces arts que les Médicis évoquaient, ces souvenirs de l'antiquité païenne qu'ils ressuscitaient, tout cet éclat nouveau et éblouissant blessait les regards et les sentiments de quelques hommes. Si au sein de l'Église, les Médicis comptaient des partisans, ils comptaient plus encore d'ennemis; ennemis à un double titre, qui condamnaient en lui-même le soin donné à la découverte de l'antiquité, comme une atteinte à la religion, et ne pardonnaient pas aux Médicis de faire, de leurs libéralités envers les savants, un prétexte et un voile au despotisme; retour au paganisme, violation de la liberté, tel était donc le double crime qu'ils reprochaient aux Médicis. L'approche des Français leur offrait une favorable occasion de vengeance; ils la saisirent. Un

moine se rendit l'interprète public et éloquent de cette double réaction. On n'a point oublié le visiteur qui vint sommer Laurent à son lit de mort de rendre la liberté à Florence; ce visiteur, c'était Savonarole.

Savonarole, né à Ferrare en 1452, se livra à la théologie et à la philosophie péripatéticienne, qu'il trouvait merveilleusement expliquée dans saint Thomas. Puis tout à coup, et sans prévenir, il s'enfuit de Ferrare, et va prendre à Bologne l'habit de dominicain. Il y fut chargé d'enseigner la dialectique et la métaphysique. Dans la solitude de son monastère, Savonarole se livra avec ardeur à la lecture de Cassien; ces lectures ascétiques et merveilleuses enflammèrent son imagination; des pensées confuses, de vagues pressentiments s'élevèrent dans son sein; il eut des visions de l'avenir: rêves de liberté et de gloire qui passaient dans cette âme ardente et solitaire. En 1489, il fut, sur la recommandation de Pic de la Mirandole, appelé à Florence par Laurent de Médicis. Savonarole y interpréta l'apocalypse dans l'église de Saint-Marc. Ses interprétations vives, populaires, pathétiques, où les préoccupations du moment venaient se mêler et s'animer aux paroles enthousiastes du solitaire de Pathmos, au milieu des digressions, des saillies d'une improvisation éloquente, agissaient puissamment sur les es-

prits. Trois pensées y dominaient : l'annonce d'un grand fléau qui devait frapper l'Italie; la réforme nécessaire de l'Église, réforme qui pouvait seule, si elle était faite à temps, détourner ce fléau; enfin le pouvoir des Médicis touchait à son terme.

Savonarole ne s'enhardit pas de suite à cette dernière prophétie. Toutefois Laurent l'avait deviné; mais il espéra que la tolérance et le temps suffiraient à calmer ses transports; et il prit pour balancer son influence, un moyen habile et doux à la fois. Il y avait alors à Florence, un homme, un moine qui n'avait point partagé l'horreur trop ordinaire encore à quelques prêtres, contre la science; Politien, qui l'avait entendu, lui rend ce témoignage d'admiration : « J'étais venu l'entendre avec une disposition de curiosité vague, et pour dire vrai presque de dédain. Mais dès que j'ai vu la taille de l'homme, sa contenance, et un certain caractère nullement commun, dans ses yeux et dans son visage, j'ai attendu quelque chose digne d'approbation. Il commence à parler, je suis tout oreilles : voix sonore, paroles élégantes, hautes pensées, je reconnais l'habileté « des incises ; » je sens la période; je suis charmé par le nombre, il commence sa division; je suis attentif : rien d'embarrassé, de vide, de traînant; il tresse une série d'objections; je suis pris : il en détache les nœuds;

je suis délivré. Il introduit çà et là de petits récits; je me sens attiré. Il module des vers; je suis saisi. Il plaisante; j'éclate de rire. Il pousse, il presse par de fortes vérités; je me rends. Il essaye des sentiments plus doux; aussitôt des larmes coulent sur mon visage. Il crie avec colère; je suis épouvanté, et je voudrais n'être pas venu. Enfin, selon la chose qu'il traite, il varie les images et les inflexions de sa voix, et il relève toujours le débit par le geste. Il m'a toujours fait l'effet de grandir dans la chaire, au delà, non-seulement de sa propre taille, mais de la taille humaine. Étudiant ainsi l'ensemble et le détail de ses qualités, ma raison a cédé à un prodige. Je croyais cependant que, la nouveauté une fois épuisée, il m'attacherait moins de jour en jour. Nullement; le lendemain il m'apparut tout autre[1]. » Cet orateur, c'était Mariano Genazzano.

Ce fut l'adversaire que les Médicis songèrent à opposer à Savonarole. Mais on le sent : malgré les éloges de Politien, ou plutôt par ces éloges mêmes, un tel homme ne pouvait être pour le violent dominicain un rude joûteur. Cet art que Politien vante dans Genazzano, art qui semble tenir tout à la fois de la scolastique et

[1] Traduction de M. Villemain, *Litt. du moyen âge*, t. II, p. 342.

de la rhétorique, ces divisions exactes et ingénieuses, ces émotions calculées, artifices de la parole plus qu'inspirations de l'âme, tous ces secrets ne pouvaient tenir devant la voix brusque, touchante, enflammée, prophétique de Savonarole.

Genazzano prêcha contre Savonarole; mais soit qu'il fût véritablement au-dessous de sa réputation; soit que le désavantage de ne se savoir point soutenu par le flot populaire, lui ôtât la verve et la chaleur, toute l'autorité et l'éclat de sa parole pâlirent devant Savonarole; terrassé au premier choc, Genazzano laissa le champ libre au libérateur violent de Florence.

Rien ne pouvait donc plus arrêter le torrent populaire soulevé par l'éloquent dominicain; le libérateur qu'il avait annoncé, Charles VIII, était aux portes de Florence; ces portes s'ouvrirent devant lui. Pierre de Médicis ne l'avait pas attendu; il s'était enfui à Venise.

A son entrée à Florence, Charles VIII y trouva de jeunes filles de douze ans qui le haranguèrent en latin.

Maître de Florence, sous la protection des Français, Savonarole y poursuivit sa double réaction et contre les Médicis et contre l'antiquité. Il fit rechercher et rassembler tous les livres qu'il regardait comme dangereux et profanes; de petits garçons s'y employaient activement; ils

allaient cherchant de tout côté ce qu'on appelait l'anathème; Savonarole en fit former une pyramide au milieu de la place de Florence : Dante, Pétrarque, Boccace y furent enveloppés, et la flamme les dévora aux applaudissements de la populace : c'était un vertige général. Les plus habiles s'y laissèrent prendre, Marsile Ficin, le premier; un homme seul y échappa, et démasqua le prophète; on ne s'en étonnera point, cet homme, c'est l'auteur futur du Prince. Savonarole employant, dans un but contraire, ces moyens littéraires que Laurent de Médicis avait si habilement mis en usage, entretenait et enflammait par des chants populaires cette ardeur de la multitude. Il y fut aidé par un poëte qui, ami de Laurent de Médicis, de Politien et de Pic de la Mirandole, avait, à ce qu'il paraît, oublié la reconnaissance pour la liberté : Girolamo Benivieni. Lié avec Savonarole, Benivieni faisait pour lui des *Canzoni a ballo*; voici un échantillon curieux de ces espèces de Cantiques sacrés et politiques :

Non fu mai 'l più bel solazzo,
Più giocondo nè maggiore,
Che per zelo, et per amore
Di Jesu, diventar pazzo.
Ognun gridi com' io grido :
Sempre pazzo, pazzo, pazzo!

Ce refrain revient douze fois dans la Canzone, et le dernier vers de chacun des douze couplets finit encore par le mot : Pazzo, et le répète en finissant; le dernier couplet veut que ce mot devienne le cri général. Benivieni avait fait sur l'amour platonique une Canzone, que Pic de la Mirandole expliqua par trois livres de commentaires en langue italienne : il y a loin de Platon à ce refrain.

Quoi que fît Savonarole, cette réaction violente ne se pouvait soutenir. Dire à Florence de renoncer à ces arts qui l'enchantaient, à cette littérature qui, depuis plus d'un siècle, l'avait honorée entre toutes les villes d'Italie; imposer la réforme et une réforme de moine enthousiaste à toute une ville de mœurs douces, d'une imagination vive et ardente, brillante d'opulence et de faste, un plus habile que Savonarole y eût échoué. Quelque temps son éloquence, son austérité, ses promesses de liberté, les paroles enflammées dont il flétrissait les scandales d'Alexandre VI, soutinrent son crédit chancelant. Mais Florence se lassa de ces sévérités d'un moine, et la cour de Rome d'ailleurs n'avait pas pardonné à Savonarole.

Alexandre VI qu'il poursuivait de ses reproches, lui avait d'abord proposé le chapeau de cardinal: Je ne veux, avait répondu le farouche dominicain, de chapeau rouge que celui du martyre.

Alexandre ne l'ayant pu gagner, chercha à lui susciter des embarras, et le hasard lui vint en aide.

Le pouvoir du dominicain Savonarole n'était pas vu sans déplaisir par les franciscains; Alexandre profita de cette rivalité. Il y avait à Florence un franciscain dont l'éloquence et le fanatisme ne le cédaient point à Savonarole; par des instigations secrètes et aussi par une ambition naturelle, il se mit à prêcher contre lui: sa parole partagea le peuple. Ce triomphe balancé ne lui suffit pas; il en appelle au miracle; il traversera sain et sauf un bûcher. Savonarole ne répondit point, mais un de ses disciples accepta le défi; le franciscain le refuse à son tour; il ne peut entrer dans le feu qu'avec Savonarole. Savonarole discutait sur la légitimité de cette épreuve, et ne se pressait point de l'accepter. Un de ses disciples, le frère Dominico de Pescia, s'offrit pour lui; il traversera le bûcher avec un disciple du franciscain. Les conventions arrêtées, un bûcher est dressé sur la place publique; la foule, une foule immense, l'entoure. Savonarole paraît; il entonne le « Prodeant vexilla regis »; le frère qui le doit représenter au bûcher, le suit. Au moment où va commencer la cérémonie, de nouvelles difficultés s'élèvent. Le franciscain est prêt; mais Savonarole exige que le frère qui le remplace porte dans ses mains,

à travers les flammes, la sainte Eucharistie. Le franciscain ne voit dans ce préservatif qu'un sacrilége, et une violation des conditions de ce duel religieux. Les discussions se prolongeaient; elles duraient depuis plusieurs heures en présence du bûcher; survient une grande pluie; spectateurs et acteurs cherchent un abri : le drame lugubre ne s'achève pas.

Mais dans ce bûcher, où il avait craint de laisser sa vie, Savonarole laissait tout son prestige. Vainement voulut-il ressaisir cette magie d'éloquence et de miracles qui lui échappait; l'homme s'était trahi; on ne vit plus le prophète. Dès ce jour, Savonarole n'était plus le maître de Florence. Ses ennemis s'enhardirent de sa faiblesse, et l'attaquèrent avec plus de violence. Assiégé dans son couvent, il fut enlevé de vive force par ses ennemis, et conduit en prison avec deux des frères qui lui étaient le plus dévoués, Dominico de Pescia et Sylvestre Maruffi. Là, il fut mis à la torture, et jusqu'à sa mort traité avec la plus affreuse cruauté. Il retrouva alors son courage; monté sur le bûcher qu'on avait dressé pour lui et ses compagnons, il protesta de son orthodoxie. Quand le prêtre chargé de le dégrader, prononça ces mots : « Je te sépare de l'Église triomphante. — Dis de la militante, reprit Savonarole; car de la triomphante, tu ne le peux. » Cette noble parole fut la dernière parole de Savonarole; il mou-

rut le 27 mai 1498 : il avait quarante-six ans.

Quand on rapproche le courage de sa mort de l'hésitation qu'il montra lors de cette épreuve, que lui suscita l'enthousiasme ou l'adresse d'un moine franciscain, on est d'abord surpris d'une telle contradiction. Mais on reconnaît bientôt que, dans ce premier défi, le cœur avait moins failli à Savonarole, que le fanatisme. Comme bien des hommes, Savonarole tenait moins à la vie qu'à la gloire; il aurait consenti à périr, mais non à ce qu'un miracle lui manquât; son prestige tombé, il le releva, autant qu'il était en lui, par une mort héroïque. Ainsi le tribun de la liberté, comme l'était Savonarole de la religion, Rienzi, fut faible une première fois, admirable ensuite.

Après la chute de Savonarole, Pierre de Médicis tenta vainement de relever sa fortune abattue. Après dix années d'une vie errante et malheureuse, il se mit au service des Français dans leur seconde expédition sur Naples. Lors de leur défaite aux bords du Garigliano, il se noya misérablement dans ce fleuve. Ce petit-fils de Cosme de Médicis, inférieur à sa fortune, ne fut cependant pas entièrement déshérité du génie de ses ancêtres; il aimait les lettres, et cultivait la poésie avec quelque succès: on reconnaît en lui l'élève de Politien. Dans des stances composées pendant son exil, après un noble hommage rendu

au génie de Cosme, après de touchants regrets sur cette patrie que ses ancêtres ont faite si belle, et qu'il ne peut revoir, il s'écrie :

Ch' almen in cener nella patria io vegna,
A riposar col padre mio diletto,
Che già ti fe' si gloriosa e degna.

Je ne connais point de vœu plus simplement et plus noblement exprimé; et qu'on songe que celui qui le formait avait été le chef de Florence!

L'exil des Médicis, qui n'avait guère profité à la liberté de Florence, fut fatal aux lettres. L'entrée des Français dans cette ville dispersa une partie des richesses de l'antiquité, amassées par Cosme et Laurent; les bibliothèques furent pillées : un historien trace un tableau animé de cette dévastation [1].

Cette entrevue de l'Italie et de la France, un moment fatale à l'Italie, eut pour la France de plus heureux résultats. Pour la première fois, la France sentit le souffle de la renaissance; les arts qui avaient embelli Florence de magnifiques monuments, la politesse des mœurs, l'éclat in-

[1] Hæc omnia magno conquisita studio, summisque parta opibus, et ad multum ævi in deliciis habita; quibus nihil nobilius, nihil Florentiæ quod magis visendum putaretur, uno puncto temporis in prædam cessêre. Bernard. Ruccellaï, *De bello italic.*, p. 52.

tellectuel, cette antiquité même que méconnaissaient chefs et soldats, ils ne les virent pas impunément. L'air plus doux et plus brillant de l'Italie pénétra dans les imaginations tardives du Nord, et y déposa le germe fécond que nous y verrons bientôt éclore. Déjà, comme prémices de cette heureuse révolution, Charles VIII ramène avec lui un homme qui avait été un des intelligents ouvriers de Laurent de Médicis dans la reconstruction de l'antiquité, ce Jean Lascaris qui avait été chercher en Grèce les manuscrits que Laurent n'eut pas la consolation de voir, Lascaris que nous retrouverons à la cour de Léon X, et auprès de François Ier.

Si nous reportons nos regards sur cette première partie du quinzième siècle, nous verrons que la poésie latine a gagné en pureté et en élégance; qu'elle a eu en même temps le bon esprit de se raviver aux sources italiennes; que l'éloquence s'y est soutenue; que le goût des lettres est devenu universel. Mais le grand honneur appartient à la philosophie. Platon a détrôné la scolastique; révolution qui eut ses excès, mais qui en définitive tournera à l'indépendance de l'esprit humain. Dans cet heureux changement, les Médicis ont la plus grande part. Il ne faudrait pas croire toutefois qu'il leur appartînt tout entier. Plusieurs princes ont partagé avec eux la gloire de protéger les lettres : les Sforce, les mar-

quis d'Este, les princes de Carrare. Cette protection était alors, autant que jamais nécessaire. Car le premier et vif élan de la renaissance aurait pu se ralentir; les républiques n'étaient plus là, pour animer de leurs acclamations et de leurs récompenses les grands efforts de la science.

CHAPITRE XXIX.

Jean de Médicis. — Son éducation. — Ses vicissitudes. Son avénement au pontificat, sous le nom de Léon X. — Rétablissement des Médicis dans Florence. — Léon X. — Protection qu'il accorde aux lettres. — Lettre à Musurus. — Imprimeries établies. — Priviléges. — Alde Manuce. — Beroalde.

La longue prospérité des Médicis un moment suspendue, ne tarda pas à reprendre son cours. Outre Pierre, dont nous venons de voir l'exil et la fin déplorable, Laurent de Médicis avait laissé deux autres fils, Jean et Julien.

Jean naquit à Florence, le 11 septembre 1475. Il fut destiné par Laurent à la carrière ecclésiastique; c'était, tout à la fois de la part du père, prévoyance et ambition : prévoyance, il voulait ménager à sa famille contre les coups qui la pouvaient frapper, un asile et une ressource; ambition, car il est certain que dès la naissance de Jean, Laurent prit toutes les mesures qui le pouvaient conduire un jour à la dignité suprême. À l'âge de sept ans, en 1482, Jean reçut la tonsure, et fut reconnu capable d'être admis aux ordres sacrés. Bientôt il fut pourvu de nombreux

bénéfices; six ans après, en 1488, il était promu au cardinalat.

Les dispositions heureuses de Jean soutenaient du reste cette rapide fortune. Sous les maîtres les plus habiles, elles se développaient encore plus brillantes. Demetrius Chalcondyles, Pierre Éginète, tous deux Grecs; Bernard Michellozzi, Bernard Dorisy ou Bernard de Bibbiena, Politien [1], tels étaient les guides qui le dirigeaient avec soin dans la carrière des lettres. L'éducation publique ne lui manque point non plus. Il étudia à Pise, dont l'université, depuis peu rétablie, brillait de beaucoup d'éclat. Il y entendit les leçons de Sozzini et de Philippe Decè, célèbres professeurs de droit ecclésiastique et civil. De retour à Rome, il y résida jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, époque à laquelle il retourna à Florence avec le titre de légat du saint siége. A Florence, Jean fit envers les gens de lettres l'apprentissage de cette munificence qu'il devait déployer sur un plus grand théâtre. Il déclara que le plus grand soulagement qu'il pourrait éprouver de la douleur que lui causait la mort de son père, serait de veiller aux intérêts des savants qui avaient été l'objet des libéralités de

[1] Nimirum ad optimam indolem optima accessit institutio, et felicissimi ingenii tui solo longe bellissimus obtigit cultor politissimus ille Politianus. Erasm. *Epist.*, lib. II, 1; *ad Leon. X.*

Laurent. Les effets répondirent à ces promesses. Sa recommandation fit obtenir à Marsile Ficin un canonicat dans Florence ; il répandit ses bienfaits sur Demetrius Chalcondyles.

Quand l'exil de sa famille vint troubler sa fortune, qu'il semblait à jamais détruire, Jean montra une sagesse et une habileté remarquables. Estimant avec raison que les efforts indiscrets et prématurés de ses frères pour rentrer dans Florence, ne serviraient qu'à irriter les Florentins, il renonça à toute entreprise. Il quitta l'Italie, théâtre de la guerre, visita la France et l'Allemagne. Sous Alexandre VI, allié de Florence, sa position était difficile ; il la soutint avec réserve et dignité. A la mort de ce pape, arrivée en 1503, le cardinal Jean trouva, dans Jules II, un pontife plus bienveillant pour lui. Cette bienveillance, il la devait au cardinal de la Rovère, neveu de Jules, et qui s'était lié avec Jean d'une étroite amitié que la mort vint rompre bientôt. Jean le pleura amèrement. Dès ce moment, le cardinal Jean prit une part importante aux affaires de l'Italie. Légat du pape dans la guerre qu'il fit aux Vénitiens, au roi d'Espagne, et contre Louis XII, il déploya dans ses missions une activité prudente. Fait prisonnier par les Français à la bataille de Ravenne, il parvint à s'échapper quelque temps après, non sans de grands dangers.

Cependant il avait les yeux ouverts sur Florence, se conservant toujours l'amitié des savants, attentif à les rechercher, à les retenir autour de lui; sa maison à Rome était déjà une académie. Les Florentins n'y trouvaient pas un moins favorable accueil. C'était par ces lentes, mais infaillibles pratiques, que Jean épiait le moment où, fatiguée de ses dissensions, Florence tournerait ses regards vers une famille qui lui avait donné la gloire, et ne lui avait pas encore enlevé la liberté. Ce moment arriva. Le nouveau gonfalonier, Pierre Soderini, penchait pour les Français que les Florentins, appuyés du pape, voulaient chasser de l'Italie. Les Français perdirent leur influence; le crédit des Médicis au contraire se relevait à Florence et dans l'Italie. Le cardinal cependant ne se hâtait point; mais il tournait habilement les armes des alliés contre Florence, dans le dessein d'y renverser Soderini : tactique qui lui réussit complétement. Soderini résista peu. Le cardinal fit son entrée à Florence avec son jeune frère Julien, et son neveu Laurent, en 1512.

Cette première et éclatante faveur de la fortune lui en préparait une plus haute encore. Jules mourut. Le sacré collége, grâce surtout aux efforts de Bibbiena, élut pape en 1513, Jean qui prit le nom de Léon X. Les lettres montèrent avec lui sur le trône pontifical.

Depuis Nicolas V, l'étude des lettres avait langui à Rome. Tandis qu'au sein de l'Italie, à Naples, à Florence, à Venise, des académies étaient nées, et avaient grandi sous la protection des Alphonse, des Gonzague, des Médicis, les papes avaient laissé presque périr celle qu'avait fondée à Rome Pomponius Lætus; elle ne s'était maintenue qu'à grand' peine et en secret, par les louables efforts d'Ange Colocci, de Paul Cortese, de Jacques Sadolet, de Beroalde le jeune, et s'était vu obligée, pour ne pas effrayer le pouvoir, de ne traiter que des sujets frivoles. Léon X, lorsqu'il n'était encore que le cardinal Jean, lui offrit pour sanctuaire sa maison dans le forum Agonale. Pontife de Rome, son premier soin fut d'en relever l'université; il lui rendit ses revenus qu'avait appliqués à la guerre [1] le génie belliqueux de Jules II. Il y appela les maîtres les plus illustres, il les y appela en grand nombre. Il augmenta singulièrement les priviléges des étudiants. Voulant en même temps ouvrir des sources

[1] Sanè nuper ad summum pontificatum divinâ providentiâ quùm assumpti fuissemus, et restitutis in pristinis jùribus dilectis filiis populo romano, inter alia vectigal gymnasii romani multis antè annis ad alios usus distractum eisdem restituissemus, ut urbs Roma ita in re litterariâ sicut in ceteris rebus totius orbis caput esset, procuravimus, accersitis ex diversis locis ad profitendum in gymnasio prædicto viris in omni doctrinarum genere præclarissimis. Bulle de Léon X, 1514. *De Gymnasio romano*, vol. 1, p. 201.

plus faciles et plus abondantes d'instruction, il rendit publique la bibliothèque, et s'occupa de recueillir les débris des richesses amassées par Cosme et par Laurent, et que nous avons vues dispersées à l'arrivée des Français.

La fortune de cette bibliothèque est curieuse. Dispersée et pillée par les Français, les débris en furent vendus 3,000 ducats aux moines de Saint-Marc. Savonarole, supérieur de ce couvent, et assez dédaigneux, nous l'avons vu, de littérature profane, en faisait des présents aux cardinaux ou autres personnes qui pouvaient le défendre des censures ou des excommunications du pape. Après la mort de ce tribun populaire, le prieur et le chapitre refusèrent de vendre les restes, encore très-précieux, de cette bibliothèque. Léon X l'acheta, et en fit venir les livres à Rome. Ce ne sera pas leur dernière vicissitude.

L'étude du grec appela surtout l'attention de Léon X. Il l'encouragea singulièrement. Il fit établir une imprimerie pour les livres écrits en langue grecque, et en confia la direction à Jean Lascaris qui corrigeait lui-même les épreuves des ouvrages qui en sortaient. Léon X voulut que les hommes les plus habiles concourussent à ce beau travail. Il fait écrire à Marc Musurus, un Grec réfugié en Italie, depuis la chute de Constantinople. Marc Musurus, né dans l'île de Crète, fut disciple de Jean Lascaris. Il avait en-

seigné à Padoue et à Venise. Il excellait dans la comparaison des deux littératures grecque et latine. Marc Musurus répondit au noble appel de Léon. En 1515, il se rendit à Rome auprès de Léon X, qui lui confia divers travaux, et l'en récompensa par l'archevêché de Malvoisie. Musurus mourut dans la force de l'âge.

Cette protection éclairée et généreuse de Léon X pour les lettres, lui attira un juste hommage d'un homme qui, à cette époque, et en même temps que Léon X, faisait, simple particulier, pour la renaissance de l'antiquité, plus que ne faisaient les princes. Cet homme c'était Alde Manuce.

Alde Manuce naquit vers l'an 1447, à Bassiano, village du territoire de Rome. Instruit dans le latin par Gaspard Véronèse, il le fut dans le grec par Jean-Baptiste Guarini, qui résidait à Ferrare. En 1482, étant menacé par les Vénitiens, Alde Manuce se réfugia à la Mirandole, où il se lia étroitement avec le célèbre Jean Pio de Carpi. Ils formèrent entre eux le projet d'une grande entreprise que devait exécuter Manuce. Manuce alla donc s'établir à Venise, et bientôt il réunit autour de lui les savants les plus habiles. Il forma une académie, chargée de revoir les écrits des anciens; Marc Musurus en faisait partie; il travaillait aux éditions que donnait Manuce, et y joignit de savantes préfaces. Quand

Léon X donna en faveur des lettres grecques ces marques éclatantes de munificence, Alde Manuce, voulant reconnaître à sa manière le service immense rendu à l'antiquité, lui dédia la première édition grecque des œuvres de Platon.

Les lettres n'étaient pas ainsi seules encouragées; les monuments de l'art antique, avec soin recherchés, rassemblés, excitaient également la sollicitude et la joie du pontife. Le Laocoon fut déterré; cette résurrection du chef-d'œuvre du ciseau antique fut une fête nationale. Promenée avec pompe dans les rues jonchées de fleurs, la statue reçut les hommages enthousiastes des Romains et du pontife : on eût dit l'art païen, longtemps proscrit par le christianisme, recevant, de la main même de la papauté, une éclatante amnistie. Sadolet, dans des vers immortels et qu'on dirait échappés à la Muse antique, célébra cette découverte[1].

La recherche des manuscrits latins, n'était pas moins encouragée. Les légats dans leurs visites ecclésiastiques, ne les oubliaient point. Il y avait encore bien des richesses enfouies dans les monastères de l'Allemagne; ce fut là qu'un

[1] Ecce alto terræ è tumulo, ingentisque ruinæ
Visceribus iterum reducem longinqua reduxit
Laocoonta dies; aulis regalibus olim
Qui stetit atque tuos ornabat, Tite, penates,
Divinæ simulacrum artis, nec docta vetustas
Nobilius spectabat opus, nunc alta revisit
Exemptum tenebris redivivæ mœnia Romæ.
Sadol. *Oper.* Veron., in-4. 1738.

cardinal, Arcembaldo, découvrit les cinq premiers livres des Annales. Léon X voulut, par un acte éclatant d'intérêt et de protection, montrer le prix qu'il attachait à cette importante découverte. Il confia à Beroalde l'impression de ces cinq livres, et par la main de Sadolet, donna à l'auteur, dans une lettre remarquable, le privilége de cette édition, appelant contre ceux qui y contreviendraient les foudres du ciel en même temps que les peines des justices humaines : « Quand nous avons eu entre les mains, dit-il, après les avoir achetés à grands frais, ces cinq livres de Cornelius Tacite qui étaient égarés ou perdus depuis quelques siècles, la gravité de l'historien et la beauté de l'ouvrage nous ont décidé à les tirer le plus promptement possible de la poussière et de l'oubli, pour les rappeler à la lumière et au souvenir des hommes. Or, c'est vous que nous avons choisi pour vous confier le soin de publier ces livres; mais pour qu'un travail si honorable et si utile à entreprendre et peut-être déjà entrepris par vous, ne puisse, par impéritie ou négligence, être défiguré ou gâté par personne, dans des éditions postérieures, ainsi qu'il arrive, on le sait, très souvent; faisons défense à tous et à chacun de ceux qui auront connaissance de notre présente lettre, sous peine d'excommunication; et à ceux qui habitent les cités et les pays dépendant de notre autorité,

ou de la très-sainte Église, ou qui sont soumis à nous ou à la même Église, soit médiatement soit immédiatement, sous peine d'une amende de deux cents ducats qui seront versés sans délai à la chambre apostolique; et en outre sous peine de la confiscation des exemplaires qu'ils auront imprimés : faisons défense d'imprimer, en quelque lieu et quelque manière que ce soit, pendant dix ans, à partir de ce jour, le présent ouvrage sans votre consentement et votre permission expresse; ordonnons que ceux qui auraient imprimé et ceux qui auraient vendu des exemplaires imprimés clandestinement, soient condamnés aux mêmes peines et amendes; et afin que vous puissiez trouver au besoin, faveur et protection pour réprimer l'audace et la témérité de ceux qui oseraient enfreindre nos défenses ou faire quelque tentative de ce genre sans votre permission, mandons et ordonnons à tous et à chacun de nos légats et à ceux du siége apostolique, aux patriarches, archevêques, évêques, abbés, prélats ecclésiastiques, et aux gouverneurs qui les remplacent dans les villes, les provinces et les cantons; présidents, commissaires, chefs de troupe; et à tous ceux remplissant une fonction quelconque, ou exerçant une commission en notre nom et en celui du siége apostolique en vertu de sainte obéissance; leur mandons et ordonnons, sous peine d'en-

courir la même excommunication, qu'à votre première réquisition ils aient à vous prêter secours, aide, assistance, pour que rien ne puisse être fait contre notre ordre et sans votre permission pendant l'espace de dix ans fixés ci-dessus. Enfin, si quelqu'un poussait la témérité au point d'oser mettre obstacle à la publication de notre présente lettre, ou, après sa publication, la lacérer ou l'enlever des lieux sacrés ou profanes où elle aurait été exposée et affichée; ou bien la faire enlever ou lacérer; qu'il soit censé soumis aux mêmes peines que nous avons prononcées plus haut, nonobstant toutes constitutions, règlements apostoliques ou autres dispositions contraires.

« Donné à Rome, en notre église de Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 14 du mois de novembre de l'année 1514, et de notre pontificat la deuxième. »

Malgré ces anathèmes, il y eut contravention. Un professeur de Milan, Alexandre Minutianus, eut l'adresse de se procurer les feuilles d'impression, à mesure qu'elles étaient composées; soit qu'il ignorât la défense qui en avait été faite, soit qu'il eût le courage de la braver; il publia donc un Tacite avec les cinq livres découverts par Arcombaldo. Sommé de comparaître à Rome, Minutianus ne s'y rendit pas; mais forcé de se justifier, il le fit en une humble supplique,

protestant de son profond respect pour le saint-siége, s'excusant principalement de sa faute sur l'ignorance où il était de la défense qui avait été portée, et se répandant en louanges sur Léon X : « Une chose me relève à mes propres yeux, dit-il en finissant, c'est que vos vertus et celles de votre famille, recueillies et livrées à l'admiration du monde par le docte Philippe dans un style aussi élégant qu'éloigné de la flatterie, obtiendront par ma coopération plus de célébrité. Accueillez donc mes prières, très-clément pontife; que la faute que j'ai commise, je dois dire, sans le savoir, me soit remise par la grâce de votre généreuse miséricorde; et qu'avec la confusion de mon péché, je puisse, dans mon édition, insérer l'absolution que j'en aurai reçue de votre sainteté. »

Béroalde, que cette publication subreptice privait de l'honneur et des avantages d'être pendant dix ans le seul éditeur de Tacite, joignit cependant généreusement son intercession aux prières de Minutianus. Cette intercession désarma la sévérité du pontife, qui chargea Bembo d'être auprès de Minutianus, l'interprète d'une indulgence accordée surtout sur les instances de Béroalde : « Nous étant laissé fléchir par vos prières et par celles de Philippe Béroalde lui-même à ce sujet, vous relevant de toute censure et peine ecclésiastique, s'il vous est arrivé de les

encourir en vertu de notre ordonnance précitée, et vous en déclarant absous par la présente, nous vous permettons par autorité apostolique et de grâce spirituelle, de continuer l'ouvrage commencé par vous, ainsi qu'il est porté plus haut, afin que vous ayez la faculté et le pouvoir, avec l'assistance de Dieu, de le conduire à bonne fin comme vous le désirez, et en débiter en tous lieux librement et licitement les exemplaires imprimés, et dérogeons par la présente à la première lettre émanée de nous, ainsi qu'il a été dit, et nonobstant toute autre à ce contraire. »

Témoignages remarquables du zèle de Léon X pour la restauration des lettres anciennes, ces brefs sont aussi un monument curieux de la fascination qu'exerçait plus que jamais l'antiquité sur les meilleurs esprits, et de l'altération que l'enthousiasme littéraire amenait dans les idées chrétiennes. Le privilége de la presse mis sous la garde des censures pontificales, la grâce invoquée pour l'heureux achèvement d'une édition, ne sont-ce pas là de fâcheuses applications, d'indiscrètes bienveillances? Je le crains ; mais n'anticipons point ici, nous aurons à y revenir.

Philippe Béroalde ou Béroalde le Jeune, que nous venons de voir si noblement intervenir en faveur de Minutianus, était né à Bologne, le 1er octobre 1472; il y fit d'excellentes études sous la discipline de Béroalde l'ancien qui fait de

lui un magnifique éloge. A vingt-six ans, il fut nommé à l'une des chaires de belles-lettres dans le gymnase romain, et fut secrétaire du cardinal Jean de Médicis qui, devenu pape, créa pour ce gymnase une charge de président, avec tous les honneurs et prérogatives attachés aux premiers chapitres de Rome : Béroalde fut le premier revêtu de cette dignité. En 1516, il fut nommé garde des archives du château Saint-Ange, et de la bibliothèque particulière de Léon X. Des déplaisirs vinrent se mêler à ces prospérités et les corrompre ; chagrins d'amour, rivalités de savant. Sadolet venait d'être nommé bibliothécaire du Vatican, et il paraîtrait que pour lui donner cette charge, on retira quelques-unes des attributions de président à Béroalde, qui conçut un vif chagrin de voir ses appointements diminués. Il mourut âgé de quarante-six ans moins deux mois. Les regrets de Léon X furent très-vifs, et Bembo lui composa une épitaphe :

Unanimes raptum ante diem flevere sodales,
Nec Decimo sanctæ non maduere genæ.

Béroalde, érudit pénétrant et ingénieux, fut aussi un poëte élégant.

Il y eut un autre Béroalde, Béroal de l'Ancien, non pas, comme l'ont prétendu quelques auteurs, père ou oncle de celui que nous venons de faire connaître, mais son parent, on ne sait à

quel degré. Né à Bologne, le 7 novembre 1453, d'une famille noble et ancienne, Béroalde, à dix-neuf ans, fut professeur de rhétorique et de poésie dans cette célèbre université : il voyagea dans les principales villes d'Italie et en France. A Paris, il obtint de brillants succès. De retour à Bologne, en 1479, il y ouvrit des cours : son enseignement y eut un grand éclat. Protégé des Bentivoglio, il vit bientôt se réunir sur lui toutes les dignités qui étaient alors comme l'apanage des savants, charges publiques, ambassades.

La liberté de ses mœurs et de son caractère était excessive.

Béroalde l'Ancien a laissé d'importants travaux d'érudition : notes et commentaires sur Pline l'Ancien, sur Servius, sur plusieurs traités philosophiques de Cicéron; sur les Philippiques; sur Properce, Suétone, Pline le Jeune, Columelle, Varron, Caton, Palladius, sur l'Ane d'or d'Apulée.

CHAPITRE XXX.

Sadolet. — Bembo. — Ses œuvres en langue italienne. — Lutte entre le latin et l'italien.

Le jour même où Léon X fut élu chef de la chrétienté, il indiqua quel serait le caractère de son pontificat : il nomma pour secrétaires Sadolet et Bembo, c'est-à-dire les deux plus brillants admirateurs et disciples de l'antiquité.

Jacques Sadolet, fils de Jean Sadolet, célèbre jurisconsulte, naquit à Modène, en 1477. Envoyé à l'université de Ferrare, il y eut pour maître Nicolo Leoniceno. L'éloquence, la poésie, les langues grecque et latine, la philosophie étaient l'objet principal de ses études. Il montra dès lors de si heureuses dispositions, que son père, qui aurait désiré qu'il suivît sa carrière, crut ne devoir pas contrarier une vocation littéraire si décidée. Dans un voyage qu'il fit à Rome, sous Alexandre VI, Sadolet trouva dans le cardinal Olivier Caraffa un généreux protecteur. Le commerce des savants, qui étaient nombreux à Rome, et dans lequel il se plaisait, contribua beaucoup à développer ses heureux talents. Ap-

préciateur pénétrant du mérite, Léon X, dès son avénement, s'empressa de lui donner cette marque de bienveillance que nous avons rappelée. Moins heureux sous le pontificat d'Adrien VI, Sadolet se retira, en 1523, dans son évêché de Carpentras. Sous Clément VII, il retrouva sa place et l'estime qu'il méritait. Mais, prévoyant les dangers où l'engageait l'ambition de ce pape, et désespérant de l'arrêter par ses avis, il demanda et obtint son congé; il quitta Rome vingt jours avant le sac de cette ville, qui eut lieu sous le duc de Bourbon.

Il laissait à Rome une riche bibliothèque, qui échappa au pillage; Sadolet s'empressa de la faire venir, mais la peste se déclara sur le vaisseau où ses livres étaient embarqués; ils furent dispersés et perdus [1]. Cette perte regrettable lui fut singulièrement douloureuse. Il y chercha une consolation dans ses études chéries, auxquelles il se livra tout entier; tout entier, je me trompe, car le soin de son troupeau ne l'occupait pas moins. C'est le trait distinctif de Sadolet. Enthousiaste de la beauté littéraire de l'an-

[1] Ita asportati sunt in alienas et ignotas terras, exceptisque voluminibus paucis, quæ deportavi mecum proficiscens, mei reliqui illi tot labores, quos impenderamus græcis præsertim codicibus conquirendis, et undique colligendis, mei tanti sumptus, meæ curæ omnes iterum jam ad nihilum reciderunt. *Epist. familiar.*, V, 1, p. 195.

tiquité, elle ne le porta pas, comme tant de savants, à l'indifférence religieuse. Exact et ardent à tous ses devoirs, d'une foi vive et profonde, Sadolet ne fut point atteint de cette contagion qui donne à la littérature du siècle de Léon X une teinte profane. D'un caractère aussi noble que son esprit était délicat et élevé, Sadolet résista à des offres brillantes, qui lui furent faites par François Ier. Les grandeurs mêmes de la cour romaine ne le séduisirent point, et ne purent le retenir longtemps. Rappelé à Rome par Paul III, dans l'automne de 1356, et bientôt après nommé cardinal, il retourna dans son diocèse en 1538. Une seconde fois il fut rappelé à Rome, en 1542, par Paul III, qui l'envoya auprès de François Ier, avec le caractère d'ambassadeur, pour l'engager à faire la paix avec l'empereur. Après un court séjour à Carpentras, Sadolet revint à Rome, où il mourut, en octobre 1547.

Sadolet commence et représente avec éclat cette école cicéronienne, qui touchera au paganisme par respect pour la forme et la pureté du langage. Il a su cependant s'arrêter sur la limite; quel que soit en lui le désir de n'employer que des expressions choisies et consacrées, il ne va pas jusqu'à lui sacrifier l'orthodoxie et le caractère chrétien de la pensée, ainsi que fera un autre secrétaire de Léon X. Les lettres qu'il a écrites

au nom de Léon X, de Clément VII, de Paul III, curieuses pour l'histoire, ont le mérite continu d'une élégance que l'on avait jusque-là plutôt cherchée qu'atteinte. Ses lettres familières font aimer son caractère et son esprit, singulièrement souple, facile et brillant. Sadolet réussit dans la poésie. Il célébra, en des vers latins qui n'ont point péri, la découverte récente du Laocoon et du Curtius. La philosophie, étude de sa jeunesse, occupa aussi son âge mûr. Il composa, à l'imitation de Cicéron, un ouvrage qui traitait des louanges de la philosophie « De Laudibus Philosophiæ », ouvrage que nous avons perdu; Bembo a fait de ce livre un éloge brillant [1]; des « Philosophiæ Consolationes et Meditationes in adversis », et un traité « De Gloria », autre souvenir cicéronien, inachevé.

Sadolet, qui, nous l'avons dit, ne cessa jamais d'être pasteur en même temps que savant, a composé un traité chrétien sur l'éducation des enfants « De liberis instituendis », et plusieurs ouvrages de théologie. On voit que Sadolet alliait heureusement l'étude de la littérature profane à l'étude de la littérature sacrée; emprun-

[1] Equidem ab illis Augusti temporibus, quæ profecto maxime omnium summis et præstantibus ingeniis claruerunt, nullum legi scriptum, ut mihi quidem videtur (appositius?) splendidius; nullum melius, nullum Ciceroniano mori, stylo, facundiæ denique vicinius. (Bemb. *Famili. Epist.* XXI.)

tant de la première la pureté et l'élégance de la forme ; de la seconde, la gravité de la pensée et la douceur des sentiments : dans l'évêque de Carpentras, il y a quelque chose de Nicolas V.

Le nom de Sadolet ne se sépare point d'un autre nom qui est, comme le sien, le symbole de la pureté et du culte cicéronien en ce siècle, le nom de Bembo. Appelé en même temps que Sadolet, à la charge de secrétaire de Léon X, Bembo a partagé avec lui l'honneur de cette correspondance qui forme un si singulier contraste avec le style pontifical des Grégoire VII et des Innocent III.

Pierre Bembo naquit à Venise, le 20 mai 1470. Son père, Bernard Bembo, noble vénitien, était ami et protecteur éclairé des lettres. A huit ans Pierre suivit son père à Florence, où il avait été envoyé comme ambassadeur. Revenu avec lui à Venise, deux ans après, il y fit, sous les meilleurs maîtres, des progrès rapides dans l'étude de la littérature ancienne. En 1492, il obtint d'aller à Messine entendre les leçons de Constantin Lascaris. Après y être resté trois ans, il alla faire sa philosophie à Padoue, et revint, un an après, à Venise par ordre de son père, qui le destinait à entrer dans ses charges.

L'année suivante, Bembo accompagna son père à Ferrare, dont il était allé partager le gouvernement avec le duc. A Ferrare, il se lia avec

Tebaldeo, Sadolet, Hercule Strozzi. Revenu à Venise, il conserva toujours de Ferrare un agréable souvenir, et y fit de fréquents voyages. A Venise, Bembo fut un des ornements de l'académie qu'Alde Manuce y avait ouverte.

En 1506, Bembo passa à la cour d'Urbin. Il y resta six ans, paisiblement livré à ses travaux et à ses études littéraires. En 1512, il se rendit à Rome et se lia avec Julien de Médicis, le troisième fils de Laurent, dans la suite duc de Nemours. Jules II régnait alors. Distrait des lettres par les soins de l'ambition, Jules II n'y était cependant pas indifférent. On venait de lui envoyer de la Dacie un ancien manuscrit latin. Les plus habiles ne le pouvaient déchiffrer. Bembo y parvint, et s'attira ainsi les bonnes grâces du pape.

A la mort de Jules II, Léon X, qui lui succéda, nomma le Bembo son secrétaire, avant même de sortir du conclave, et lui assigna trois mille écus romains de traitement. L'amitié de Léon X ne se démentit point, et il confia souvent à Bembo d'importantes négociations.

La santé de Bembo, naturellement faible, succomba à l'excès du travail. Il fit une grave maladie; la mort de Léon X survint, et Bembo, libre alors, se retira à Padoue, où sa maison devint l'asile des sciences et des lettres. Les dignités vinrent l'y trouver. Fait cardinal par Paul III, sur la recommandation de Sadolet;

nommé successivement aux évêchés de Gubbio et de Bergame, il fut enfin appelé à Rome par le pape qui voulait le retenir auprès de lui. Dans cette haute position, Bembo semblait, comme Bessarion, prédestiné au pontificat. Un accident vint anéantir ses espérances et hâter sa fin; il mourut le 18 janvier 1547; il avait soixante-dix-sept ans.

Bembo, esprit plus brillant que Sadolet, n'en eut pas la sagesse et la réserve. Dans l'évêque, il y eut toujours du noble vénitien. Fastueux, ami du plaisir, ses mœurs et ses habitudes n'étaient pas toujours celles d'un évêque. Mais il a laissé comme écrivain une renommée plus éclatante, et qui n'est point circonscrite dans le cercle de la littérature ancienne. La pureté italienne le vante, aussi bien que l'élégance latine.

Bembo, sur l'ordre du sénat de Venise, a composé en latin d'abord l'Histoire de Venise. C'était la coutume de cette république, d'avoir des historiographes officiels. En 1515, le sénat avait nommé un historien parmi les patriciens, André Navagero. Navagero avait composé dix livres de son histoire. Nommé ambassadeur à Paris, il les brûla. En 1529, Bembo lui succéda.

L'histoire de Bembo, qui, lorsqu'elle parut, eut un grand succès en Italie, trouva au dehors des critiques assez vives. Juste Lipse lui reprocha d'avoir négligé les dates, ou de ne les avoir pas

assez distinguées par années [1]. Balzac n'y voit que l'aride et stérile ouvrage d'un écrivain sans génie [2]. Bembo avait senti quelques-uns des défauts de son ouvrage, entre autres l'absence de faits. Mais, selon lui, on lui aurait refusé les archives, et il aurait été obligé d'apprendre au dehors ou de conjecturer. Je crois facilement à cette excuse de Bembo. Venise ne payait pas des historiographes pour les mettre dans les mystères, souvent terribles, de sa politique [3]. Elle voulait un panégyrique, et non une histoire; mais cela seul ne fait pas le vide de l'histoire de Bembo. Venise eût-elle mis à sa disposition tous les faits qu'elle lui a cachés, l'ouvrage de Bembo n'en aurait pas moins les défauts que lui reprochent Juste Lipse et Balzac. Balzac, imitateur scrupuleux de la pureté cicéronienne, eût-il eu tous les faits à sa disposition, n'aurait pas mieux fait que Bembo; comme lui il aurait reculé devant le mot propre, quand il eût été quelque peu barbare. Comment, en effet, Bembo eût-il consenti à exprimer d'une manière concise, mais incorrecte, ces détails et ces idées, pour lesquels la langue latine, qui ne les connaissait point, n'a pas d'expressions? La périphrase, qui indique mollement la pensée sans la dessiner,

[1] Epist. Miscel. centur. II, *Epist.* 57.

[2] IX[e] Discours, *Œuvres diverses*.

[3] Oper., Tom. III, p. 121.

lui était bien plus commode; car si le sénat ne voulait qu'un panégyrique, Bembo ne songeait guère, lui, qu'à lui donner une pièce d'éloquence. De moins délicats que Bembo y eussent failli: tel est le vice de faits et de pensées contemporains reproduits dans une langue morte; la copie n'exprime ni la vie ni la couleur. Au moyen âge, dans ce latin si barbare, le même inconvénient n'existait pas. Ce rude et vulgaire latin, qui brisait les mots pour arriver à plus de précision, manquait à la pureté, mais non à la fidélité de la pensée. Mais dans le latin choisi, épuré, dédaigneux du quinzième siècle, passé au creuset, comment voulez-vous trouver toutes les expressions nécessaires pour rendre des idées, des sentiments, des intérêts tout nouveaux? Bembo devait y échouer; et il l'a senti, quand plus tard il a traduit en italien cette histoire, d'abord composée en latin [1].

[1] « Bembo pousse plus loin qu'aucun autre les délicatesses du cicéronien dans son Histoire de Venise. Un pape est élu par la faveur des dieux immortels : Deorum immortalium beneficio; les membres de la Quarantie, qu'il appelle *patres conscripti*, écrivent au souverain pontife de se fier aux dieux immortels, dont il est le vicaire sur la terre : « Ut confideret deos immortales, quorum ipse in terris majestatem obtineret, sibi non defuturos. » Jamais il ne prononce le mot d'excommunication ; il dit : Aquæ et ignis interdictio. En faisant parler le pape lui-même, il lui fait ordonner aux habitants de Recanati, de fournir désormais de meilleur bois pour Notre-Dame de Lorette ; ne tum nos, leur dit-il, tum

Du reste, cette impuissance du latin à se faire moderne, et sa déchéance prochaine et inévitable au milieu même de cette splendeur nouvelle que lui donnaient Bembo, Sadolet et les poëtes latins que nous examinerons, avaient frappé Bembo lui-même. Dans un ouvrage qui fait autorité dans la langue italienne, dans les *Prose*, ouvrage dans lequel le premier, ou l'un des premiers, Bembo donna des règles pour écrire avec pureté et élégance dans la langue italienne, il soulève la question de la légitimité du latin.

Les Prose sont un dialogue entre Charles Bembo, son frère, Julien de Médicis, Frédéric Fregosi, depuis archevêque de Salerne, et Hercule Strozzi, noble ferrarais et poëte latin célèbre. Un mot florentin, *rovaio* (bise, tramontane, vent du nord), mot dont se sert Julien, fait tomber la conversation sur la langue vulgaire. On en fait l'éloge, et l'on convient que l'on a raison de préférer cette langue au latin. Telle est aussi l'opinion de Bembo qui, admirateur de Cicéron, l'était également de Pétrarque : il fut le précurseur des habiles grammairiens de la

deam ipsam, inani lignorum inutilium donatione lusisse videamini ; et dans un bref adressé le 9 de mai à François Ier, c'est au nom des dieux et des hommes : Per deos atque homines, que le saint-père l'adjure de prendre les armes contre les Turcs, contre les ennemis du vrai Dieu. » M. V. Le Clerc, Œuvres de Cicéron, t. I. Disc. prélim., p. 59.

Crusca, et ses poésies italiennes jouissent encore de beaucoup d'estime. Hercule Strozzi seul n'est pas de cet avis. Cette langue vulgaire tant vantée, il la trouve pauvre, basse, triviale; aussi n'a-t-il jamais voulu écrire qu'en latin. Bembo examine et apprécie avec justesse la langue italienne et ses plus grands écrivains ; il en fait ressortir les qualités et les richesses. Les Florentins ont beaucoup vanté cet ouvrage, dans lequel Bembo veut qu'on appelle la langue italienne, langue florentine, titre que Dante lui-même ne lui avait pas donné.

C'était une grande hardiesse à Bembo que de proclamer ainsi l'avénement définitif de l'italien. Le latin toutefois ne cédait pas sans combat. Semblable, dit un auteur, à une mère dont la jeunesse s'efface, et qui voit croître avec jalousie et inquiétude les charmes de sa fille, le latin se voyait menacé au milieu même de ses triomphes. En vain plusieurs savants le voudront défendre : on ne rétablit pas les légitimités du passé. Le latin avait fait sa tâche. Il avait donné pendant le moyen âge aux idiomes vulgaires le temps de naître et de se développer ; il avait, en les recouvrant de sa forme brillante et forte, protégé leur jeunesse; il avait mis dans la poésie de Pétrarque la pureté et l'harmonie; le nombre et l'élégance sonore dans la prose de Boccace ; à ce moment même, il façonnait la phrase ita-

lienne de Bembo. Pour l'Italie donc le latin était épuisé; il avait achevé son œuvre; il expirait avec gloire dans l'italien. A l'égard des autres langues, la question pourrait peut-être être résolue dans un sens différent. Pour la France, pour l'Angleterre, pour l'Allemagne, le latin est nécessaire encore; il doit faire pour elles ce qu'il a fait pour l'italien. Comme la chrysalide, il mourra le jour où il les mettra à la lumière.

Quoi qu'il en soit, Bembo sut s'assurer contre cette ruine, désormais inévitable, du latin; ses Prose et ses Asolani le feront vivre dans la littérature italienne. Et telle était cependant encore cette magie de la langue latine, que les plus heureux esprits du siècle de Léon X lui confieront leurs pensées et leur âme. Vida, Sannazar, Fracastor, lumières brillantes de ce siècle, sont des poëtes latins.

CHAPITRE XXXI.

La poésie au siècle de Léon X. — Vida. — Sannazar. —Fracastor.

La poésie, et la poésie latine surtout, fut la grande gloire du siècle de Léon X, comme elle l'avait été au siècle d'Auguste. Jeune encore, Léon X s'exerça, non sans succès, dans ce genre, et il en conserva le goût sur le siége pontifical. C'était aussi la passion de son temps; la poésie latine donnait alors un renom que la poésie italienne n'assurait pas; les poëtes latins du siècle de Léon X n'ont pas péri entièrement: les noms de Fracastor, de Vida, de Sannazar, nés ou grandis sous le soleil des libéralités pontificales, ont beaucoup contribué à jeter et à entretenir dans l'imagination des hommes cet éclat du siècle de Léon X, qui ne s'efface point parmi la splendeur des plus beaux temps.

Nommons d'abord Sannazar. Sannazar, né à Naples, en 1458, apprit le grec et le latin sous Junianus Maïus. Promptement célèbre, il entra dans l'Académie de Naples, où, conformément à cet usage que nous connaissons, il changea son

nom de Jacques en celui d'Actius Sincerus. Ami de Pontanus, il obtint par lui la faveur de Ferdinand, roi de Naples, et celle d'Alphonse et de Frédéric, fils de ce monarque, et il leur fut fidèle malgré tous leurs revers.

Sannazar est un des poëtes latins les plus purs et les plus élégants, en un siècle où la pureté du siècle d'Auguste sembla retrouvée. Ses poésies latines, ses églogues surtout, n'ont pas perdu toute leur vivacité. Sannazar, on le sait, y a remplacé les bergers de Théocrite et de Virgile, par des pêcheurs. Ce changement plaît d'abord, et il semble en effet que la mer et ses rivages doivent ouvrir à l'imagination du lecteur et du poëte des horizons infinis. Mais cette immensité, on ne tarde pas à s'en apercevoir, est monotone; ces flots qui viennent bruyamment se briser, ou expirer doucement sur la grève; ces ondulations majestueuses des vagues; les accidents pittoresques, mais répétés de la lumière, toutes ces scènes de grandeur, de calme et de silence, finissent par attrister l'imagination, qu'elles avaient captivée d'abord. J'aime mieux le bruit fugitif du ruisseau, l'ombre du hêtre, le riant et mystérieux sentier, l'antre solitaire, où les bergers m'appellent et me font asseoir. Mais si, au point de vue général de l'art et de l'impression, ces tableaux de pêcheurs sont moins variés que les scènes champêtres, ils avaient pour Naples un intérêt

local plein de charme. Sannazar y a d'ailleurs répandu une grâce infinie de tendresse, de pureté et comme une teinte vaporeuse et douce où semble se réfléchir la chaude et mourante lumière des rivages de Naples.

Sannazar consacra vingt années de sa vie et de travail à un poëme, longtemps célèbre, l'Enfantement de la Vierge : « de Partu Virginis. » Léon X, qui était attentif à encourager les poëtes, lui fit adresser une lettre de félicitations; et Sannazar, bien que ses attachements politiques l'eussent fait ennemi de ce pape, se disposait à lui dédier son poëme, quand la mort de Léon X fit supprimer la préface, qui, avec un léger changement, servit à Clément VII. Sannazar en usait, on le voit, comme faisaient les prétoriens avec le buste des empereurs : le buste restait toujours, la tête seule était remplacée. Quelquefois ces substitutions ne devaient pas aller parfaitement; il en est de même de la soudure faite par Sannazar; l'éloge de Léon X appliqué, sauf un mot, à Clément VII, y paraît plus grand que nature; quoi qu'il en soit, Clément VII se trouva à la hauteur de Léon X; il fit remercier Sannazar, et l'invita à venir à Rome, où il le berça quelque temps de l'espérance de la pourpre. Il n'y songeait guère, occupé qu'il était ailleurs.

Le poëme de Sannazar offre un curieux exemple de cette influence qu'exerçait sur les meil-

leurs esprits, et dans les sujets les plus graves, le culte, disons mieux, l'idolâtrie de l'antiquité. Dès le début de ce poëme, destiné à chanter le plus solennel mystère du christianisme, Sannazar se place sous l'invocation des muses; il les engage à assister à la naissance de l'Enfant divin : Virgile dans sa quatrième églogue était plus chrétien. Un homme dont nous verrons l'esprit ingénieux et solide tourner en ridicule ces travers littéraires, qui étaient en même temps des hérésies, Érasme, a parfaitement fait ressortir cette inconvenance d'images et d'idées païennes en un tel sujet [1]. Dans le tableau de l'école d'Athènes, Raphaël placera Sannazar à côté de Virgile. Quoi qu'il en soit, Sannazar tient le premier rang pour la facilité, l'élégance, l'éclat du coloris; quelques juges cependant lui préfèrent Pontanus. J'avoue que dans Pontanus

[1] Præferendus est (Sannazarius) Pontano, quod rem sacram tractare non puduit; quod nec dormitanter eam, nec inamœne tractavit; sed meo quidem suffragio plus laudis erat laturus, si materiam sacram tractâsset aliquantò sacratius. Nunc quorsum attinebat hic toties invocare Musas et Phœbum? Quid? quod virginem fingit, intentam præcipuè sibyllinis versibus; quod non aptè Proteum inducit de Christo vaticinantem; quod nympharum, hamadryadum ac nereidum plena facit omnia? quam dure respondet christianis auribus versus ille, qui, nî fallor, Virgini matri dicitur :

Tuque adeo spes fida hominum, spes fida deorum.

Erasm., *Ciceron.*, p. 90. Edit. *Tolos.*

la forme me paraît plus antique; il me semble que quelquefois Sannazar pense en italien; dans ses églogues, j'aperçois l'Arcadie; il y a dans son latin le reflet d'une autre poésie; il est un peu transparent; on y sent trop le ciel de Naples sous le vêtement antique.

La réputation de Sannazar fut balancée par un homme dont les jugements furent longtemps respectés; continuateur d'Horace, précurseur de Boileau, Vida fut une des gloires de la cour de Léon X.

Marc Jérôme Vida naquit à Crémone, vers 1480. Ses parents, quoique pauvres, lui firent donner une brillante éducation; il a pieusement consacré le souvenir de ces bontés paternelles :

> Vos claras me scilicet artes
> Re licet angustâ, potius voluistis adire,
> Quam genere indignis studiis incumbere nostro;
> Atque ideo doctas docilem misistis ad artes.

Léon X distingua le talent de Vida, et lui conféra des places et des honneurs [1]. Clément VII le nomma notaire apostolique, et en 1532, évêque d'Albe. Il mourut dans son évêché, le 27 septembre 1582; il y mourut pauvre. Vida fut un

1 Leo jam carmina nostra
Ipse libens relegebat. Ego illi carus, et auctus
Muneribusque, opibusque et honoribus insignitus.
Vida, vol. II, p. 144.

des pères du concile de Trente, et il prit part aux affaires publiques religieuses de son temps.

Vida a laissé de nombreuses poésies latines. Il débuta par un poëme sur le jeu d'échecs, qui excita l'admiration de Léon, dont cet ouvrage flattait la double passion de joueur et de latiniste [1]. Vida à son tour était enchanté du suffrage de Léon X.

Léon X qui faisait féliciter de sa part Sannazar par Bembo, et qui ne l'aimait point, voulut lui opposer un rival dans Vida. Il engagea ce dernier à composer un poëme sur la naissance du Christ. La christiade, commencée sous les auspices de Léon X, ne fut achevée qu'après sa mort, et parut sous Clément VII [2]. Vida, s'il n'y déploie pas l'éclat d'imagination, la pureté de style et la facilité harmonieuse de Sannazar, évita du moins l'alliance adultère du sacré et du profane. Précurseur de Klopstock, s'il n'en a l'élévation,

[1] Poema hoc tam festivum, tam elegans, quùm Leo Decimus pontifex forte legisset, vel potius singulas clausulas, singulaque verba contemplatus esset, tanta fuit affectus admiratione, non solùm ex materiæ novitate, sed etiam carminis majestate, ut haud crederet talia a mortali fieri pervestigarique posse, nisi divino aliquo mentis istinctu. » Fabulli orat. *de Vida.* in Vid. Oper. app., p. 143.

[2] Quisquis es, auctor te admonitùm vult, se non laudis ergo opus adeo periculosum cupidè agressum ; verùm ei honestis propositis præmiis a duobus summis pontificibus demandatum scito, Leone X, prius, mox Clemente VII. Id volebam nescius ne esses. » *Christiad. præf.*

il en a la gravité chrétienne. Vida a laissé des poésies sacrées.

Vida avait du reste plus de justesse dans l'esprit, que de grandeur; il était plus propre à tracer les règles de la poésie, qu'à en donner le modèle; sa poétique fut longtemps un code respecté. Elle parut en 1527, et fut dédiée au fils de François Ier.

Vida a aussi composé des églogues virgiliennes, qui lui firent une grande réputation; cette réputation se répandit hors de l'Italie; elle ne s'est point soutenue. Le vers de Vida manque de grâce et d'harmonie; sa poésie, peu colorée dans l'expression, offre cependant parfois de la force et cette chaleur qui naît de la justesse de la pensée, aussi bien que de la vivacité du sentiment. La description de la Judée est un morceau auquel ne manque point la couleur locale.

Dans un sujet, dont la langue latine pouvait seule sauver les difficultés, un contemporain de Vida et de Sannazar s'est fait une place à côté ou plutôt au-dessus d'eux.

Fracastor, né à Vérone, en 1483, étudia à Padoue, où il eut pour maître Pomponat; à dix-neuf ans, il avait reçu le laurier poétique. Cet honneur ne le détourna point cependant d'études plus graves; soit penchant naturel, soit qu'il méditât déjà son poëme futur et s'y préparât, il étudia la médecine, à laquelle il joignit les ma-

thématiques, la cosmographie, l'astronomie, toutes les connaissances en un mot qui pouvaient fortifier son esprit. Ce fut ainsi préparé par la science et la réflexion, qu'il composa un poëme célèbre, qu'il dédia à Bembo.

Ce poëme s'ouvre par un magnifique tableau de la découverte des Grandes-Indes, et des progrès qu'on venait de faire dans la connaissance de la nature : nobles conquêtes altérées par un mal affreux. Pour un pareil sujet, il fallait l'habileté du médecin, en même temps que la verve du poëte. Nulle part Fracastor ne manque à la sombre gravité de son sujet; et il sait trouver, pour en corriger les détails épineux, les fictions les plus heureuses et les mieux appropriées. Au fond de ces souterrains, sous ces voûtes éternelles où s'élaborent les secrets de la nature, au milieu de ces fleuves qu'elle roule dans le sein de la terre, de ces richesses du règne minéral qu'elle cache à nos regards, habite une nymphe; la nymphe qui donne son nom au poëme. La nature a remis entre ses mains ses bienfaisants secrets, et ses sucs les plus puissants. Autour d'elle coulent des ruisseaux de vif-argent; c'est là que doivent trois fois se plonger ceux qui veulent retrouver la santé; là, que dans sa bonté terrible, la nature les purifie.

Fracastor, selon nous, est le grand, le vrai

poëte du siècle de Léon X. Nous ne parlons que de la poésie latine. Il a du poëte la hardiesse et la verve. Dans le sujet le plus ingrat, il a été créateur. Son langage, d'une précision rigoureuse pour la science, a un éclat majestueux, et une force naturelle. Il dompte la langue; Sannazar et Vida lui obéissent. Vida est clair, élégant, noble, mais travaillé; Sannazar, nous l'avons dit, dans le poëte latin, laisse trop voir l'auteur italien.

Pourquoi faut-il ne pouvoir ajouter à ces noms protégés de Léon X, le nom d'un poëte qui fut, il est vrai, un poëte italien, mais qui n'aurait pas dû être deshérité des faveurs d'un pontife, qu'il avait connu en d'autres temps, et qui lui avait promis sa bienveillance? L'Arioste n'eut point part aux bienfaits de Léon X. Partisan d'une famille que poursuivit la politique de Léon X, faut-il croire que le pontife ne vit en lui que l'homme, et non le poëte? ou bien la sécheresse de Léon X était-elle une nécessité, et faut-il croire à l'explication que l'Arioste donne lui-même de l'indifférence pontificale, dans un ingénieux apologue? Disons plutôt que, dans sa passion pour l'antiquité, Léon X oublia quelquefois les créations de la langue italienne, et les beautés plus vives et plus originales qu'elle produisait. C'est là un peu le tort de la renaissance classique; elle ne se souvint pas assez souvent qu'elle était

italienne, et que ce n'était pas dans la langue de l'antiquité qu'il fallait l'imiter et l'égaler. La protection que Léon X accordait aux poëtes latins, le goût qu'il y prenait, faisant lui-même des vers latins assez faciles et assez élégants, contribuèrent beaucoup à mettre en honneur la Muse antique. Comme jadis à l'exemple d'Auguste, tous, ignorants et savants, composaient des vers, ainsi à l'imitation de Léon X, on n'entendait que poëtes latins qui chantaient, sur tous les tons et dans tous les mètres, les merveilles des arts renaissants et les souvenirs du paganisme, dont trop souvent ils empruntaient les images.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE DE BAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

159

